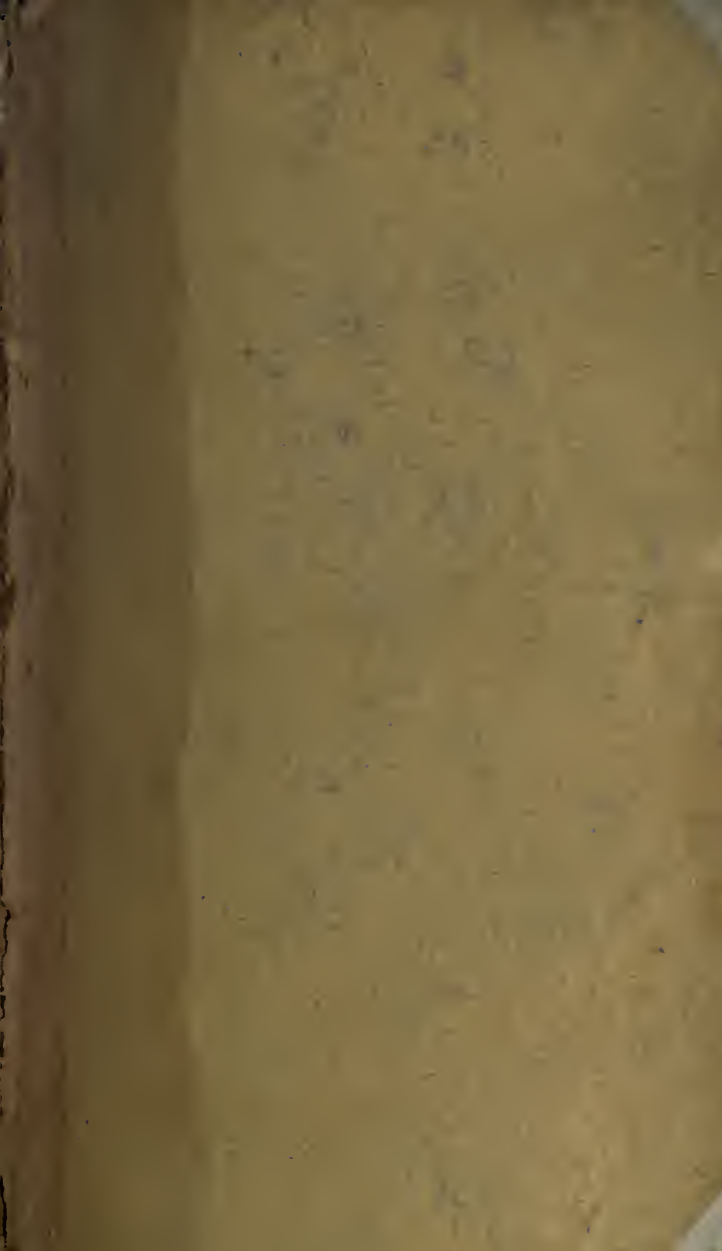




B.VII

33



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes, François, ou
traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes
& des Notices historiques & critiques concernant
les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les
Mœurs, les Usages du temps, les circonstances
particulières & relatives, & les Personnages
connus, déguisés, ou emblématiques.*

NOVEMBRE 1786.



A PARIS,

209158
4. 3. 27

AU BUREAU, place Saint-Michel, au coin
de la rue Ste-Hyacinthe, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Im-
primeur-Libraire de l'Académie Françoisé,
rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi,



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

HISTOIRE
DE SANDFORT
ET
DE MERTON;

Traduite de l'Anglois.

TANT d'Ouvrages ont paru sur l'éducation
des enfans depuis l'immortel Auteur d'*Emile*,
A ij

que c'est presque *appeler*, *élever* contre soi la prévention défavorable, que d'oser en risquer un nouveau.

Mais on peut considérer celui-ci sous deux aspects. Si des préceptes appuyés par des faits attachans, les uns très connus, les autres moins, mais toujours sortant naturellement du fonds du sujet, ne suffisent pas pour assurer son mérite comme Livre d'éducation, il peut être estimé comme Roman, par l'intérêt que l'Auteur anglois a su y répandre. Le Traducteur a pensé qu'il réunissoit le double avantage d'amuser & d'instruire : *Omne iulit punctum*. C'est dans cette idée qu'il se soumet de bonne foi au jugement du Public.

Un autre préjugé sembloit devoir le détourner de la traduction d'un Ouvrage de ce genre ; *c'est qu'il est dédié aux enfans*. Mais il a réfléchi que les efforts réunis de l'esprit & de la raison pour former des hommes dans un âge tendre, ne pouvoient être vus indifféremment par des Lecteurs d'un âge mûr.

=====

DANS la partie occidentale de l'Angleterre, vivoit un Gentilhomme fort

riche, dont le nom étoit Merton. Il possédoit des habitations considérables à la Jamaïque, où de nombreux esclaves cultivoient ses plantations. Il y avoit passé la plus grande partie de sa vie, & ne s'étoit déterminé à revenir en Angleterre, que pour s'occuper de l'éducation d'un fils unique qu'il aimoit tendrement. Tomy Merton étoit alors âgé de six ans : la nature ne lui avoit pas refusé certaines qualités du cœur; mais trop d'indulgence avoit contribué à les effacer, en donnant l'essor à de très-grands défauts. Avant de quitter la Jamaïque, où il étoit né, on l'avoit accoutumé à avoir à ses ordres plusieurs esclaves nègres auxquels il étoit défendu de le contrarier, sous quelque prétexte que ce fût. Il y en avoit toujours deux destinés à le suivre dans ses promenades : l'un portoit un large parasol pour le garantir du soleil; l'autre se tenoit prêt à le recevoir dans ses bras lorsqu'il étoit fatigué. Outre cela, on lui donnoit toujours des habits de soie brodés richement;

& pour son usage particulier, il avoit un palanquin doré superbement, lorsqu'il faisoit des visites aux enfans de son âge. Sa mère l'aimoit éperdument; elle n'osoit lui rien refuser de ce qu'il demandoit avec obstination; elle pouffoit si loin sa tendresse, qu'elle ne voulut jamais le laisser apprendre à lire, parce qu'il s'étoit plaint qu'il en avoit eu mal à la tête.

Il résultoit de là que le petit Merton étoit toujours chagrin & mécontent, quoiqu'on lui donnât tout ce qu'il désiroit. Quelquefois il mangeoit des douceurs jusqu'à se faire mal, & souffroit ensuite plus qu'un autre, parce qu'il ne vouloit pas avaler le breuvage amer qui devoit le guérir. Souvent il demandoit des choses sur lesquelles il étoit impossible de le satisfaire; & le peu d'habitude qu'il avoit d'être contrarié, le rendoit implacable pendant des heures entières. Toujours servi par les autres, il étoit mal-adroit; élevé trop délicatement, il étoit souvent malade; la moindre impression de l'air lui causoit la fiè-

vre : au lieu de l'amuser à courir , à s'exercer hors de la maison , on l'accoutumoit à se tenir tranquille , sans sortir , de peur de salir ses habits , ou de gâter son teint. Au moyen de cette éducation , Merton , en arrivant en Angleterre , ne savoit ni lire ni écrire ; ses mouvemens étoient gauches ; à peine pouvoit-il supporter la moindre fatigue. Il ne montrait que des défauts révoltans , l'orgueil , l'humeur , l'impatience.

Près de la terre de M. Merton , habitoit un honnête fermier nommé Sandfort. Comme M. Merton , il avoit un fils unique , âgé de six ans ; on l'appeloit Harry. Celui-ci avoit été accoutumé à courir les campagnes , à suivre les laboureurs à la charrue , à conduire les troupeaux aux pâturages : il étoit devenu fort endurci ; son teint brilloit de santé. A la vérité , il n'étoit pas formé aussi délicatement que Merton ; mais ses dehors étoient prévenans , son humeur toujours égale , & il paroissoit prendre le plus grand plaisir à obliger tout le monde. Si

Harry voyoit un pauvre pendant qu'il étoit à dîner , on pouvoit être sûr qu'il partageoit avec lui. Son caractère étoit si bon , que jamais on ne le vit , comme les autres enfans , chercher à surprendre les œufs des oiseaux , ou dénicher les petits. Harry se feroit détourné , de peur d'écraser un vermisseau. Ces dispositions le rendoient cher à tout le monde , mais sur-tout au Ministre de la paroisse , qui , par pure affection , lui avoit appris à lire , à écrire , & le menoit toujours avec lui. Il n'étoit pas très-surprenant que M. Barlow se fût attaché à Harry ; sa douceur , sa facilité , & la rapidité de ses progrès , avoient épargné beaucoup de peine , & procuré de vrais plaisirs à son instituteur , qui voyoit dans son élève le germe des talens à côté de celui des vertus. Harry , toujours content , se prêtoit volontiers à tout ce qu'on exigeoit de lui. Une de ses excellentes qualités , c'est qu'on pouvoit croire à sa parole : on eût inutilement employé les caresses ou les menaces pour

lui faire dire un mensonge , même pour son intérêt. Harry n'étoit point gourmand ; du pain grossier lui suffisoit : toutes les friandises qu'on auroit mises à sa portée pour éprouver sa discrétion , ne l'auroient pas séduit.

Voici par quelle aventure le petit fermier fit connoissance avec M. Merton le fils. Celui-ci , conduit par sa gouvernante , respiroit l'air de la campagne par un beau matin d'été , s'amusant à cueillir des fleurs champêtres , à poursuivre des papillons , lorsque tout à coup un serpent , élevant sa tête au dessus du gazon avec des sifflemens affreux , s'élança sur le petit Merton , & s'entortilla autour de sa jambe. Je vous laisse à penser quel fut leur effroi ! La gouvernante se mit à fuir , en criant au secours , tandis que l'enfant , stupide de frayeur , n'osoit se mouvoir. Harry , que le hasard amenoit de ce côté , accourut aux cris pour s'informer de ce que c'étoit. Tomy , sans pouvoir articuler un mot , lui montra sa jambe d'un air fait pour exciter la pitié. Le petit

fermier, quoiqu'enfant, étoit courageux : il s'avance, saisit adroitement le serpent par le cou, l'arrache de la jambe de Tomy, & le jette à une distance où il n'étoit plus à craindre. Au moment même, arriva Madame Merton, tout essoufflée, toute tremblante du récit de la femme de chambre, lorsque Merton remercioit son brave libérateur. Le premier mouvement de la mère fut de presser son fils dans ses bras, de le couvrir de baisers, de lui demander s'il n'avoit aucun mal. Non, maman, dit Tomy, je n'en ai point ; mais je suis persuadé que cette vilaine bête m'auroit bien mordu, si ce petit garçon ne m'en eût débarrassé. Et qui êtes-vous, mon petit ami ? dit Madame Merton, vous à qui nous avons tant d'obligations ? = Harry Sandfort, Madame. = C'est bien, mon enfant ; vous avez du courage ; vous viendrez dîner avec nous. = Je vous remercie, Madame ; mon père m'attend. = Et quel est votre père, mon ami ? = Le fermier Sandfort, qui demeure au bas de

cette colline. = Fort bien, mon bel enfant : voulez-vous dorénavant être mon fils? = Comme il vous plaira, Madame. pourvu que je conserve aussi mon père & ma mère =. Madame Merton dépêcha aussi-tôt un de ses gens au fermier Sandfort; & prenant le petit Harry par la main, elle le conduisit au château, où elle fit à M. Merton le récit du danger de Tomy, & de la bravoure de Harry. Ce dernier se trouvoit alors transporté dans un monde nouveau; il traversoit des appartemens richement meublés, où l'on avoit réuni tout ce qu'il y avoit de plus commode & de plus agréable; il voyoit des miroirs d'une grandeur immense, renfermés dans des cadres dorés; des meubles travaillés avec recherche, des draperies de la plus belle soie; à table, les plats, les fourchettes, les couteaux étoient d'argent. Madame Merton l'avoit placé à côté d'elle; mais, au grand étonnement de tout le monde, ces objets, étrangers pour lui, ne lui caufoient ni plaisir, ni

surprise. La maîtresse de la maison s'étoit attendue que cet appareil produiroit une forte impression sur l'enfant; elle s'étoit trompée, & s'en dépitait, lorsque, le voyant fixer avec attention une petite coupe d'argent dans laquelle il avoit bu, elle lui demanda s'il ne seroit pas bien aise d'en avoir une semblable pour son usage; elle étoit sûre que Tomy, à qui elle appartenoit, la donneroit de bon cœur à son petit ami. Volontiers, répondit Tomy; d'ailleurs, maman, vous savez bien que j'en ai une plus belle qui est toute d'or, & puis encore deux autres qui sont d'argent. Bien obligé, répond Harry, je ne veux pas vous en priver, j'en ai une meilleure à la maison. Comment, s'écria Madame Merton, est-ce que votre père boit & mange dans de l'argent? Je ne fais pas, Madame, si l'on appelle cela de l'argent; mais nous buvons à la maison dans des vases faits de cornes comme celles que les vaches portent sur leur tête. Qu'il est simple ! dit en souriant Madame

Merton. = Et pourquoi , mon enfant , les estimez-vous plus que ceux d'argent ? = Parce que nous n'en sommes jamais inquiets. = Qu'entendez vous par-là , mon enfant ? = C'est que j'ai vu quand cet homme a jeté par terre une grande coupe qui paroît être faite de la même chose que celle-ci , vous avez eu l'air fâché , comme si l'on vous avoit fait mal ; au lieu que chez nous on les laisse tomber , sans que personne s'en inquiète =.

Je vous avoue , dit Madame Merton à son mari , que je ne fais que répondre à cet enfant ; il me fait des observations si étranges... Il faut dire que pendant le dîner , un des valets ayant laissé échapper un grand plat d'argent , Madame Merton , non seulement l'avoit regardé avec colère , mais l'avoit reprimandé avec beaucoup de sévérité.

Sur la fin du repas , Madame Merton versa du vin dans un verre , & le présentant à Harry , l'invita à en boire. Il la remercia , parce qu'il n'avoit pas soif. = Mais , mon enfant , ce

que je vous offre est agréable & doux ,
& sans avoir soif vous pouvez en boire.
= Madame, M. Barlow dit pourtant
que l'on ne doit manger que lorsqu'on
a faim , & boire que lorsqu'on a soif ,
& se contenter de choses communes ,
parce qu'autrement , quand on mange
des morceaux délicats , on s'expose à
avoir du chagrin toutes les fois qu'on
est obligé de s'en passer ; & c'est
ainsi que faisoient les Apôtres =. Ce
propos fit sourire M. Merton : mais
il se préparoit une plus grande sur-
prise , lorsqu'ayant interrogé Harry
sur ce que c'étoient que les Apôtres ,
il lui répondit avec une justesse qui
paroissoit n'être pas l'unique fruit de
sa mémoire. Sur ma parole , s'écria
M. Merton , ce petit bon homme est
un vrai philosophe. Nous aurions
bien de l'obligation à M. Barlow ,
s'il vouloit donner ses soins à notre
petit Tomy : il est bien temps de lui
faire apprendre quelque chose. Qu'en
dites - vous , Tomy ? Voudriez - vous
être philosophe ? Je ne fais pas trop
ce que c'est qu'un philosophe ; mais ,

par exemple, je voudrois bien être Roi, parce qu'il est le plus riche de tous, le mieux habillé, qu'il n'a rien à faire, qu'il est obéi & craint de tout le monde. Bien dit, mon fils, s'écria Madame Merton; & elle courut l'embrasser avec transport : voilà un verre de vin pour votre jolie réponse. Et le petit Harry seroit-il bien aisé aussi d'être Roi? Je ne fais pas, Madame; mais j'espère bientôt être assez fort pour conduire la charrue, pour gagner ma vie, & me passer des autres. Quelle différence, dit tout bas Madame Merton à son mari, entre les gens de qualité & ces petits paysans ! & elle laissa en même temps tomber un regard dédaigneux sur le petit Harry. Pour moi, dit M. Merton, je ne suis pas tout à fait d'avis que l'avantage soit du côté de mon fils. Mais enfin, Harry, ne désirez-vous pas d'être riche? = Oh ! mon Dieu, non. = Pourquoi non? = Parce que le seul homme riche que je connoisse est l'Ecuyer Sir Chace, qui traite durement les pauvres, qui foule

nos blés , qui tue nos chiens , & que tout le monde déteste , & que je ne voudrois être détesté de personne. = Cependant n'auriez - vous pas du plaisir à être paré de beaux habits , à être traîné dans une belle voiture , à voir un grand nombre de domestiques prêts à vous obéir ? = Pour la parure , Madame , j'estime un habit autant qu'un autre quand il est bien chaud. Quant aux belles voitures , je n'en ai que faire , & j'aime mieux marcher ; des domestiques , j'en aurois cent , que je ne saurois à quoi les employer =. D'après cette réponse , Madame Merton regarda dédaigneusement Harry , & ne l'interrogea plus. Sur le soir , on le renvoya chez son père , qui lui demanda ce qu'il avoit vu au château , & s'il s'y étoit amusé. On m'a fort bien traité , répondit Harry , j'en suis très - reconnoissant ; mais j'aurois mieux aimé être ici. Jamais je n'ai vu tant d'embarras pour dîner. Il y avoit derrière moi un homme pour m'ôter mon assiette , un autre pour me donner à boire , & un

troisième derrière ma chaise, comme si j'avois été aveugle, ou manchot, ou hors d'état de me servir moi-même; & puis c'étoient tant d'allées & de venues pour ôter une chose, pour en mettre une autre, que je croyois n'en voir jamais la fin. Après le dîner, j'ai été obligé de rester assis pendant deux grandes heures sans bouger, tandis que Madame me parloit, non pas comme M. Barlow; mais elle vouloit que j'aimasse les beaux habits, que je désirasse d'être Roi, ou bien riche, pour me faire haïr comme l'Ecuyer Sir Chace.

Le départ de Harry n'avoit point empêché qu'au château on ne s'entretînt beaucoup de lui & de son mérite. Madame Merton faisoit l'éloge de sa bravoure, de son caractère ouvert, & de ses dispositions naturelles : mais elle ne lui trouvoit nulle délicatesse dans les idées; il portoit cette empreinte vulgaire qui distingue les gens de la classe du peuple d'avec les personnes du bon ton. M. Merton, au contraire, prétendoit qu'il

n'avoit jamais vu un enfant dont les dispositions fussent plus capables d'honorer les gens même du rang le plus élevé. Rien, disoit-il, n'est plus aisé que d'acquérir les manières extérieures, cette grace de surface dont les petits-maîtres tirent tant de vanité. La vraie supériorité, ajouta M. Merton, ne peut être que dans les qualités de l'ame. De la dignité dans les sentimens, du courage, de l'affabilité, de la politesse ; voilà ce que j'exige d'un Gentilhomme ; & c'est une grande absurdité que de croire qu'on remplace ces avantages par des tons de voix affectés, des grimaces de convention, & une recherche extravagante dans sa parure, qui, bien loin d'être les signes sous lesquels on doit reconnoître un homme bien né, sont autant d'affervissemens honteux auxquels les soumet le caprice d'un barbier, d'un tailleur, d'un danseur, & de tous ces valets françois de l'un & de l'autre sexe. Cette chaleur que m'inspire le sujet dont je vous parle, Madame, est une suite de l'intérêt

que je prends à Tomy. Nous avons beaucoup retardé son éducation par une complaisance aveugle ; je l'ai observé long-temps en silence : deux motifs puissans m'ont retenu , ma tendresse pour lui & mes égards pour vous. Aujourd'hui, qu'il en est temps encore, j'ouvre les yeux, & je prends un parti que je vais vous proposer ; ce seroit d'envoyer Tomy chez M. Barlow , pour qu'il lui rendît les mêmes soins, & qu'il le formât sur les mêmes principes que le petit Sandfort , dont la connoissance me paroît d'un bien bon augure. Ces deux enfans sont du même âge à peu près , de la même taille ; je payerai leur pension pendant quelques années, pour qu'ils soient élevés ensemble. Il ne reste plus qu'à savoir si M. Barlow y consentira.

Soit que la proposition, raisonnable en elle-même, parût telle à Madame Merton, soit que la fermeté du ton de son mari l'eût avertie qu'il n'y avoit pas lieu aux objections, elle y consentit, témoignant cependant une

forte répugnance à se séparer de son cher fils. M. Barlow fut invité à dîner pour le dimanche suivant ; & M. Merton, très-pressé de conclure , saisit le premier moment pour faire son introduction au sujet dont il vouloit l'entretenir. Mille assurances d'attachement & d'égards remplirent son préambule ; il termina enfin son discours, en protestant que, fallût-il payer de toute sa fortune la bonne éducation de son fils, il ne se croiroit pas encore quitte envers son instituteur.

Après beaucoup de remerciemens, M. Barlow refusa, sous prétexte que M. Merton le fils étoit destiné à vivre dans un monde dont il ignoroit les conventions & les préjugés ; il craignoit de manquer le point important, & de ne faire de son élève qu'un homme très-déplacé sur le théâtre où l'appeloient sa fortune & sa naissance. Après plusieurs discussions sur sa capacité, M. Merton lui représenta que tout ce qu'il entendoit ne faisoit qu'ajouter à son estime, & qu'il avoit grand tort de chercher à se dispenser

d'un emploi qu'il étoit si bien en état de remplir. Monsieur , répondit M. Barlow , celui qui entreprend l'éducation d'un enfant , se charge de l'emploi le plus essentiel de la société. Eh bien , Monsieur , prenez donc mon enfant ; remplissez , vous qui le pouvez , ce devoir si important , & soyez le maître des conditions. Je vous arrête ici , interrompit M. Barlow ; permettez que je vous serve comme un ami ; ce titre me donnera plus de droits sur l'esprit de M. votre fils , & le rendra plus susceptible de se prêter à mes efforts pour réparer les torts d'une trop grande indulgence de votre part : il vaut mieux que je lui paroisse un ami qu'un maître d'école. Quelque répugnance qu'eût M. Merton à accepter une proposition trop généreuse , il fallut y consentir. Peu de jours après , le petit Merton fut envoyé au presbytère , qui étoit situé à deux milles environ du château de son père.

Le lendemain de son arrivée , après le déjeuner , M. Barlow conduisit ses

deux élèves avec lui dans le jardin : là , il prit une bêche , donna un râteau à Harry , & ils se mirent à travailler. Tout homme qui mange , dit M. Barlow , doit être en état de pourvoir à sa subsistance ; c'est pourquoi nous travaillons tous les jours Harry & moi. Voilà son carré , voici le mien : qui travaille le plus , mérite le mieux. Si vous voulez faire comme nous , Tomy , je vous marquerai votre pièce de terre , & le produit sera pour vous. Non , en vérité , répondit Tomy , je suis Gentilhomme , & je ne veux pas m'abaisser à travailler comme un manoeuvre. Comme il vous plaira , reprit M. Barlow ; mais Harry & moi , qui ne dédaignons pas d'être utiles , nous allons continuer notre ouvrage. Environ deux heures après , M. Barlow dit qu'il étoit temps de cesser le travail : il prit Harry par la main , le conduisit dans un pavillon situé agréablement , & simplement meublé. Ils s'affirent , & M. Barlow , tirant d'une armoire un plat d'excellentes cerises

bien mûres , - le partagea avec son compagnon de jardinage. Tomy , qui les avoit suivis , & qui attendoit qu'on lui fît sa part , quand il les vit manger tout deux sans s'embarrasser de lui , ne put retenir sa colère , & se mit à crier à tue-tête. Qu'avez-vous ? lui dit froidement M. Barlow. Tomy lui lança un regard noir , sans lui répondre. Mon cher Monsieur, le choix est libre de parler ou de se taire ; personne ici ne vous obligera de vous expliquer malgré vous. Tomy fut encore plus déconcerté ; mais , ne pouvant plus se contenir , il sortit du pavillon , & se mit à parcourir le jardin comme un homme désespéré , également surpris & contrarié de voir que personne ne faisoit attention à ce qui l'affectoit. Lorsque toutes les cerises furent mangées , le petit Harry s'adressant à M. Barlow , lui dit : Vous m'avez promis de m'entendre lire lorsque nous aurions travaillé & déjeûné : si vous voulez avoir cette complaisance je m'en vais lire l'histoire des mouches & des fourmis.

Volontiers , répondit M. Barlow ; lisez posément , de manière qu'on puisse s'apercevoir que vous comprenez votre lecture.

Les Mouches & les Fourmis.

Dans le coin d'un jardin , chez un fermier , il y avoit une fourmilière. Pendant la belle saison , les fourmis laborieuses s'occupoient tout le long du jour à ramasser des grains de semences , & à les traîner dans leur demeure. Près de là étoit un parterre ; des milliers de mouches voltigeoient d'une fleur à l'autre , en exprimant les sucs , en respirant les parfums. Un enfant (le jeune fils du fermier) observoit les différens emplois de ces animaux ; & comme il étoit ignorant , il disoit : Que ces fourmis sont simples ! tout le jour elles travaillent , elles se fatiguent , au lieu de profiter du beau temps & de se divertir comme ces mouches , qui sont les plus heureuses créatures du monde. Quelque temps après qu'il eut
fait

fait ce raisonnement , la froidure vint ; le soleil n'avoit presque plus de chaleur , les nuits étoient glaciales. Le petit garçon , se promenant dans le jardin avec son père , ne vit pas une seule fourmi ; mais la terre étoit couverte de mouches , ou mortes ou mourantes. Comme il avoit le cœur bon , il plaignoit ces pauvres animaux , & demanda en même temps ce qu'étoient devenues les fourmis. Les mouches , lui dit son père , sont mortes , parce qu'elles ont été sans prévoyance , qu'elles ne se sont pas donné la peine d'amasser des provisions , & qu'elles sont trop paresseuses pour travailler ; mais les fourmis , qui ont été occupées tout l'été à pourvoir à leur subsistance pour l'hiver , sont toutes vivantes & en bon état : vous les verrez reparoître au retour du printemps.

A merveille , Harry , s'écria M. Barlow , allons promener maintenant. En parcourant les campagnes , M. Barlow apprenoit à son disciple à connoître les noms des

Novembre 1786. B

plantes & leurs propriétés. Harry avoit déjà observé sur un arbruste qui porte une fleur pourpre , & qui croît le long des haies , un petit fruit rouge qu'il alla cueillir & présenter à M. Barlow , pour savoir s'il étoit bon à manger. Heureusement , lui dit M. Barlow , que vous m'avez consulté avant d'en goûter ; sans cela , vous auriez éprouvé de grandes douleurs , peut-être même auriez-vous été empoisonné. Ce fruit est très-dangereux ; la plante qui le produit s'appelle *morelle*. Monsieur , reprit Harry , jamais je ne goûterai rien sans le connoître ; je vous le promets , & j'espère que vous voudrez bien continuer à m'apprendre les qualités & les noms des herbes qui verdissent dans nos champs. Cette conversation les ramena au presbytère , où le dîner les attendoit. Ils se mirent à table en arrivant. Tomy , qui s'étoit tenu caché dans le jardin , se présenta , mourant de faim , pour s'asseoir avec eux : M. Barlow l'arrêta. Non , Monsieur , vous êtes un trop bon Gentilhomme pour travailler ;

mais nous , qui ne le sommes pas , nous ne nous soucions point de travailler pour ceux qui ne font rien. Tomy se retira dans un coin , jetant des cris lamentables , mais moins de colère que de douleur de se voir ainsi presque abandonné. Le petit Harry , touché du chagrin de son camarade , les larmes aux yeux , fit cette proposition à M. Barlow : Suis-je libre , Monsieur , de disposer de mon dîner comme il me plaît ? Sans difficulté , répond M. Barlow. En ce cas , je vais l'offrir au pauvre Tomy , qui en a plus besoin que moi. Il se leva aussi-tôt , & le lui porta. Tomy le reçut sans lever les yeux , & le remercia à voix basse. Il me semble , dit M. Barlow , que si les Gentilshommes dédaignent de travailler , ils n'ont pas honte de manger le pain que les pauvres gens ont gagné pour eux. Cette apostrophe redoubla la douleur de Tomy , qui se mit à pleurer amèrement.

Le lendemain , le Ministre & son fidèle disciple recommencèrent leur

ouvrage comme à l'ordinaire ; mais à peine étoient-ils en train, que Tomy vint à eux , & demanda un instrument de jardinage pour essayer. M. Barlow lui en donna un ; mais comme il s'en servoit pour la première fois, il s'en servoit fort mal, & s'attrapoit les jambes de temps en temps. M. Barlow lui indiqua la manière de le tenir & de le conduire : par ce moyen , en peu de temps il parvint à s'en acquitter aussi bien qu'un autre, & prit même beaucoup de goût à l'ouvrage. Leur tâche étant remplie , ils allèrent tous trois au pavillon. Tomy vit avec plaisir le fruit posé sur la table, surtout lorsqu'il fut invité d'en prendre sa part ; il crut n'en avoir jamais mangé de meilleur, tant le grand air & l'exercice lui avoient donné d'appétit. Après ce petit repas , M. Barlow lui proposa de faire la lecture : Tomy , honteux , déclara qu'on ne lui avoit jamais appris à lire. Tant pis , dit M. Barlow , vous y perdez une grande jouissance ; mais Harry vous lira. Harry prit le livre , & lut ce qui suit.

Le Gentilhomme & le Faiseur de corbeilles.

Dans un pays fort éloigné, un homme très-riche habitoit une très-belle maison ; il y vivoit dans l'abondance , passoit son temps à boire , manger , & se divertir , entouré de flatteurs & de valets soumis à ses ordres. Il étoit devenu insolent , s'imaginant qu'il avoit le droit de commander par-tout , & croyant que les pauvres n'étoient ici-bas que pour lui obéir. Près de sa maison , un pauvre homme , honnête , industrieux , gagnoit sa vie à faire des corbeilles de joncs qui s'élevoient dans un marais près de sa cabane. Quoiqu'il fût obligé de travailler du matin au soir pour pouvoir vivre , qu'il ne se nourrit , la plupart du temps , que de riz ou de légumes communs , & que , pour lit , il n'eût que les débris des joncs dont il faisoit ses paniers , on le voyoit toujours gai , toujours content , toujours heureux ; car , en tra-

vaillant il gagnoit tant d'appétit, que tout ce qu'il mangeoit lui paroiffoit excellent; & le soir, il étoit si fatigué, qu'il auroit dormi sur une pierre. Cet homme étoit si humain, si vertueux dans son commerce, que ses voisins le respectoient & l'aimoient. Le riche, au contraire, ne pouvoit dormir sur sa couche de duvet, parce qu'il avoit passé la journée dans le désœuvrement; & comme il ne faisoit point d'exercice, les meilleurs mets lui paroissoient insipides: dur à ses domestiques, ils le décrioient dans son absence; oppresseur de ses voisins, il en étoit détesté: on lui comptoit mille flatteurs, & pas un ami: aussi étoit-il toujours sombre, mélancolique, ennemi de tous ceux qui lui sembloient plus heureux que lui. Lorsqu'il prenoit l'air sur son palanquin, espèce de voiture que des hommes portent sur leurs épaules, il passoit souvent devant la cabane du pauvre ouvrier qui se tenoit sur sa porte, chantant pour égayer son travail. La gaieté du bon homme excita

l'envie de l'homme riche. Quoi ! dit-il , ce malheureux , qui peut à peine subsister du travail de ses mains , ce vil payfan sera joyeux & satisfait , tandis que moi , Gentilhomme , ayant des richesses , de l'importance , je serai toujours triste & mécontent ! Je veux l'en punir. Aussi-tôt il commanda à ses valets , trop prompts à lui obéir , de mettre le feu aux joncs dont le marais étoit couvert. La flamme eut bientôt tout dévoré ; elle gagna ensuite la cabane du pauvre , qui n'eut que le temps de se sauver presque nu. Vous pouvez juger de sa surprise de se voir ruiné , privé de tout au monde par la méchanceté d'un voisin riche qu'il n'avoit jamais offensé ! Il lui restoit la ressource de la justice. Comme il ne pouvoit se la faire par lui-même , il alla trouver le Magistrat , à qui il exposa le tort qu'on lui avoit fait , en fondant en larmes. Le Magistrat , homme juste , fit venir l'auteur de cet attentat. Il fut convaincu de sa méchanceté , qu'il n'osa désavouer. Le Juge alors parla ainsi au

pauvre homme. Pour apprendre à celui qui vous a ainsi maltraité à ne plus se croire tout permis envers les pauvres, pour lui faire voir son peu d'importance, & combien il est lui-même méprisable, il faut vous prêter au plan que j'ai formé, & le suivre à l'endroit où j'ai dessein de vous envoyer tous deux. J'y consens, dit l'honnête faiseur de corbeilles. Je n'ai jamais possédé beaucoup; le peu que j'avois, cet homme injuste me l'a ravi; je suis ruiné; il ne me reste rien au monde pour me procurer un morceau de pain; ainsi, j'irai par-tout où je pourrai gagner ma subsistance. Je ne voudrois pas voir traiter mon ennemi aussi inhumainement que je l'ai été par lui; mais je voudrois qu'on lui donnât une leçon qui mît dorénavant le pauvre à l'abri de ses oppressions. Le Magistrat les fit conduire à bord d'un vaisseau, & ordonna que de là ils fussent jetés dans une île qu'habitoient des sauvages, dont les mœurs étoient absolument étrangères aux richesses; qui vivoient de pêche

& de chasse , & ne connoissoient d'autre bien que l'industrie. Aussi-tôt qu'ils furent déposés à terre , le vaisseau reprit son chemin. Les habitans du pays s'assemblèrent autour de ces étrangers. Le riche orgueilleux , se voyant ainsi sans défense , exposé à la merci d'un peuple barbare dont il n'entendoit pas le langage , commença à pousser des cris , à tordre ses mains , & à donner les signes de la plus honteuse foiblesse ; mais le pauvre , endurci aux misères de la vie dès son enfance , fit entendre , par ses signes , qu'il étoit prêt à servir & à travailler pour se rendre utile ; sur quoi les colons lui témoignèrent qu'il ne lui feroit fait aucun mal , & qu'on alloit les employer à la pêche & au transport du bois. Pour cet effet , on les conduisit dans une forêt peu éloignée ; là , on leur montra des bois coupés pour les porter dans les différentes cabanes. Ils se mirent à travailler. Le pauvre , qui étoit robuste & actif , eut bientôt expédié sa tâche , tandis que le riche , dont les mem-

bres étoient délicats & foibles , en avoit à peine fait le quart. Les sauvages , témoins de cette différence , commencèrent à faire grand cas du faiseur de corbeilles ; ils lui présentèrent une bonne part de poisson , lui servirent de leurs meilleures racines ; & le riche , qu'on regardoit comme incapable d'être très-utile , n'eut à peine que de quoi se soutenir. Cependant , comme il avoit jeûné depuis quelque temps , il mangea ce qu'on lui donna de meilleur appétit que les mets recherchés qu'on servoit autrefois sur sa table. Le lendemain ramena les mêmes occupations : le faiseur de paniers eut le même avantage sur son compagnon , & fut traité avec distinction & caressé par les sauvages , tandis que le riche étoit regardé avec mépris , comme un homme dont on ne pouvoit tirer aucun parti. Il sentit alors combien il avoit eu tort de s'estimer tant , & de dédaigner ses semblables. Un incident survint encore pour ajouter la mortification à son infortune. Un des sauvages avoit

trouvé, par hasard, une espèce de filet dont il avoit orné sa tête, & sembloit s'applaudir de cette nouvelle parure. Le faiseur de corbeilles le remarqua, alla ramasser des roseaux, se mit à l'ouvrage, & en composa une guirlande élégante, qu'il plaça sur la tête du premier habitant qu'il rencontra. Celui-ci en fut si content, qu'il se mit à cabrioler, à danser en démonstration de joie; ensuite il courut se montrer aux autres sauvages qui parurent considérer ce travail avec un étonnement mêlé d'admiration. Bientôt après, un autre habitant vint trouver le pauvre ouvrier, lui faisant signe qu'il seroit bien aise d'avoir un ornement pareil à celui que portoit son compagnon. Il en eut à peine fait cinq ou six, que les habitans, d'un commun consentement, le débarrassèrent de son pénible emploi, pour le laisser vaquer uniquement à une occupation dont il s'acquittoit si bien. On lui bâtit une cabane, on lui fournit en abondance les meilleures productions

du pays ; il reçut , en un mot , toutes les marques imaginables de bonté & de considération. Mais le riche , qui n'avoit ni l'adresse de faire des ouvrages agréables , ni la force de soutenir des travaux pénibles , fut condamné à être l'esclave du faiseur de corbeilles , & à lui couper des roseaux pour toutes les guirlandes qu'il avoit à faire. Après un séjour de quelques mois , le Magistrat les envoya chercher pour revenir dans leur patrie , & se les fit amener chez lui. Maintenant , dit-il en s'adressant au riche & le regardant d'un œil sévère , tu as appris combien tu étois inutile , méprisable , & inférieur à l'homme que tu as insulté ; il faut aujourd'hui réparer tes torts envers lui. Si je te traitois comme tu le mérites , je te dépouillerois de tes richesses pour les lui donner ; mais il suffit que tu lui en abandonnes la moitié , en dédommagement des pertes que tu lui as fait essuyer. J'espère que la leçon te sera utile. Grand merci de vos dons , dit le pauvre homme , s'adres-

sant au Magistrat ; mais trouvez bon que je les refuse. Je suis accoutumé au travail , je ne le suis point aux richesses ; je ne saurois qu'en faire : qu'on me rende ce que j'ai perdu , qu'on me remette dans la situation où j'étois , il ne m'en faut pas davantage. Cette générosité inattendue changea tout à coup l'ame de l'homme riche , que les réflexions & le malheur avoient déjà converti ; il ne se contenta pas de traiter toute sa vie le faiseur de corbeilles comme son ami , mais il devint encore le bienfaiteur & l'ami de tous les pauvres.

Après la lecture , chacun dit son sentiment. Tomy avoua qu'elle lui avoit beaucoup plu ; mais que s'il avoit été à la place du faiseur de corbeilles , il auroit accepté & gardé la fortune de l'homme riche qui l'avoit si maltraité. Pour moi , dit Harry , je n'en aurois pas voulu , de peur de devenir aussi méchant & aussi méprisable qu'il.

Depuis ce jour , tous les matins , après le travail , les deux élèves se

retiroient dans le pavillon avec le maître ; & là , après le déjeuner , Harry , qui avançoit sensiblement dans ses études , faisoit une lecture , que Tomy entendoit toujours avec un grand plaisir : mais il arriva que le lecteur fut obligé d'aller passer une semaine chez ses parens. Tomy & M. Barlow se trouvèrent seuls. Le lendemain de son départ , l'ouvrage accoutumé étant fait , ils se retirèrent , suivant l'usage , dans le pavillon. Le déjeuner étant fini , Tomy s'attendoit que M. Barlow se chargeroit de la lecture ; mais , à son grand étonnement , il s'occupa d'autre chose. Le jour d'ensuite , même incident ; le jour d'après , encore. A la fin , Tomy perdit patience. Si je pouvois seulement lire comme le petit Sandfort , je me passerois des autres , je m'amuserois moi tout seul : & pourquoi ne ferois-je pas ce dont un autre est capable ? Sans contredit Harry est habile ; mais enfin il ne fait que ce qu'on lui a appris. Si l'on m'apprenoit , il me semble que je lirois aussi

bien que lui. Aussi-tôt qu'il sera revenu, je le prierai de m'enseigner ce qu'il fait. En effet, lorsqu'Harry fut de retour, à la première occasion où les deux camarades se trouvèrent seuls, Tomy lui parla ainsi, avec beaucoup de douceur. = Dis moi, Harry, comment as-tu fait pour savoir lire? = J'ai écouté attentivement M. Barlow, qui m'a appris à connoître les lettres, à former les syllabes, à prononcer les mots, & j'ai su lire. = Et pourrois-tu me faire connoître les lettres? = Volontiers =. Harry alors prit un livre, & Tomy fut si attentif, qu'à la première leçon il connoissoit déjà l'alphabet entier. Ce premier essai lui fit grand plaisir; à peine fut-il maître de résister au désir d'aller trouver M. Barlow pour l'informer de ses progrès; mais il voulut différer pour le mieux surprendre, lorsqu'il seroit en état de lire une histoire tout entière. Il se livra avec tant d'ardeur à l'étude, & il eut le bonheur de trouver tant de complaisance dans son petit précepteur, qu'après un inter-

valle de deux mois , il résolut d'étonner M. Barlow par le développement de ses talens : en conséquence , un jour qu'ils étoient dans le pavillon , & que , suivant l'usage , le livre eut été remis dans les mains d'Harry , Tomy se leva , & proposa à M. Barlow de lui permettre d'essayer de faire la lecture. J'y consens , dit M. Barlow ; mais je crois que vous n'êtes guère plus capable de lire que de vous en-voler. Tomy sourit du sentiment intérieur de sa capacité ; & prenant le livre , lut très - couramment l'histoire que voici.

Histoire des deux Chiens.

Dans une partie du monde , peuplée de bêtes féroces , un paysan avoit deux jeunes chiens de l'espèce la plus estimée pour la taille & le courage. Comme ils paroissoient au-dessus de la force ordinaire & d'une agilité peu commune , il crut que ce seroit un hommage agréable à son Seigneur , que de lui en présenter un. Ce Sei-

gneur étoit un homme très-ôpulent, qui faisoit sa résidence ordinaire à la ville. Il lui donna *Médor*, l'un des deux chiens, & garda *Argus*, son camarade, pour la sûreté de ses troupeaux. Depuis ce temps, la manière de vivre de ces deux chiens produisit une grande différence entre eux. Médor, au milieu d'une cuisine abondante, devint bientôt le favori des laquais, qui s'amusoient beaucoup des grâces de sa jeunesse, & lui prodiguoient les os & les restes des viandes; au moyen de quoi, comme on le bourroit de vivres du matin au soir, il devint très-gras, laissant d'embonpoint & de santé. A la vérité, il auroit fui devant un chien beaucoup moins fort que lui. Il étoit enclin à la gourmandise, & souvent il étoit puni pour ses larcins : mais comme il étoit caressant, qu'il faisoit la révérence, & se tenoit sur ses pattes de derrière, il étoit généralement aimé.

Argus, de son côté, vivoit à la campagne parmi des payfans, moins bien nourri, plus léger d'embonpoint,

& tout à fait étranger aux tours d'adresse ; mais , par cette raison même , obligé d'être continuellement exposé aux injures de l'air , & de chercher souvent à se procurer sa nourriture , il étoit devenu fort , actif , vigilant. La garde des troupeaux l'avoit exposé plusieurs fois à venir aux prises avec les loups , dont il portoit sur sa peau les marques honorables. Ces combats continuels lui avoient donné une telle intrépidité , que nul ennemi n'eût été capable de le faire fuir : aussi , depuis que les troupeaux de son maître avoient été mis sous sa garde , il n'avoit pas perdu un mouton. Sobre & discret , jamais l'aspect d'un bon morceau , oublié ou mis à l'écart , n'excita sa convoitise ; il attendoit avec soumission ce que son maître lui destinoit , & paroissoit le recevoir avec reconnoissance. L'habitude de passer sa vie à l'air l'avoit tellement endurci , qu'il n'auroit pas été se mettre à l'abri du plus terrible orage quand il veilloit sur les troupeaux , & qu'au moindre signe de son

maître, il se feroit plongé dans l'eau la plus rapide, au milieu même de l'hiver.

Il prit envie au Seigneur d'aller visiter sa terre : il amena avec lui Médor au lieu de sa naissance. Au premier aspect, le maître eut l'air de regarder avec dédain le pauvre Argus, qui n'avoit ni l'embonpoint ni les manières qu'on admiroit dans Médor : mais un accident qui arriva bientôt après, le fit changer d'opinion. Comme il se promenoit seul dans un bois très-épais, accompagné de ses deux chiens, un loup affamé, l'œil en feu, le poil hérissé, sortit tout à coup du bois en poussant des hurlemens affreux, qui le firent trembler pour sa vie, d'autant plus qu'il étoit sans armes. Il se crut perdu, sur-tout quand il vit Médor, épouvanté, l'oreille basse, chercher un asile dans ses jambes. Heureusement pour lui, Argus, dans ce moment désespéré, Argus, qui se tenoit respectueusement à distance, & qu'il n'avoit pas même remarqué jusqu'alors, Argus attaqua le loup si

vigoureusement , qu'il l'obligea d'employer ses forces à se défendre. Le combat fut long & sanglant; mais enfin Argus-victorieux laissa le loup étendu mort à ses pieds , non sans avoir reçu de cruelles blessures. Il retourna tout sanglant vers le Seigneur , qui , touché du courage de son libérateur , apprit , par sa propre expérience , qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter aux dehors , & que les vertus peuvent se conserver sous la cabane du pauvre , & ne s'altèrent que trop dans le commerce des villes.

C'est très-bien , interrompit vivement M. Barlow ; je m'aperçois qu'un Gentilhomme , quand il veut en prendre la peine , est capable de faire aussi bien qu'un autre. Que pensez-vous , Tomy , de l'histoire que vous venez de lire ? Préférez-vous à ces deux animaux , celui qui , plus beau , plus soigné , plus maniéré , abandonne son maître dans le danger ; ou bien cet autre , qui , sans beauté , maigre , décharné , rebuté , expose sa

vie pour défendre celui même qu'il n'est pas accoutumé à regarder comme son maître ! Il n'y a pas à balancer , dit Tomy ; j'aime mieux Argus que Médor : mais s'il m'eût appartenu , je l'aurois soigné , engraisé , jusqu'à ce qu'il fût devenu aussi beau que l'autre. Peut être , dit alors M. Barlow , seroit-il devenu lâche & paresseux : mais poursuivez , & voyons la fin. Tomy continua ainsi.

La noble conduite d'Argus avoit tellement enchanté le Seigneur du lieu , qu'il pria son vassal de le lui donner ; ce que le pauvre homme fit avec beaucoup de peine ; mais par désérence il y consentit. Argus fut donc emmené à la ville , où il fut caressé & engraisé par tout le monde. Le disgracié Médor fut laissé au village , avec injonction au paysan de l'étrangler , comme une bête inutile. Le Seigneur , une fois parti , le paysan , sur le point d'exécuter l'ordre qu'il avoit reçu , considérant la belle apparence de cet animal , & sur-tout

ému de pitié pour la pauvre bête qui le flattoit & se couchoit à ses pieds au moment où il lui passoit la corde autour du cou , se détermina à le laisser vivre , & à essayer si un traitement nouveau ne produiroit pas d'heureux effets. Dès ce jour , Médor fut traité comme Argus l'avoit été avant lui : il fut nourri légèrement ; & de ce régime sobre , il en résulta qu'il devint plus actif & plus propre à l'exercice. La première fois qu'il sentit la pluie , il courut se réfugier à la cheminée , & s'étendit auprès du feu ; mais le fermier le mit à la porte , & l'obligea de supporter toute la rigueur du temps. Forcé d'en prendre l'habitude , il devint de jour en jour plus fort & plus endurci ; de sorte qu'en peu de mois il s'accoutuma à tout , excepté aux bêtes sauvages , devant lesquelles il lui étoit impossible de ne pas fuir. Un jour cependant il fut attaqué dans le bois par un loup énorme qui s'élança sur lui & le saisit au cou. Médor ne pouvoit s'échapper ; son ennemi ne

l'auroit pas souffert. La nécessité lui inspira du courage : il se retourna adroitement sur le terrible assaillant, le saisit à la gorge, & l'étrangla net. Le paysan, arrivant à propos pour être témoin de son exploit, le caressa comme jamais il n'avoit fait ; & Médor, fier de sa victoire & de l'approbation de son maître, se montra, depuis ce moment, aussi brave qu'il avoit été poltron jusqu'alors. Il devint la terreur des bêtes féroces, & le plus redoutable chien du pays.

Pendant ce temps-là, Argus, qui n'étoit plus exercé aux combats, à la garde des troupeaux, qui passoit son temps à boire, manger, & dormir, perdit bientôt ses qualités brillantes. Les talens ont besoin d'être entretenus par l'usage. Ce n'étoit plus ce terrible animal, capable de faire tête à toutes sortes d'ennemis, ce chien fidèle, animé d'un zèle infatigable pour les intérêts de son maître : au sein de la paresse, il avoit contracté tous les vices qui l'accompagnent.

Vers ce même temps, le Seigneur

revint visiter sa terre, suivi de son chien, qu'il vouloit revoir aux prises avec les loups. Des payfans venoient précisément d'en attraper un dans un piège. Le maître d'Argus s'attendoit qu'il alloit montrer le même courage que l'année précédente : mais quelle fut sa surprise, lorsqu'à peine Argus eut-il envisagé le loup, qu'il se mit à courir en aboyant à l'effroi. Tout à coup Médor s'élance sur le champion devant lequel Argus avoit fui sans combattre : ils se mesurèrent longtemps ; le sang couloit des deux côtés. Enfin Médor s'irrite de tant de résistance ; il rassemble tout ce qu'il a de force ; il est vainqueur, & son adversaire reste sans mouvement & sans vie. A ce spectacle, le Seigneur, déconcerté de la lâcheté de son chien, fut bien-surpris quand il reconnut, dans le vainqueur, Médor qui s'étoit si mal montré l'année d'auparavant. Je vois à présent, dit-il à son fermier, qu'il est inutile de rien attendre de bon de ceux qui vivent dans l'indolence & le repos, & que l'exercice

cice constant peut changer du mal au bien les dispositions même les moins heureuses.

Après la lecture finie : Je suis bien aise , dit M. Barlow , que Tomy ait fait cette acquisition ; le voilà aujourd'hui indépendant des autres , & capable de se suffire. Tout ce qui a été écrit dans notre Langue est actuellement en son pouvoir ; il peut choisir de lire des contes amusans comme celui de ce matin , ou bien les exploits & les vertus des grands Hommes dans l'Histoire des nations. S'il est tenté de l'Histoire naturelle , il saura connoître tous les animaux étrangers à notre pays , dont on nous a conservé la description dans les livres. Dès ce moment , l'univers entier est en sa puissance , & je ne désespère point de le voir un jour , devenu studieux & sage , en état d'enseigner & d'instruire les autres. Oui , dit Tomy , enflé d'un tel éloge , je veux en savoir bientôt plus qu'un autre ; & tout petit que je suis , il y a encore bien des grandes personnes qui en savent moins ;

Novembre 1786.

C

je parierois que de six esclaves nègres qui sont à la maison, il n'y en a pas un qui puisse lire aussi bien que moi. Ce développement de vanité rendit M. Barlow plus sérieux; il se contenta de demander froidement à Tomy si jamais on les avoit instruits. Non, je ne crois pas, dit Tomy. Eh bien, répondit M. Barlow, la belle merveille qu'ils ne sachent rien, s'ils n'ont rien appris!

Vous savez très-peu de chose, & vous ne sauriez même pas ce très-peu de chose, si l'on ne vous eût aidé.

C'est ainsi que M. Barlow commençoit l'éducation de Tomy Mer-ton, que la nature avoit favorisé de dispositions heureuses, étouffées & obscurcies par les mauvaises habitudes qu'on lui avoit laissé prendre. Il étoit particulièrement très-colère, & se croyoit en droit de commander ceux qui étoient moins bien habillés que lui. Cette opinion lui attira un jour une mortification très-sensible. En poussant une balle avec un bâton, il la fit passer par-dessus une haie qui

servoit de bordure à un enclos voisin ; & apercevant un petit garçon qui se promenoit dans l'enclos , il lui commanda , d'un ton de maître , de ramasser la balle & de la lui apporter. Le petit garçon continua sa promenade , sans faire attention aux ordres de Tomy , qui lui demanda , en criant plus fort , s'il ne l'avoit pas entendu. Oui , dit le petit , je ne suis pas sourd. Eh bien , apporte-moi donc ma balle , répliqua Tomy. Je ne veux pas , reprit l'enfant. Ah ! tu ne veux pas : eh bien , répondit Tomy , si je vais à toi , je te ferai vouloir. = Je n'ai pas peur de vous. = Petit insolent , si je franchis la haie , je te ferai repentir de ton impertinence =. A cela on lui répondit par un éclat de rire , qui ne fit que le provoquer encore plus. Tomy , furieux , franchit la haie , dans le dessein de se venger. Malheureusement son pied glissa , & il roula dans une marre pleine d'eau croupie & de boue infecte. Le pauvre Tomy barbota inutilement , sans pouvoir se dégager ;

son bel habit, ses beaux bas, tous ses vêtemens étoient gâtés par la fange. Pour comble de malheur, il perdit un soulier, puis l'autre, & son beau chapeau bordé tomba & s'enfonça dans l'eau. Il seroit demeuré longtemps dans cet état de détresse, si le petit garçon n'eût été touché de sa situation, & ne l'eût aidé à s'en tirer. Tomy fut si honteux, qu'il gagna, sans rien dire, le chemin de la maison. Au premier abord, M. Barlow, qui vint au devant de lui, soupçonna quelque fâcheux accident : mais quand Tomy lui eut fait le récit de son aventure, il ne put s'empêcher d'en rire, & lui conseilla, pour une autre fois, de n'être pas si prompt à se courroucer, & de ne pas traiter mal ceux qui ne dépendoient pas de lui.

La lecture du jour suivant fut l'histoire connue d'Androclès, esclave fugitif de Rome, qui guérit un lion d'une blessure à la patte, vécut avec lui dans son antre pendant quelques mois, fut rattrapé & conduit à Rome pour être exposé aux bêtes. L'animal

contre lequel il eut alors affaire, étoit précisément ce même lion dont il avoit été commensal durant sa retraite dans les bois. Le spectacle de leur reconnoissance attendrit l'Empereur, qui rendit à l'esclave fugitif la liberté & la vie, avec la permission de promener son lion dans les rues de Rome.

Au milieu de la lecture, Harry, dont le cœur s'attendrissoit aisément, s'interrompit, en disant : Mais ces pauvres esclaves sont bien malheureux ! Comment un homme peut-il avoir sur un autre un droit aussi absolu ? Parce que, dit Tomy, il y en a qui sont nés Gentilshommes & d'autres roturiers, & le premier doit commander aux autres. Avant de venir ici, j'avois deux noirs que maman m'avoit donnés pour me servir ; j'avois beau les battre, leur jeter à la tête tout ce que je trouvois sous ma main dans ma colère ; eh bien, ils n'osoient pas me rendre la pareille, parce qu'ils étoient esclaves.

M. B A R L O W.

Dites-moi, s'il vous plaît, Tomy, comment ils sont devenus esclaves.

T O M Y.

Parce que mon père les a achetés avec son argent.

M. B A R L O W.

Ceux qu'on achète avec de l'argent sont donc esclaves?

T O M Y.

Oui, sans doute.

M. B A R L O W.

Et ceux qui les achètent ont donc le droit de les tourmenter, de les battre, & d'en faire ce qu'il leur plaît?

T O M Y.

Oui.

M. B A R L O W.

Ainsi, je suppose qu'il me prend

envie de disposer de vous & de vous vendre au fermier Sandfort; il pourra faire de vous ce qu'il lui plaira. Tomy répondit ici avec beaucoup de chaleur à M. Barlow, en lui disant qu'il n'avoit pas plus droit de le vendre, que le fermier de l'acheter.

M. B A R L O W.

Ce n'est donc pas parce que tel homme a été acheté par un autre, que ce dernier a le droit de le traiter mal; il faut qu'il y ait un droit de vendre & un droit d'acheter.

T O M Y.

Oui, sans doute.

M. B A R L O W.

Et ceux qui ont vendu ces pauvres nègres à votre père, quel droit avoient-ils de les vendre, ou quel droit votre père avoit-il de les acheter?

Tomy parut embarrassé de la ques-

tion. Après avoir cherché : Ces nègres , dit-il , viennent de bien loin ; on les amène sur des vaisseaux , & ils arrivent esclaves. Eh bien , en ce cas , dit M. Barlow , en vous transportant sur un vaisseau dans un autre pays , j'aurai le même droit de vous vendre.

T O M Y.

Non , vous ne le feriez pas , parce que je suis Gentilhomme.

M. B A R L O W.

Dites - moi d'abord ce que c'est qu'être Gentilhomme.

T O M Y.

C'est avoir une belle maison , de beaux habits , beaucoup d'argent , comme mon père.

M. B A R L O W.

Si vous vous trouviez dépourvu de toutes ces choses , quelqu'un qui

les posséderoit pourroit donc vous acheter comme esclave, & vous traiter suivant son caprice ?

T O M Y.

Non, Monsieur, ce ne seroit pour personne un droit de me traiter mal.

M. B A R L O W.

Il n'existe donc pour personne ce droit d'en traiter mal un autre ?

T O M Y.

Non, Monsieur.

M. B A R L O W.

Mais n'est-ce pas traiter mal quelqu'un que de le faire esclave ?

T O M Y.

Je le pense ainsi.

M. B A R L O W.

Si personne n'a le droit de traiter

C V

mal qui que ce soit ; si c'est un mauvais traitement que de faire de quelqu'un un esclave , vous ne devez donc pas avoir des esclaves.

T O M Y.

En effet , cela me paroît injuste ; & je ne veux plus à l'avenir tourmenter , battre ni chagriner Williams , le nègre qui me servoit . Vous n'en ferez que mieux , répondit M. Barlow. Continuons notre lecture.

L'histoire d'Androclès , interrompue par Harry , ayant été achevée , Tomy la trouva charmante . Mais , dit-il , je n'aurois jamais cru qu'il fût possible de dompter un lion ; je les croyois , comme les tigres & les loups , toujours prêts à mettre en pièces tout ce qu'ils rencontroient . Quand ils sont affamés , dit M. Barlow , ils dévorent les animaux qu'ils trouvent sur leurs pas , parce qu'ils ne peuvent vivre que de chair comme les chats , les chiens , & plusieurs autres espèces : mais quand ils ne sont point excités par la faim , il est rare

qu'ils cherchent à nuire ; ils sont en cela moins cruels que plusieurs personnes , & même des enfans , qui tourmentent de pauvres animaux sans aucune raison. Cela est bien vrai , dit Harry. Je me rappelle qu'en me promenant le long du chemin , il y a déjà quelque temps , je vis un méchant petit garçon qui sembloit prendre plaisir à maltraiter son âne. Le pauvre animal étoit si boiteux , qu'à peine il pouvoit se remuer ; & cependant il le frappoit de toutes ses forces avec un gros bâton ; pour le faire aller plus vite.

M. B A R L O W.

Et que lui dites-vous ?

H A R R Y.

Je lui reprochai sa méchanceté , & je lui demandai s'il seroit bien aise qu'un homme plus fort que lui le battît ainsi.

M. B A R L O W.

Il vous répondit ?

C vj

H A R R Y.

Que c'étoit l'âne de son père ; qu'il avoit le droit de le frapper , & qu'il me traiteroit plus mal encore , si je disois un mot. Je lui représentai que l'âne de son père étoit un animal comme un autre , destiné à des travaux utiles , & que c'étoit mal fait de le maltraiter , & d'exiger de lui ce qu'il ne pouvoit pas faire ; qu'à l'égard de sa menace , s'il m'attaquoit , j'avois le droit de me défendre , & que je ne me laisserois pas battre. Il étoit cependant bien plus grand que moi.

M. B A R L O W.

Vous frappa-t-il ?

H A R R Y.

Oui , Monsieur ; il chercha à me donner un coup de son bâton sur la tête ; mais je l'esquivai , & je le reçus à l'épaule. Comme il alloit redoubler , je le pris au collet , & le jetai

à terre. Lorsqu'il fut renversé, il devint moins méchant : il me pria même de ne lui pas faire de mal.

M. BARLOW.

C'est ce qu'on voit tous les jours. Les gens méchants sont communément lâches & foibles. Eh bien, que fîtes-vous ?

HARRY.

Je l'assurai que je n'avois pas l'intention de le maltraiter ; mais j'exigeai de lui, avant qu'il se relevât, la promesse de ne plus frapper son âne, & je le laissai aller.

M. BARLOW.

Vous fîtes très-bien. Je pense qu'il n'étoit pas moins honteux, en se relevant, que Tomy l'autre jour, lorsque le petit garçon, qu'il vouloit battre, l'aida à se tirer de cette marre où il étoit tombé. Monsieur, répondit Tomy un peu confus, je n'essayai pas de le battre ; mais il avoit refusé de m'apporter ma balle.

M. B A R L O W.

Quel droit aviez-vous de l'y obliger ?

T O M Y.

C'est un petit garçon si pauvre, si mal vêtu Et moi , je suis Gentilhomme.

M. B A R L O W.

Vous supposez donc que tous les petits garçons mal vêtus doivent obéir aux ordres du premier Gentilhomme ?

T O M Y.

Je le crois.

M. B A R L O W.

Ainsi , quand vos habits seront usés & déchirés , il ne tiendra qu'au premier Gentilhomme de vous donner ses ordres ?

Tomy embarrassé répondit que le petit garçon pouvoit bien lui ren-

voyer sa balle , puisqu'il étoit de l'autre côté de la haie.

M. B A R L O W.

Il l'auroit fait sans doute , si vous vous y étiez pris avec douceur. Quand on parle sur un ton si haut , on ne trouve pas beaucoup de gens disposés à obéir. Mais enfin , puisque cet enfant étoit pauvre & mal vêtu , vous lui avez sans doute proposé de l'argent pour chercher votre balle ?

T O M Y.

Eh ! mon Dieu , non , je ne lui ai rien proposé , rien donné , rien offert.

M. B A R L O W.

Vous n'aviez peut-être rien à offrir ?

T O M Y.

J'avois tout l'argent que voilà.
(montrant plusieurs shellings.)

M. B A R L O W.

Je comprends ce que vous entendez par un Gentilhomme Un Gentilhomme, d'après vous, est celui qui, ayant abondance de toutes choses, garde tout pour lui; qui bat les pauvres gens lorsqu'ils ne veulent pas le servir pour rien, & qui se croit dispensé de leur témoigner du retour, quand ils consentent à lui rendre les plus grands services, malgré son insolence. Le lion d'Androclès n'étoit certainement pas Gentilhomme.

Tomy fut si sensible à cette plaisanterie, qu'il ne put retenir ses larmes; & comme il étoit généreux par caractère, il se détermina à aller chercher le petit garçon pour le récompenser. Il n'en attendit pas longtemps l'occasion; car dans l'après-midi, étant sorti pour aller se promener, il l'aperçut de loin, occupé à cueillir des mûres : aussi-tôt il marcha vers lui, & l'aborda, en lui parlant ainsi : Mon ami, tes habits sont

en bien mauvais état ; est - ce que tu n'en a pas d'autres ? Non , dit le petit : j'ai sept frères & sœurs qui ne sont pas mieux vêtus que moi : mais je ne songerois guère à mes habits, pourvu que j'eusse de quoi manger.

T O M Y.

Et pourquoi n'as - tu pas de quoi manger , mon ami ?

LE PETIT GARÇON.

Parce que mon père a la fièvre, & qu'il ne peut pas travailler a la moisson ; de sorte que maman dit que si le bon Dieu n'a pas pitié de nous , nous périrons.

Tomy, sans en entendre davantage, courut au presbytère, rapporta un pain & un paquet de ses propres habits. Tiens, dit-il au petit garçon; tu m'as rendu service : prends ceci, je te le donne, parce que je suis un riche Gentilhomme. J'en ai beaucoup plus que cela encore à ma disposition.

Rien ne peut égaler la joie du petit bon homme en recevant ce présent , excepté celle qu'éprouva Tomy , en se félicitant d'avoir fait une action généreuse. Il s'échappa sans attendre les remerciemens du petit garçon ; & sur son chemin , rencontrant M. Barlow , il lui apprit , avec transport , ce qui venoit de se passer. M. Barlow lui répondit froidement : Vous avez bien fait de donner vos habits , puisqu'ils sont à vous ; mais pourquoi avez-vous disposé de mon pain sans mon consentement ?

T O M Y.

Parce que ce pauvre enfant avoit faim , lui & sept frères ou sœurs , & que son père malade ne pouvoit travailler.

M. B A R L O W.

Cette raison est bonne pour lui donner ce qui vous appartient ; elle ne l'est pas pour lui offrir ce qui appartient aux autres. Qu'auriez - vous

dit si Harry avoit fait présent de vos habits à quelqu'un ?

T O M Y.

Il est vrai que j'aurois pu m'en plaindre ; & désormais je ne toucherais point à vos effets, sans vous en demander permission.

M. B A R L O W.

Vous ferez fort bien. En attendant, voici une histoire que vous allez lire, qui n'est point étrangère à notre conversation.

Histoire de Cyrus.

Cyrus , enfant , avoit le meilleur cœur & les meilleures dispositions du monde. Devenu plus grand , sa raison , son goût commençoient à se former par les différentes études qu'il faisoit sous les maîtres les plus sages & les plus éclairés : on l'élevoit , sans distinction , parmi des jeunes gens de son âge. Son père , un soir ,

lui demanda ce qu'il avoit fait ou appris ce jour-là. On m'a puni aujourd'hui, répondit Cyrus, pour avoir décidé injustement. Comment cela ? répliqua le père. Voici le fait. Deux écoliers, l'un petit, l'autre grand, étoient en dispute. Le petit avoit un habit beaucoup trop grand & trop large pour sa taille ; l'habit du plus grand étoit si court, qu'à peine il lui couvroit le corps ; & outre cela, il étoit très-étroit. Il lui parut tout simple de proposer l'échange à son camarade : par ce moyen, disoit-il, nous serons tous deux habillés convenablement. Le petit écolier n'y voulut pas consentir ; mais le grand, usant de l'avantage de sa force, l'obligea de céder à sa proposition : ils disputoient encore lorsque je passai. Tous deux convinrent de me nommer l'arbitre de leur différent. Je décidai que le petit garderoit le petit habit, & que l'autre vêtement appartiendrait au plus grand. C'est pour avoir jugé ainsi que j'ai été puni. Pourquoi donc ? dit le père de Cyrus. Ces deux habits,

ainsi partagés, l'étoient pour le mieux. Oui, répondit Cyrus; mais voici ce que m'a dit le maître : On ne vous avoit pas dit de juger auquel des deux l'un ou l'autre habit étoit plus convenable, mais seulement s'il étoit juste que le grand s'emparât de l'habit du petit sans son consentement. Vous avez donc mal jugé, & vous méritez d'être puni.

Comme ils achevoient cette histoire, ils virent venir à eux un petit payfan tout essoufflé, portant un paquet de hardes sous son bras : ses yeux étoient noirs & enflés, comme s'il eût été cruellement battu ; son nez étoit meurtri, sa chemise ensanglantée, & son mauvais gilet étoit si déchiré, qu'il tomboit en lambeaux par-derrière. Il accourut à Tomy, jeta le paquet à ses pieds. Je voudrois, lui dit-il, au lieu d'avoir mis ces habits sur mon dos, qu'ils eussent été au fond de cette même marre dont je vous ai tiré ; de mes jours je ne porterai plus une pareille fripperie.

C'étoit à qui se moqueroit de moi & me frapperoit le plus fort : quoique je me sois bien défendu, voilà dans quel état ils m'ont mis. Ce qui me faisoit le plus de peine, c'est qu'ils m'ont dit que j'avois l'air d'un petit-maître françois : ainsi, reprenez tout cela ; je vous en remercie ; mais je ne veux point m'en servir. M. Barlow demanda au petit payfan où demuroit son père. A deux milles d'ici, répondit-il, en traversant la commune au bout de la haie de Runny. Sur cela, M. Barlow proposa d'envoyer à ce pauvre homme du bouillon & des vivres, si Harry vouloit se charger de les porter. Si je le veux ! répondit Harry attendri : y eût-il quatre fois plus loin. Aussi-tôt M. Barlow rentra pour donner ses ordres. Tomy, qui avoit regardé en silence le petit payfan, s'avança vers lui pour le consoler. C'est donc moi, mon ami, lui dit-il, qui suis cause que l'on vous a battu pour vous avoir donné mes habits ; j'en suis bien fâché. Grand merci, Monsieur, dit l'enfant ; je fais

que vous n'avez pas eu de mauvaises intentions; je ne suis pas d'ailleurs si délicat, que je ne puisse supporter des coups. Je vous suis obligé de vos hardes, tout comme si elles m'avoient servi. Adieu. Quand il partit, Tomy le vit s'éloigner avec regret. Que je voudrois, disoit il, avoir des habits à lui donner, à ce pauvre enfant ! Il a l'air si bon ! Cela n'est pas bien difficile, répond Harry. Il y a dans le village une boutique où l'on vend toutes sortes d'habits pour les pauvres : vous avez de l'argent, vous pouvez en acheter.

Harry & Tomy convinrent de se lever le lendemain de bon matin pour aller faire leur emplette. Effectivement, dès la pointe du jour, ils sortirent avant de déjeuner, & déjà ils étoient à moitié chemin, quand ils entendirent le bruit d'une meute de chiens dans l'éloignement. Tomy demanda à son petit camarade s'il soupçonnoit ce que ce pouvoit être. Oui, répondit Harry, c'est l'Ecuyer Sir Chace à la tête de ses chiens, qui

force un malheureux lièvre. Je ne conçois pas pourquoi ils n'ont pas honte de persécuter ainsi un animal si peu nuisible & si peu en état de se défendre. S'ils ont tant d'acharnement à tuer les animaux, que ne poursuivent-ils les lions, les tigres, & les bêtes féroces, comme j'ai entendu dire que l'on faisoit dans certains pays. Peste, dit Tomy, ce doit être une chasse bien dangereuse. Oh ! reprit Harry, vous ne savez pas que là, les hommes sont accoutumés à aller tout nus, & que cela les rend si agiles, qu'ils pourroient devancer un cerf à la course. Quand un lion ou un tigre désole le voisinage, alors ils s'assemblent six ou sept, armés de longues piques; ils parcourent les bois jusqu'à ce qu'ils aient rencontré l'animal; & à force de bruit, ils l'excitent à sortir : ils l'attaquent; on l'entend rugir, il écume, il bat ses flancs avec sa queue, ensuite il s'élance sur celui qui l'approche davantage. O mon Dieu ! dit Tomy, il le dévore sans doute ! Point du tout, dit

dit Harry ; le chasseur s'esquive adroitement , & un autre chasseur lance sa pique sur le lion ; quelquefois il le perce de part en part. Sa fureur augmente : plus rapide que l'éclair , il va pour se jeter sur celui qui l'a blessé ; mais celui-là l'évite aussi adroitement que le premier. Un troisième le frappe encore , jusqu'à ce qu'il expire de ses blessures. Ce doit être un étrange combat , dit Tomy ; je voudrois être à une fenêtre pour le voir. Non pas moi , répondit Harry ; c'est une pitié que de voir un animal tourmenté ainsi , & mourir lentement. Il est vrai que les chasseurs y sont obligés pour leur sûreté ; mais ces pauvres lièvres ne font tort à personne , excepté aux fermiers , de quelques grains. Comme ils parloient encore , Harry , jetant les yeux de côté , poussa un cri. Que je meure , dit-il , si je ne vois pas le lièvre qui se glisse là tout du long ; peut-être ne le trouveront-ils pas : pour moi , je suis bien résolu de ne le pas découvrir. Les chiens arrivèrent sur ces entrefaites ; ils avoient

Novembre 1786.

D

perdu la piste. Un homme bien vêtu & bien monté les suivoit; c'étoit Sir Chace. Il demanda à Harry s'il avoit vu le lièvre; point de réponse. Mais à une seconde question, faite d'un ton plus haut & très-impérieux, il répondit qu'oui. Par où a-t-il passé? dit le Cavalier. Harry, après avoir hésité, dit qu'il ne vouloit pas le dire. Tu ne veux pas! reprend Sir Chace en sautant à bas; je vais te le faire dire, moi; & s'avancant sur Harry qui ne bougeoit pas, il commença à le frapper inhumainement de son fouet, répétant toujours: Le diras-tu à présent? Quand vous me tueriez, je ne vous le dirois pas davantage. Le courage de Harry, les cris de Tomy, désolé de voir traiter ainsi son ami, rien n'arrêtoit le barbare Ecuyer: mais un de ses amis l'empêcha de continuer, en lui représentant qu'il alloit tuer un enfant sans force & sans défense. Prenez garde, ajouta-t-il, de vous embarquer dans une mauvaise affaire: je reconnois son camarade pour le fils d'un Gentilhomme

du voisinage , qui jouit d'une fortune considérable. Tout à coup les chiens se remirent sur la voie , & donnaut tous ensemble , avertirent l'Ecuyer , qui remonta à cheval & partit au galop.

Quand ils furent éloignés , Tomy demanda à Harry , avec la plus tendre affection , -comment il se trouvoit. Je souffre un peu , dit Harry ; mais ce ne sera rien. Oh ! dit Tomy , si j'avois eu un pistolet ou une épée !

H A R R Y.

Qu'auriez-vous fait ?

T O M Y.

J'aurois tué ce vaurien qui vous a battu.

H A R R Y.

Vous auriez eu tort ; il n'avoit pas dessein de me tuer. Si j'avois été un homme , ou seulement plus grand , il ne m'auroit pas traité ainsi. Au reste , il est parti , n'y pensons plus ;

D ij

&, comme dit M. Barlow, il faut pardonner à ses ennemis, tâcher même de s'en faire aimer, pour qu'ils regrettent de nous avoir fait tort.

T O M Y.

Mais comment avez-vous pu supporter les coups sans jeter un cri ?

H A R R Y.

En criant, croyez-vous que cela m'eût soulagé ? Ceci n'est rien en comparaison de ce que souffroient autrefois de petits enfans sans se plaindre.

T O M Y.

Ils devoient donc bien souffrir !

H A R R Y.

Les jeunes Spartiates étoient accoutumés à supporter des traitemens bien plus cruels.

T O M Y.

Qu'est-ce que c'étoient que les jeunes Spartiates ?

H A R R Y.

C'étoit un peuple brave , qui existoit il y a bien long-temps. Comme ils étoient en petit nombre & entourés d'ennemis puissans, ils avoient soin d'accoutumer les petits enfans à être courageux , & à supporter la fatigue & la peine : on les laissoit exposés à l'air , le corps presque nu ; ils s'exerçoient à la lutte , au saut , à la course ; on leur donnoit une nourriture grossière , un lit dur , & jamais ils n'étoient traités délicatement.

T O M Y.

Comment , ils n'avoient point de carrosse pour se promener ; on ne leur donnoit jamais ni vins , ni bonbons , ni domestiques pour les servir ?

H A R R Y.

Oh ! mon Dieu , non ; leurs parens auroient cru les gâter : ils étoient tous traités également : ils couchoient en commun dans de grandes salles ,

& on les obligeoit à avoir un maintien décent & des dehors simples, mais soignés. Après leur dîner, ils jouoient tous ensemble ; & s'ils commettoient quelque faute, on les punissoit sévèrement. Quelque rigoureux que fût le châtement, ils le supportoient sans se plaindre, sans jeter le moindre cri.

Tout en conversant ainsi, ils se trouvèrent dans le village : Tomy dépensa tout son argent, qui se montoit à une quinzaine de shellings, en emplettes d'habits pour le petit paysan & ses frères ; on en fit un paquet, & il pria Harry de le porter. Volontiers, dit Harry : mais pourquoi ne le portez-vous pas ?

T O M Y.

Il ne convient pas à un Gentilhomme de porter de ces sortes de choses.

H A R R Y.

Pourquoi cela ? Est-ce qu'il peut

en être blessé ? est-ce que le paquet est plus pesant pour lui ?

T O M Y.

Non ; mais c'est qu'un Gentilhomme est obligé de se distinguer du commun des hommes.

H A R R Y.

Il ne devroit donc avoir ni pieds , ni mains , ni oreilles , ni bouche , pour n'être pas comme le reste des hommes.

T O M Y.

Il faut qu'il ait toutes ces choses , parce qu'elles lui sont nécessaires.

H A R R Y.

Est-il donc moins nécessaire de pouvoir se servir soi-même ?

T O M Y.

Un Gentilhomme ordinairement a quelqu'un pour le servir.

D iv

H A R R Y.

En ce cas , c'est une chose bien embarrassante que d'être Gentilhomme.

T O M Y.

Pourquoi donc ?

H A R R Y.

C'est que si tout le monde étoit Gentilhomme, personne ne voudroit rien faire , & il faudroit alors que nous périssions.

T O M Y.

Comment cela ?

H A R R Y.

Parce que vous conviendrez qu'on ne peut vivre sans pain.

T O M Y.

Je le fais.

H A R R Y.

Le pain est fait avec une plante

qui germe dans la terre, & qu'on appelle froment.

T O M Y.

Eh bien, j'irois la cueillir, & je la mangerois.

H A R R Y.

Alors vous feriez donc quelque chose pour vous-même? Mais encore ce seroit impossible, parce que le froment est un petit grain très-dur, semblable à l'avoine - que vous avez donnée quelquefois au cheval de M. Barlow, & vous ne pourriez pas le manger tel qu'il est.

T O M Y.

Non, sans doute. Mais comment en fait-on du pain?

H A R R Y.

On envoie le blé au moulin:

T O M Y.

Qu'est-ce que c'est qu'un moulin?

D V.

H A R R Y.

Vous n'en avez donc jamais vu ?

T O M Y.

Non, jamais ; mais je voudrois en voir un , & savoir comment se fait le pain.

H A R R Y.

Près d'ici il y en a un ; priez M. Barlow de vous y conduire. Il connoît beaucoup le meûnier.

Comme Harry prononçoit ces dernières paroles , des cris d'alarmes se firent entendre derrière eux. Ils se retournèrent , & virent un homme emporté par son cheval , le corps renversé , un pied engagé dans l'étrier , & la tête portant à terre. Heureusement que le terrain alloit en descendant , & qu'il étoit humide ; ce qui empêchoit le cheval d'aller plus vite , & le Cavalier de se blesser dangereusement. Harry , toujours disposé à faire une bonne action , même au

péril de sa vie, Harry, qui joignoit déjà l'agilité au courage, court sur le cheval prêt à franchir un large fossé; & au moment où il formoit un arrêt pour sauter, il se jette sur la bride, & l'arrête. Dans l'instant, d'autres chasseurs arrivèrent, suivis d'une foule de valets, dégagèrent le Cavalier, & le remirent en selle. Dans le premier moment, ses regards incertains erroient autour de lui; mais comme il n'étoit pas grièvement blessé, il reprit bientôt ses sens : le premier usage qu'il en fit, fut de jurer après son cheval, & de demander qui l'avoit retenu. Qui? répondit un de ses amis; c'est ce petit garçon que vous avez maltraité si injustement ce matin; sans son courage & son adresse, c'en étoit fait de vous. L'Ecuyer jeta sur Harry, un regard où la honte & le repentir sembloient triompher de son naturel insolent; enfin, mettant la main à la poche, il tire une guinée, qu'il présenta à son libérateur, en lui faisant des excuses de son emportement : mais Harry, avec une fierté qu'il n'avoit

jamais montrée , rejeta le présent ; ramassa son paquet , dont il s'étoit débarrassé pour sauter à la bride du cheval , & reprit son chemin. Comme ils ne s'en étoient pas beaucoup écartés , ils arrivèrent bientôt à la cabane du pauvre homme que M. Barlow avoit visité la veille , & qui se trouvoit alors un peu soulagé par les remèdes & les secours qu'il avoit reçus. Tomy demanda des nouvelles du petit paysan : lorsqu'il parut , il s'empressa de lui offrir le présent qu'il lui destinoit. Voilà , lui dit-il , des habits qui ne t'exposeront pas à passer pour un petit-mâitre françois ; en voici d'autres pour tes frères. Leurs remerciemens , les expressions touchantes de la bonne femme , du malade , & des pauvres enfans qui s'y joignirent , firent une telle impression sur le cœur de Tomy & d'Harry , que leur visage étoit baigné des larmes du plus doux attendrissement. Tomy , en s'en retournant , convint qu'il n'avoit jamais dépensé d'argent avec autant de plaisir , & qu'il en amasseroit dorénavant pour

l'employer de la même manière, plutôt que d'en acheter des bagatelles de pur amusement.

Quelques jours après cet événement, dans une promenade avec M. Barlow, les deux jeunes gens se trouvèrent près d'un moulin à vent; & Harry l'ayant fait apercevoir à Tomy, celui-ci pria M. Barlow de l'y faire entrer: il y consentit. Le meünier, qui étoit de sa connoissance, les laissa examiner à leur aise la construction intérieure & la mécanique du moulin. Tomy observoit avec plaisir le mouvement que le vent communiquoit, au moyen des voiles, à une pierre plate & large, qui, dans son frottement contre une autre, écrasoit le grain tombant entre deux, & le réduisoit en poudre très-fine. C'est donc ainsi, dit Tomy, que se fait le pain? C'est, répondit M. Barlow, la manière de préparer le blé pour en faire; mais il lui manque encore beaucoup de choses nécessaires pour parvenir à son dernier état. La poudre que vous voyez tomber de dessous la meule est

très-fine, & vous savez que le pain est une substance solide & compacte. Vous comprenez à présent, interrompit Harry en s'adressant à Tomy, que si personne ne travailloit & ne vouloit rien faire pour soi-même, nous n'aurions pas de pain à manger; & même ce n'est pas sans peine qu'on se procure du blé. Comment cela? dit Tomy; est-ce que le blé ne vient pas de lui seul dans la terre? Vraiment oui, reprit Harry; mais encore faut-il labourer.

T O M Y.

Qu'est-ce que labourer?

H A R R Y.

N'avez-vous jamais vu trois ou quatre chevaux traîner dans la campagne une charrue en ligne droite, tandis qu'un homme marche derrière, conduisant cette charrue, en tenant un des manches dans chacune de ses mains.

T O M Y.

Oui, je l'ai vu. C'est donc cela qu'on appelle labourer ?

H A R R Y.

C'est cela. En-dessous il y a un fer pointu qui creuse la terre, & la retourne à mesure que la charrue fait son chemin.

T O M Y.

Qu'en arrive-t-il ensuite ?

H A R R Y.

Quand la terre est ainsi préparée, on sème le grain par-dessus, & on se sert d'une espèce de rateau, qu'on appelle *herse*, pour couvrir la semence, qui s'élève peu à peu jusqu'à une certaine hauteur : à la fin elle mûrit ; on la coupe, & on l'emporte à la maison.

T O M Y.

Je vous assure que je trouve cela

bien amusant , & que je voudrois avoir du grain pour le semer moi-même & le voir croître. Cela seroit-il possible ?

H A R R Y.

Oui : si demain vous voulez ; dès le matin nous bêcherons la terre , & j'irai chez mon père demander du grain pour vous.

Le lendemain matin , Tomy se leva avec le jour , & se mit à bêcher la terre dans un coin du jardin : il travailla constamment jusqu'au déjeuner. Lorsqu'il se présenta devant M. Barlow , il ne put s'empêcher de lui faire part de l'emploi de son temps. Ne suis-je pas , dit-il , bien louable de travailler si fort pour produire du blé ?

M. B A R L O W.

C'est selon : votre mérite dépend de l'usage que vous en voulez faire. Quelle est votre intention ?

T O M Y.

Je l'enverrai au moulin pour qu'on le mette en farine ; ensuite je vous l'apporterai pour que vous m'appreniez à en faire du pain ; alors je le mangerai , & je pourrai dire à mon père que je me suis nourri d'un pain dont j'avois semé le grain moi-même.

M. B A R L O W.

Voilà une belle utilité d'avoir semé du grain & de l'avoir mangé ! C'est ce que tout le monde fait tous les jours ; il faut le faire ou jeûner.

T O M Y.

A la vérité ; mais bien des gens n'ont pas , comme moi , le mérite d'être Gentilhomme.

M. B A R L O W.

Encore une fois , les Gentilshommes ne mangent-ils pas comme d'autres ? n'est-il pas de leur intérêt de

pourvoir, comme d'autres, à leur nourriture?

T O M Y.

Ils ont des gens pour cela; ils ne sont pas obligés de travailler de leurs mains.

M. B A R L O W.

Comment cela?

T O M Y.

Parce qu'ils payent des ouvriers, ou qu'ils font acheter le pain tout fait, tant qu'il leur en faut.

M. B A R L O W.

Ils sont donc obligés d'avoir de l'argent pour le payer?

T O M Y.

Sans doute.

M. B A R L O W.

Il faut donc qu'ils se procurent cet

argent, avant de pouvoir acheter du pain ?

T O M Y.

Certainement, Monsieur.

M. B A R L O W.

Ont-ils tous de l'argent, ceux qui sont Gentilshommes ?

Tomy hésita un peu à cette question : à la fin il convint qu'ils n'en avoient pas toujours.

M. B A R L O W.

Si donc ils n'ont pas d'argent, ils trouveront beaucoup de difficulté à se procurer du pain, à moins qu'ils ne travaillent de leurs mains pour en avoir. En effet, répondit Tomy, je commence à sentir la vérité de ce que vous dites ; car peut-être ne se rencontreroit il personne d'assez humain pour leur en donner. Je veux, dit M. Barlow, vous apprendre une anecdote que j'ai lue il y a quelque

temps , s'il vous convient de l'entendre. Tomy accepta avec empressement , & M. Barlow lui raconta l'histoire suivante.

Histoire des deux Frères.

Vers le temps où presque toute l'Europe , attirée par la soif de l'or , se dépeuploit pour en aller chercher dans le sud de l'Amérique , un Espagnol , nommé Pizarre , entraîné par le même espoir que tant d'autres , eut envie d'y aller chercher fortune : mais comme il avoit un frère aîné qu'il aimoit & qu'il estimoit beaucoup , il alla lui communiquer son dessein , le priant instamment de l'accompagner , & lui promettant de partager ses richesses avec lui. Ce frère , qu'on appeloit Alonzo , étoit un homme de bon sens & d'un caractère tranquille : il n'approuva point le projet de Pizarre , tâcha même de l'en détourner , en lui faisant envisager les risques qu'il alloit courir pour un succès incertain. Voyant enfin que rien ne

pouvoit faire impression sur son frère, il consentit à l'accompagner, en l'assurant de plus qu'il ne désiroit avoir aucune part des trésors que l'on trouveroit; qu'il ne vouloit, pour toute faveur, que de faire passer à bord du vaisseau son bagage & un petit nombre de domestiques. Pizarre vendit tout ce qu'il possédoit, acheta un vaisseau, & mit à la voile avec plusieurs aventuriers que l'espoir de s'enrichir inspiroit comme lui. Pour Alonzo, il embarqua quelques charries, des herbes, des instrumens de labourage, du blé, des patates, & des graines de différens végétaux. De tels préparatifs pour un tel voyage paroissoient fort singuliers à son frère; mais il n'en témoigna rien, parce qu'il ne vouloit pas entrer en discussion avec lui. Après avoir vogué quelque temps sous les auspices d'un vent favorable, ils arrivèrent au port où ils avoient dessein de s'arrêter avant de gagner la terre qui recéloit les métaux précieux, objets de leurs vœux & de leur voyage. Pizarre acheta dans

cet endroit des pioches, des péles, & tous les instrumens nécessaires pour creuser, faire fondre, & raffiner l'or qu'il espéroit trouver; il fit encore une recrue de travailleurs pour le seconder dans son entreprise. Alonzo, de son côté, se precautionna de quelques emplettes; mais c'étoient des harnois, des troupeaux, deux ou trois paires de bœufs, & de quoi les nourrir jusqu'à leur destination. Toujours favorisés par les vents, nos voyageurs touchèrent enfin terre, & les voilà en Amérique. Aussi-tôt arrivés, Alonzo dit à son frère, que, n'étant venu que pour l'accompagner seulement, il resteroit sur le rivage avec ses troupeaux & ses domestiques, pendant que Pizarre & sa troupe iroient à la recherche de l'or, & qu'il tiendrait tout prêt pour leur retour en Espagne, lorsqu'ils en auroient amassé une quantité suffisante. Pizarre en conséquence se mit en marche, non sans éprouver une sorte de mépris pour son frère; sentiment qu'il ne put s'empêcher de témoigner à ses

compagnons. J'avois , dit-il , toujours regardé mon frère comme un homme sensé ; il en avoit la réputation en Espagne ; mais il m'apprend combien l'opinion publique est souvent aveugle dans ses jugemens : il va s'amuser avec ses troupeaux & ses bœufs , comme s'il étoit tranquille dans une ferme , & qu'il n'eût qu'à s'occuper de la récolte de ses biens. Pour nous , nous saurons mieux employer notre temps : ainsi , mes amis , suivez-moi. Si nous réussissons , nous nous reposerons un jour de nos travaux dans le sein d'une heureuse & constante opulence. Le discours de Pizarre fut applaudi de tous ; tous lui jurèrent de le suivre. Cependant , parmi la troupe , un vieux Espagnol marchoit en secouant la tête , & dit à Pizarre que , par la suite , Alonzo son frère ne lui paroîtroit peut-être pas aussi peu sensé qu'il le jugeoit pour le moment. Nos aventuriers s'engagèrent bientôt avant dans les terres , obligés de traverser des forêts impraticables , tantôt de passer des rivières , ici , de

gravir des montagnes inaccessibles, quelquefois brûlés par l'ardeur du soleil, & d'autres fois mouillés jusqu'aux os par des ondées violentes. Ces difficultés ne les découragèrent point : ils creusèrent plus d'une fois la terre, sans trouver l'objet de leurs recherches ; mais enfin ils découvrirent une immense quantité d'or. Animés par ce succès, ils travaillèrent sans relâche, jusqu'à ce que leurs provisions fussent épuisées : ils s'enrichissoient tous les jours des dépouilles des mines ; mais ils manquoient de vivres, obligés de se nourrir comme ils pouvoient de racines & de quelques fruits qu'ils avoient beaucoup de peine à trouver. A la longue, cette dernière ressource leur manqua ; plusieurs d'entre eux moururent de faim & de fatigue ; ceux qui survécurent, eurent à peine la force de retourner vers les lieux où Alonzo avoit été laissé, traînant avec eux leur inutile richesse, cet or, à la poursuite duquel ils avoient souffert tant de maux.

Pendant tout le temps que Pizarre
&

& ses compagnons avoient employé à leur pénible expédition, Alonzo, pressentant ce qui devoit arriver, s'étoit occupé de plusieurs objets d'industrie : ses connoissances en agriculture lui avoient fait choisir un terrain vaste & fertile qu'il avoit labouré avec l'aide de ses bœufs & de ses domestiques, pour y semer les différentes graines apportées d'Europe. Le succès surpassa ses espérances ; une abondante récolte le paya de ses soins. Dans une prairie voisine de la mer, ses troupeaux, devenus nombreux, trouvoient d'excellens pâturages ; ses domestiques, dans les temps de repos, avoient pêché une grande quantité de poissons, & le sel que fournissoit le rivage, leur avoit servi à le conserver ; de sorte qu'au retour de Pizarre, Alonzo possédoit des provisions considérables. Il reçut son frère avec cordialité, & lui demanda s'il étoit content de son expédition. Pizarre lui apprit que la plupart de ses compagnons étoient morts de fatigue ou de faim ; mais qu'ils avoient

Novembre 1786.

E

trouvé beaucoup d'or. Il pria ensuite son frère de lui donner quelque chose à manger, lui représentant que depuis deux jours il n'avoit vécu que de racines ou de fruits sauvages. Alonzo lui rappela froidement qu'ils étoient convenus, lors de leur débarquement, que leurs intérêts ne seroient point communs; qu'il ne demandoit aucun partage de l'or que son frère avoit rapporté; que par conséquent il étoit étonné qu'il vînt lui demander des provisions qu'il ne s'étoit procurées qu'à force de peines & de travaux. Cependant, ajouta-t-il, si vous voulez échanger votre or contre des vivres, je verrai ce que j'aurai à faire. Pizarre, mécontent de cette proposition, voyant l'état de ses compagnons, pressé lui-même par la nécessité, fut obligé d'y souscrire. Le prix que son frère mit à ses services fut si exorbitant, qu'en moins de rien tout leur or fut consommé en provisions. Alonzo proposa alors à Pizarre de se rembarquer pour l'Espagne dans le vaisseau qui

les avoit conduits , & de profiter du temps & des vents qui paroissoient favorables : mais Pizarre , jetant sur son frère un regard d'indignation , lui dit que puisqu'il l'avoit privé du fruit de ses travaux , & qu'il le traitoit avec tant d'inhumanité , il aimoit mieux mourir sur ce même rivage , que d'accompagner un frère aussi dénaturé. Alonzo , loin d'être blessé de ses reproches , lui sauta au cou , & lui parla en ces termes :

« Pouvez-vous penser , mon cher Pizarre , que j'aye dessein de m'enrichir de vos dépouilles , & de vous ravir ce que vous avez gagné par tant de fatigues & de dangers ? Je sacrifierois tout l'or de l'univers , plutôt que d'en user ainsi avec vous : mais j'ai vu avec regret à quel excès vous portiez le désir des richesses , & j'ai voulu vous servir & vous éclairer en même temps. Vous méprisiez mon industrie , vous croyiez que l'or vous mettroit à l'abri du besoin , & que rien ne pouvoit manquer à celui qui le possède ; mais vous avez senti que ,

sans cette industrie prévoyante, tout votre or n'auroit pu vous empêcher de périr misérablement. J'espère que maintenant vous êtes devenu plus sage : ainsi, remportez votre fortune, & sachez du moins en bien user ».

Pizarre, surpris & touché de la générosité de son frère, reconnu, par expérience, que l'industrie valoit mieux que la richesse. Ils se rembarquèrent pour l'Espagne. Pendant la traversée, Pizarre sollicita plus d'une fois son frère d'accepter la moitié de ce qu'il possédoit ; mais Alonzo refusa constamment, en lui disant que celui qui étoit en état de pourvoir à sa subsistance, n'avoit pas besoin de trésors.

Enfin, dit Tomy, quand M. Barlow eut achevé, c'étoit un homme estimable qu'Alonzo, & sans lui, son frère & ceux qui l'avoient suivi seroient morts, faute de secours. Il faut convenir aussi que cela ne peut arriver que dans un pays inhabité : jamais ils n'auroient eu un tel malheur à craindre en Angleterre ; on leur

auroit toujours donné du grain ou du pain pour leur argent. Mais, dit M. Barlow, un homme n'est pas toujours sûr de vivre en Angleterre, où dans un pays qui lui fournisse du pain.

T O M Y.

Cela est juste.

M. B A R L O W.

N'y a-t-il pas des pays immenses qui sont inhabités, & dans lesquels le blé ne croît pas ?

T O M Y.

Je le crois. Le pays, par exemple ; où les deux frères ont abordé étoit un de ceux-là.

M. B A R L O W.

Il y en a beaucoup d'autres encore dans le monde.

T O M Y.

Eh bien, on peut se dispenser d'y aller ; on n'a qu'à rester chez soi.

E iij

M. B A R L O W.

Il faut alors ne risquer jamais de traverser les mers sur un vaisseau.

T O M Y.

Pourquoi donc ?

M. B A R L O W.

Parce que le vaisseau peut échouer sur une terre inhabitée, & qu'un homme, en pareil cas, après avoir échappé au danger de la mer, se trouveroit dans un embarras égal pour sa nourriture.

T O M Y.

Est-il arrivé quelquefois de ces accidens ?

M. B A R L O W.

Oui, vraiment : témoin un pauvre Ecclésiastique qui fut obligé de vivre plusieurs années dans une île absolument déserte.

T O M Y.

Et comment fit-il pour y vivre ?

M. B A R L O W.

Tantôt il arrachoit des racines, tantôt il cueilloit des fruits pour sa nourriture. Enfin la nécessité le rendit actif & industrieux ; il parvint à attraper des chèvres sauvages qui étoient en grand nombre dans cette île.

T O M Y.

Un genre de vie aussi désagréable dut le faire périr promptement.

M. B A R L O W.

Au contraire, jamais il n'avoit joui d'une meilleure santé. Mais une histoire, plus étonnante encore, est celle de quelques Russes, qui, laissés sur la côte de Spitzberg, y passèrent plusieurs années.

T O M Y.

Où est cette côte de Spitzberg ?

E iv

M .B A R L O W.

C'est un pays du nord fort éloigné, où le froid est si excessif & si constant, qu'il est perpétuellement couvert de neige & de glace ; à peine y rencontre-t-on quelques animaux ; à peine y voit-on quelques végétaux percer le sein aride de la terre. Ajoutez à cela que la nuit y répand son ombre une grande partie de l'année, que cette côte est presque inaccessible aux vaisseaux, & qu'il est impossible de se faire une idée d'un pays plus affreux, & où il soit plus difficile à des hommes de soutenir le poids de la vie. Cependant quatre Russes ont eu la force de lutter contre ces obstacles pendant plusieurs années, & sont retournés sains & saufs dans leur pays, à l'exception d'un seul.

T O M Y.

Ce doit être une histoire fort curieuse ; & je donneroïs tout au monde pour la savoir.

M. BARLOW.

Rien n'est plus aisé. Elle m'a paru si intéressante à la lecture, que je l'ai copiée, & je puis facilement la trouver & vous la faire lire.... La voici.... Mais il est bon de vous dire que ces mers, par la rigueur du climat, sont d'un accès très-dangereux pour les vaisseaux, qui courent risque, à tout moment, de se voir brisés par les glaçons, ou tellement enfermés, qu'il leur est impossible d'échapper & de s'en débarrasser. Cet avertissement doit vous donner une idée de la détresse du vaisseau russe, qui, jeté sur ces côtes, fut tout à coup arrêté par une barrière de glaces, de manière qu'il ne pouvoit faire aucun mouvement. Mon extrait commence précisément à cette circonstance : lisez.

Extrait d'un récit des aventures extraordinaires de quatre Navigateurs russes, qui furent jetés sur la côte déserte de Spitzberg.

« Dans cet état alarmant (celui du

E v

vaisseau entouré de glaçons), nous fîmes conseil, lorsqu'Alexis Himkof, notre Contre-mâitre, nous avertit qu'il avoit entendu dire que quelques Navigateurs ayant voulu tenter de passer un hiver dans cette île, avoient apporté avec eux du bois de charpente propre à bâtir une cabane, & l'avoient effectivement élevée un peu loin du rivage. Cette instruction nous détermina tous à y séjourner jusqu'après l'hiver, si la cabane, comme on l'espéroit, existoit encore; car on ne pouvoit se dissimuler qu'il falloit périr sur le vaisseau, pour peu qu'il restât quelque temps dans cette position. Quatre hommes de l'équipage furent détachés en conséquence pour aller à la découverte de la cabane, ou de tout autre secours que l'on pourroit rencontrer. Ces quatre étoient Alexis Himkof, le Contre-mâitre, Ivan Himkof son neveu, Etienne Scharassof, & Féodor Weregine. L'île n'étant point habitée, il étoit indispensable de se pourvoir de vivres pour cette expédition : ils avoient au

moins deux milles à traverser sur des montagnes de glaces que le vent avoit amoncelées de tous les côtés; ce qui rendoit le passage encore plus pénible. La prudence leur dictoit une précaution nécessaire, celle de se charger peu, de peur d'enfoncer dans la glace & d'y périr. Après avoir mûrement réfléchi sur la nature de l'entreprise, ils descendirent à terre, munis d'un mousquet & d'une poire à poudre, contenant douze charges, de quelques balles, d'une hache, d'un petit chaudron, d'un sac de farine d'une douzaine de livres, d'un couteau, d'une boîte d'amadou, d'une vessie remplie de tabac, & chacun de sa pipe de bois. Ainsi pourvus, ils se mirent à parcourir l'île, ne soupçonant pas le destin qui les attendoit. Environ à un mille & demi du lieu de leur descente, ils rencontrèrent la cabane qu'ils cherchoient : elle avoit trente-six pieds de long, dix-huit de haut & autant de large. La distribution consistoit en une petite anti-chambre de douze pieds de lar-

ge ; elle avoit deux portes , l'une pour fermer en dehors , & l'autre servoit de communication à une autre pièce dans l'intérieur ; ce qui contribuoit à conserver la chaleur dans la plus grande chambre , lorsqu'une fois elle étoit échauffée. Dans cette principale pièce , étoit un poële de terre construit à la manière des Russes , c'est-à-dire , une espèce de four sans cheminée , qui servoit tantôt à faire le pain , à chauffer la chambre , ou même de lit (ce qui n'est pas extraordinaire parmi les paysans russes quand le temps est très-rigoureux). Transportés de joie d'avoir découvert cette cabane qui cependant avoit un peu souffert depuis un assez long-temps qu'elle étoit bâtie , nos aventuriers résolurent d'y passer la nuit. Le lendemain , de grand matin , ils se hâtèrent de retourner au rivage , impatiens de faire part de leurs succès à leurs compagnons , & dans le dessein d'emporter de nouvelles provisions , des munitions , & d'autres choses de première nécessité , pour se mettre en état de passer l'hiver dans

l'île. Je laisse à penser à mes Lecteurs quel fut leur étonnement & l'horreur de leur situation , lorsque , parvenus à l'endroit du rivage où ils étoient descendus , ils ne virent plus qu'un vaste océan débarrassé de cette glace qui , la veille , le couvroit tout entier. Une tempête s'étoit élevée dans la nuit , & vraisemblablement avoit produit cet événement. Ils ne pouvoient juger si le vaisseau avoit été brisé par les glaçons dont il étoit entouré , ou s'il avoit été poussé au large par les courans , qui sont très-fréquens dans ces mers. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'ils ne le voyoient plus ; & comme la mer n'apporta depuis aucun de ses débris , il est probable qu'il étoit coulé à fond , & que tout l'équipage avoit péri.

» Cet affreux événement ôtant à ces malheureux toute espérance de jamais quitter l'île , ils retournèrent désespérés à leur cabane ».

» Ah ! ciel , s'écria Tomy en cet endroit , dans quel embarras durent se trouver ces pauvres malheureux !

Sans doute ils sont morts de froid, de douleur ou de faim. C'est ce que vous allez voir par la suite de l'histoire , répondit M. Barlow : mais avant d'aller plus loin, dites-moi, Tomy : ces quatre hommes étoient de pauvres matelots , accoutumés, dès l'enfance, à une vie dure & laborieuse ; pensez-vous qu'il eût été plus avantageux pour eux d'être nés Gentilshommes , c'est-à-dire , élevés dans l'oïsfiveté & servis par les autres ? Sans contredit, l'habitude de travailler , de s'occuper , d'inventer , leur fut plus utile ; elle leur fournit les moyens de s'assister dans une telle détresse ; car , sans beaucoup d'industrie & de travail ils ne pouvoient en échapper.

» Leur premier soin fut, comme vous pensez bien , de s'occuper des moyens de subsister & de réparer leur cabane. Déjà , avec leurs petites provisions de poudre , ils avoient abattu plusieurs rhennes que nourrit cctte contrée , avec d'autres bêtes fauves. J'ai déjà dit que la cabane

avoit souffert quelques dommages par le laps de temps. Il y avoit plusieurs crevasses qui donnoient passage à l'air extérieur ; on eut bientôt porté remède à cet inconvénient, le hasard ayant fourni à ces malheureux quelques pièces de bois de charpente en très-bon état, & préservés des vers par le froid excessif du pays. Pour des Russes, qui sont bons charpentiers, cette réparation fut peu difficile ; mais une circonstance fâcheuse pour eux, c'est que l'île ne produisoit ni bois, ni végétaux, & que la nécessité de faire du feu étoit indispensable pour pouvoir exister dans un climat aussi dur. En parcourant le rivage, ils eurent cependant le bonheur de trouver du bois en abondance ; c'étoient des débris de plusieurs vaisseaux naufragés sur ces côtes, & de grands arbres, avec leurs racines, qui provenoient vraisemblablement de quelque terre plus hospitalière, & qui leur étoit inconnue ; le débordement des fleuves ou quelque autre accident les avoit

amenés sur ces rives désertes. Rien ne leur fut plus utile , pendant la première année de leur exil , que la découverte qu'ils firent sur le rivage de plusieurs planches portant un long crochet de fer , des clous d'environ cinq ou six pouces de longueur , & gros en proportion , avec d'autres morceaux de fer qui y avoient été enfoncés ; tristes débris de quelques vaisseaux que le naufrage avoit jetés sur ces côtes éloignées : les vagues les avoient amenés sur le rivage , précisément au moment où , faute de poudre , ils craignoient de mourir de faim , voyant sur-tout qu'il ne leur restoit plus rien des rhennes qu'ils avoient tuées , & qu'il leur étoit impossible d'en atteindre d'autres. Une circonstance heureuse accompagna cette heureuse découverte : en parcourant le bord de la mer , ils rencontrèrent sur leurs pas la racine d'un sapin courbée dans la forme d'un arc. La nécessité sur le champ leur fournit l'idée de l'achever , à l'aide d'un couteau ; mais il leur falloit des cordes

pour en faire usage : ne sachant point comment s'en procurer , ils prirent le parti de faire une couple de lances pour se défendre contre les ours blancs , les plus féroces de leur espèce , & dont ils n'avoient que trop à craindre les attaques. Un marteau leur manquoit encore pour finir la pointe de leurs lances & de leurs flèches ; le large crochet de fer qu'ils avoient trouvé leur en servit , après l'avoir fait mollir au feu , & avoir pratiqué un trou au milieu avec un des plus larges de leurs clous ; cet espace reçut le manche , & un bouton arrondi , placé à une extrémité du crochet , forma la partie pesante du marteau. Une pierre plate & dure suppléa au défaut d'enclume ; une paire de cornes de rhennes leur tint lieu de pincettes. Avec le secours de ces instrumens , ils firent deux têtes de lance ; & après les avoir polies & affilées sur des pierres , ils les attachèrent ferrées de toutes leurs forces avec des courroies de peau de rhennes à des bâtons de la grosseur du

bras. Ainsi armés, ils résolurent d'attaquer un ours blanc : après un combat assez dangereux, ils le tuèrent, & se trouvèrent, par cette expédition, pourvus de vivres pour un temps : la chair leur en parut excellente, & se rapprocher de celle du bœuf pour la substance & pour le goût. Ils virent avec satisfaction que les fibres pouvoient être réduites sans peine en filets de telle finesse qu'ils voudroient ; c'étoit peut-être, de toutes leurs découvertes, la plus heureuse ; car, outre les avantages dont nous parlerons, elle leur fournissoit des cordes pour leurs arcs. Le succès de ces pauvres insulaires dans la fabrication de leurs lances, le parti qu'ils en tirèrent, les encouragea à tenter de faire des pointes de flèches. En conséquence, & par la même opération que ci-devant, ils attachèrent leur fer affilé avec des nerfs d'ours à des morceaux de sapin, auxquels ils joignirent des plumes d'oiseaux de mer, & se trouvèrent en possession d'un arc complet & de ses

flèches. Leur industrie fut, à cet égard, suivie d'un succès qui surpassa leur attente ; car, durant le séjour qu'ils firent dans l'île, ils tuèrent, à l'aide de cet arc, jusqu'à cent cinquante rhennes, outre un grand nombre de renards bleus & blancs. Ils se nourrissoient de la chair de ces animaux, & leurs fourrures leur servoient de vêtemens convenables à la rigueur du climat. De dix ours blancs qu'ils tuèrent, il n'y en eut qu'un seul qu'ils attaquèrent à force ouverte ; les autres les prévinrent, & les obligèrent de se défendre eux mêmes contre leurs assauts. Ces animaux robustes & hardis osèrent tenter une descente dans la cabane : il est vrai qu'ils ne montrèrent pas un courage égal dans cette expédition, soit qu'ils fussent moins affamés ou moins voraces les uns que les autres ; car il y en eut qui se sauvèrent au premier aspect des quatre habitans ; mais une seconde tentative de la part de ces féroces assaillans, fit prendre des précautions à nos pauvres Russes, qui craignoient

à tous momens d'être surpris & dévorés ».

Certainement, dit Tomy, un tel genre de vie devoit les rendre bien malheureux. En quoi? répondit M. Barlow.

T O M Y.

En ce que la crainte continuelle de devenir la proie des bêtes féroces, doit troubler le repos de la vie.

M. B A R L O W.

Ils n'en ont pas moins échappé à leur dent meurtrière.

T O M Y.

Parce qu'heureusement ils avoient des armes.

M. B A R L O W.

En ce cas, un homme exposé à un danger dont il pourroit se tirer, ne seroit pas malheureux, précisément parce qu'il courroit des risques;

il ne le feroit que s'il ne favoit comment en échapper.

T O M Y.

Je ne vous entends pas,

M. B A R L O W.

Je vais vous en donner un exemple. Lorsqu'un serpent entortilla votre jambe, ne fûtes-vous pas très-malheureux par la crainte qu'il ne vous mordît ?

T O M Y.

Oui, Monsieur.

M. B A R L O W.

Eh bien, Harry ne l'étoit pas, & cependant il couroit un plus grand risque, puisqu'il prit le serpent dans sa main.

T O M Y.

Effectivement,

M. B A R L O W.

Harry favoit qu'en faififfant hardiment le reptile, & le jetant loin de lui, il n'y avoit que peu de danger : vous-même, fi vous l'aviez fu, vous auriez été moins effrayé, & par conféquent moins malheureux.

T O M Y.

En effet, Monsieur, je fens cette vérité ; & fi je me trouvois encore en pareil cas, je crois que je répondrois de mon courage.

M. B A R L O W.

Vous concevez donc que ces quatre Rufles, une fois sûrs de pouvoir fe défendre contre les ours blancs, étoient parvenus à ne les plus craindre, & que, n'ayant plus de crainte, ils n'étoient plus fi malheureux.

T O M Y.

Je le conçois.

M. BARLOW.

Continuons.

« La nécessité, cet aiguillon de l'industrie, fournit, par gradation, des inventions utiles à nos voyageurs, soit pour faire cuire leurs viandes, sans consommer beaucoup de bois, soit pour se procurer une lumière durable dans ce pays affreux, que l'absence du soleil laisse une partie de l'année dans une nuit profonde. Sans ce dernier expédient, si par quelque fatalité la lumière leur eût manqué, leur malheur eût été à son comble. Ils vécurent six ans dans cette île, obligés de suppléer, par un travail infatigable, à toutes les choses qu'ils ne pouvoient se procurer dans un pays aussi stérile, & luttant sans cesse contre des inconvéniens qu'il leur étoit impossible de prévoir. Un jour enfin la Providence jeta sur ces côtes un vaisseau européen qui les prit tous trois sur son bord; car un d'entre eux, incapable de résister

à la rigueur du climat, étoit mort d'une maladie lente, suite de l'ennui que lui caufoit ce triste féjour. A leur retour en Europe, ils publièrent leurs aventures, & j'en ai recueilli les détails que vous venez de lire ».

Harry, dans cet instant, arriva, tenant dans ses mains un petit poulet qu'il avoit sauvé de la serre d'un oiseau de proie; il l'avoit gardé quinze jours à la maison de son père, l'avoit soigné & nourri; de sorte que le petit animal reconnoissant suivoit son protecteur comme auroit fait un chien, sautoit sur son épaule, & sembloit prendre plus de plaisir à manger le grain qu'il recevoit de sa main. Tomy, surpris de sa docilité, faisoit mille questions à Harry, pour savoir comment il étoit parvenu à l'apprivoiser ainsi. En le caressant, en le soignant, je l'ai, dit Harry, accoutumé à se laisser approcher: dès qu'il ne m'a plus craint, il s'est attaché à moi: on apprivoiseroit de même un serpent. Tomy, enchanté de ce qu'il entendoit,

doit , prit à part lui la résolution d'essayer , au premier moment , son adresse à dompter les animaux : en conséquence , il sortit avec un morceau de pain pour chercher quelque animal à qui il pût le donner. Le premier qu'il rencontra fut un cochon de lait , qui s'étoit séparé de sa mère pour se chauffer au soleil. Prompt à saisir l'occasion , Tomy courut à lui , en l'appelant d'un ton de voix caressant. L'animal effrayé ne répondit à cette politesse qu'en grognant & en prenant la fuite. Tomy l'accabla de reproches. Je vais t'apprendre , dit-il , à connoître ceux qui te veulent du bien ; aussi-tôt il le saisit par le pied , dans l'intention de le forcer à accepter ses bienfaits. La pauvre bête se mit à pousser des cris lamentables , qui attirèrent la mère & toute la portée. Tomy , à l'aspect de toute cette famille , laissa échapper son captif , qui , tout étourdi , se précipita entre ses jambes , & le renversa dans un borbier où des oies barbotent. Au bruit de sa chute & des cris aigus

Novembre 1786. F

des porcs & des oies qui faisoient chorus, arriva M. Barlow. Dans quel état il trouva son élève ! Son visage, ses mains, ses habits étoient tout couverts de boue ; on l'eût pris pour un ramoneur. A la première question : Vous voyez, dit Tomy, les conséquences de ce que vous avez entendu dire ce matin sur la manière de dompter les animaux & de s'en faire aimer. Allez vous nettoyer, répondit M. Barlow, ensuite nous discuterons ce point. Quand Tomy revint, M. Barlow lui demanda le récit de son aventure. Lorsqu'il eut fini : Je ne vois pas, dit-il, que personne soit la cause de votre malheur ; il ne me souvient pas que l'on vous ait conseillé de saisir brusquement un cochon par les pieds. Non, Monsieur, dit Tomy ; mais s'il suffit de faire du bien aux animaux pour se les attacher, je suis en règle ; car je voulois donner du pain à ce maudit cochon.

M. B A R L O W.

Mais à qui la faute, si vous vous

y êtes mal pris ? Cet animal ne peut pas deviner vos intentions ; c'est à vous à étudier le caractère & la nature de l'animal que vous voulez apprivoiser ; autrement votre ignorance vous exposerait à des dangers , comme cet enfant qui , voulant attraper des abeilles , fut piqué par un frêlon ; ou cet autre qui fut mordu par une couleuvre , qu'il avoit prise pour une anguille. Heureusement que vous n'avez pas fait votre premier essai sur un animal plus dangereux ; il auroit pu vous arriver le même malheur qu'à un tailleur de Surat avec un éléphant.

T O M Y.

Ah ! je vous en supplie , racontez-moi cette histoire.

M. B A R L O W.

On élève à Surat des éléphants. Un tailleur avoit sa boutique tout près de l'endroit où tous les jours on les menoit boire. Lorsqu'on les ramenoit , un d'entre eux étoit accoutumé

F ij

à s'arrêter à la fenêtre du tailleur, & celui-ci lui présentait, de temps en temps, quelques fruits ou quelques végétaux que l'éléphant recevoit en passant sa trompe à travers un carreau ouvert. Mais un jour que le tailleur étoit de très-mauvaise humeur, au lieu de lui présenter quelque chose à manger, au moment où l'éléphant alongeoit sa trompe, il le piqua inconsiderément avec une épingle, sans réfléchir combien il étoit dangereux de provoquer un animal aussi prodigieusement fort. On vit l'éléphant se retirer, sans donner la moindre marque de ressentiment, & suivre la troupe à l'abreuvoir : mais lorsqu'il se fut désaltéré, il remplit sa trompe d'eau sale & bourbeuse, & quand il fut devant la boutique du tailleur, il la lui vida tout entière sur la figure ; elle en contenoit une si grande quantité, qu'il le couvrit d'ordure depuis les pieds jusqu'à la tête. C'est ainsi qu'il le punit d'avoir violé les droits de l'amitié & de l'hospitalité.

Tomy remercia M. Barlow de l'histoire qu'il venoit de lui raconter, & promit de mettre à l'avenir plus de jugement dans sa conduite avec les animaux. Les deux camarades descendirent ensuite dans le jardin pour semer le froment qu'Harry avoit apporté de chez son père. Tout en travaillant, leur entretien roula sur la condition fâcheuse des quatre Navigateurs russes, sur les moyens qu'eux-mêmes auroient pu employer pour subsister dans une île aussi dénuée. La supériorité du petit fermier sur Tomy n'empêche pas qu'on ne s'aperçoive des progrès de ce dernier; c'est une nuance adroitement ménagée qui les distingue. M. Barlow vint les interrompre, pour les inviter à faire une lecture dont Tomy se chargea. Le sujet de cette lecture est l'histoire que voici.

Le bon Caractère.

Un petit paysan fut un matin obligé d'aller à un village éloigné de cinq

milles du lieu qu'il habitoit ; il emporta avec lui dans une corbeille des provisions pour tout le jour. Sur son chemin, il rencontra un pauvre petit chien mourant de faim, qui s'avança vers lui, agitant sa queue, & lui demandant, pour ainsi dire, d'avoir pitié de lui. Le petit payfan n'y fit pas d'abord beaucoup d'attention ; mais en considérant combien il étoit décharné, il se dit à lui-même : Voilà un animal qui certainement souffre beaucoup ; si je lui donne de ma provision, je cours risque de m'en retourner affamé à la maison. Cependant, comme il paroît si pressé par la faim, je vais partager avec lui. Disant cela, il ouvrit sa corbeille, & lui donna une partie de ce qu'elle contenoit ; ensuite il continua son chemin, suivi du petit chien, qui lui exprimoit, à sa manière, combien il étoit reconnoissant. A peine avoit-il fait quelques pas de plus, qu'il aperçut un cheval étendu sur la terre, poussant des gémissemens de douleur. Il s'en approcha, & vit que

la foiblesse & la faim ne lui laissoient pas la faculté de se lever. Hélas ! se dit-il encore , je crains bien , si je passe mon temps à secourir ce cheval , d'être surpris par la nuit avant d'être de retour à la maison ; & dans le voisinage on parle de voleurs. Cependant essayons ; une bonne action n'est pas à négliger , la Providence m'en tiendra compte. Il essaya alors d'arracher de l'herbe qu'il présenta au cheval ; le cheval mangea ; ensuite le petit paysan alla puiser de l'eau dans son chapeau ; il fit boire le pauvre animal , qui , après quelques efforts , se releva & se mit à paître. L'enfant , en poursuivant son chemin , se trouva arrêté par un étang , sur les bords duquel il vit un pauvre homme engagé dans des roseaux , & faisant de vains efforts pour s'en tirer. Qu'avez-vous , bon homme ? s'écria-t-il. Est-ce que vous ne pouvez pas sortir de cet étang ? Non , mon cher Monsieur , ou ma belle Demoiselle , répondit le pauvre homme ; aveugle comme je suis , je ne puis

juger, par votre voix, ce que vous êtes : je suis tombé malheureusement dans cette eau, sans pouvoir en sortir; à chaque mouvement que je fais, je crains de me noyer. Eh bien, dit l'enfant, attendez : j'en aurai jusqu'au cou; mais jetez-moi votre bâton, & je vous aiderai à remonter. Armé du bâton, le jeune garçon, après avoir sondé la profondeur pour ne pas perdre pied, parvint jusqu'à l'aveugle, qu'il prit par le bras, & qu'il remit dans son chemin. Celui-ci remercia son libérateur, en lui disant qu'il pouvoit gagner sa demeure sans avoir besoin de guide; sur quoi le petit paysan le quitta en doublant le pas, pour éviter d'être surpris par la nuit. Il n'avoit pas fait un quart de mille, qu'à sa rencontre s'offrit un pauvre matelot, estropié des deux jambes, & se traînant sur des béquilles. Cet infortuné s'approcha de lui, en lui disant qu'il avoit perdu ses deux jambes dans une action sur mer; qu'il n'en avoit pas été récompensé, & qu'il mouroit de faim, n'ayant pas

de quoi subsister. Le petit voyageur ne put résister au désir de bien faire; il donna au pauvre matelot le reste de ses provisions, regrettant de ne pouvoir faire ni plus ni mieux. Il arriva enfin à l'endroit où il avoit affaire, s'acquitta de sa commission, & se remit en marche pour retourner chez lui le plus promptement possible. La nuit s'avançoit, & vers la moitié de son chemin, l'obscurité l'égara dans un bois dont il lui fut impossible de sortir. Accablé de fatigue & pressé par la faim, il étoit si foible, que, ne pouvant plus marcher, il se coucha par terre, pleurant amèrement. Dans cet état cruel, il étoit près de mourir, lorsque le petit chien, qui ne l'avoit pas quitté, s'agitant autour de lui, l'obligea de remarquer un paquet qu'il tenoit dans sa gueule: le petit garçon le prit; c'étoit un mouchoir ployé qu'on avoit laissé tomber dans cet endroit, & qui renfermoit du pain & quelques viandes froides: il mangea avec avidité, & se sentit extrêmement sou-

lagé par ce rafraîchissement. Je vois, dit-il à son chien, que si je t'ai donné à déjeûner, tu m'as rendu à souper. Il se releva pour tenter de se faire un passage à travers le bois : mais il ne put rencontrer aucune issue. Toujours marchant dans cet espoir, un cheval s'offrit à sa rencontre : à la faveur du clair de lune, il distingua que c'étoit le même cheval qu'il avoit nourri le matin ; il s'en approche, faute sur son dos. L'animal continua de paître en avançant toujours, jusqu'à un endroit où le bois, plus découvert, lui fit reconnoître la route. Il s'applaudissoit de sa bonne action du matin, ignorant, le pauvre malheureux, quel danger il alloit courir. En effet, en débusquant le bois, deux bandits l'arrêtent, & s'apprêtoient à le dépouiller de ses habits : mais le petit chien saisit le moment pour mordre l'un des deux si violemment, qu'il lâcha prise, & se mit à sa poursuite. A ses aboiemens, on entendit la voix d'un homme qui crioit : Ils sont là, les coquins ; courons sur

eux. Ce discours fit fuir le second voleur, & son compagnon le suivit. Cette voix, qui les avoit effrayés, étoit celle du pauvre matelot, secouru le matin par le petit paysan. L'aveugle, aussi secouru par lui, avoit chargé sur ses épaules le matelot, qui l'avoit conduit sur la trace des voleurs. Quand il aperçut leur bienfaiteur commun : Je suis très-heureux, dit le matelot, de vous avoir rendu service pour service ; c'est au hasard seul que j'en suis redevable. Ce matin, j'étois couché le long d'une haie, lorsque j'ai entendu ces brigands former le projet de dépouiller un jeune garçon, qui, sur le portrait qu'ils en ont fait, m'a paru ne pouvoir être que vous ; mais mes jambes me servent si mal, que je n'aurois pu venir à votre secours, sans cet honnête aveugle qui m'a pris sur son dos, & à qui j'ai montré le chemin. Le petit garçon les remercia tous deux d'avoir ainsi contribué à son salut, & les conduisit à la maison de son père, dont ils étoient fort près ; &

là, il leur fit donner l'asile pour la nuit & un bon souper. Son fidèle chien demeura avec lui; & l'expérience apprit à ce jeune payfan, qu'il faut faire du bien aux autres, si nous voulons qu'ils nous rendent la pareille.

M. Barlow profita de l'impression qu'avoit faite cette histoire sur l'esprit de Tomy, pour l'inviter à en entendre une seconde d'un genre absolument opposé. Harry prit le livre, & lut.

Le mauvais Caractère.

Un enfant avoit eu le malheur de naître d'un père si méchant, tellement abandonné aux excès de l'ivrognerie & de la débauche, qu'il n'avoit eu pour éducation & pour exemple que des vices, & qu'il étoit devenu lui-même dénaturé, querelleur, & détesté de tout le monde. Son insolence l'avoit exposé souvent à être maltraité par de jeunes garçons plus forts que lui, & quelquefois par ceux qui l'étoient moins, attendu que, malgré son impertinence, il étoit lâche

& poltron , & qu'il comptoit plutôt sur son agilité que sur son courage. Il avoit un chien roquet qui répondoit parfaitement au caractère de son maître ; c'étoit bien la plus insupportable créature , la plus incommode , & la plus hargneuse : toujours aboyant après les chevaux , harcelant les troupeaux , de manière que le chien & le maître étoient en horreur à tout le voisinage.

Le père de ce petit garçon se leva un jour de fête de bon matin pour aller au cabaret , où il devoit passer jusqu'au soir ; mais avant de sortir , ayant donné à son fils du pain & de la viande froide , avec six sous , il lui laissa la liberté pour toute la journée d'aller se divertir où il voudroit. Celui-ci , enchanté , sortit , accompagné de Tigre (c'étoit le nom de son chien). A une petite distance de chez lui , il rencontra un enfant qui chassoit devant lui un troupeau qu'il vouloit faire passer par une porte. Je vous prie , dit cet enfant au maître de Tigre , arrêtez-vous un

moment , & retenez votre chien , de peur d'effrayer mon troupeau. Eh bien oui , dit le méchant petit garçon , j'attendrai jusqu'à demain , que vos moutons soient passés ! Pille , dit-il à son chien. Tigre aussi-tôt s'élance au milieu du troupeau , aboyant , mordant , de manière que les moutons effrayés se dispersèrent de tous les côtés. Il s'obstinoit à poursuivre les fuyards , s'applaudissant de son triomphe , lorsqu'un vieux belier , se retournant sur lui , lui fit tête , & à coups redoublés de ses cornes , le roula sur la poussière à plusieurs reprises , & l'obligea de fuir , en poussant des hurlemens plaintifs , au lieu de chanter victoire. Le méchant petit paysan , incapable d'aimer quelque chose , après s'être amusé de l'effroi du troupeau , se mit à rire de l'action de son chien ; ce qui impatienta tellement le petit berger , qu'il lui lança une pierre , dont il fut atteint près des tempes , & presque renversé. Il se mit à crier , à pleurer ; mais apercevant de loin un homme qu'il soup-

çonna être le maître du troupeau, il décampa avec toute la diligence dont il étoit capable. A peine l'effet du coup qu'il avoit reçu se fut-il dissipé, que son penchant naturel à faire le mal reprit ses droits. Ses dispositions se développèrent tout à coup en apercevant une petite fille appuyée contre une haie avec un grand pot au lait à ses pieds. Elle s'adressa à lui quand il fut à portée, pour le prier de l'aider à replacer son vase. Ma mère, lui dit-elle, me l'a envoyé chercher à deux milles de notre village; je l'ai porté jusqu'ici; mais je suis si fatiguée, que j'ai été obligée de me reposer. L'heure est bien avancée. Si j'arrive tard, ma mère me grondera, & je n'aurai pas de galette : aidez-moi, je vous prie, à le poser sur ma tête. Ah ! dit le petit paysan, vous devez donc manger de la galette ? Oui, répondit-elle, avec tous nos parens ; & nous nous amuserons bien ce soir. Aidez-moi bien vite. Volontiers, reprit le petit méchant ; & soulevant la cruche,

il la plaça ; mais , sous prétexte de l'assurer , il la fit incliner , répandre , & se briser en morceaux. La petite fille poussa les hauts cris , tandis que le cruel enfant s'éloigna en gambadant , & disant : Adieu , Mifs , mes complimens à vos parens : prenez garde de trop manger de galette. Cette méchanceté l'ayant mis en train , & croyant avoir échappé à ses suites , il se promenoit en s'applaudissant , & parvint dans une prairie où plusieurs enfans s'amusoient à jouer. Il demanda s'il pouvoit se mêler à leurs jeux , & fut admis : mais il ne fut pas content , qu'il n'eût trouvé une occasion d'exercer son malheureux penchant. On l'avoit mis d'une partie de balle ; & lorsqu'elle lui vint , au lieu de la pousser dans la direction qui convenoit , il l'envoya tomber dans un fossé assez profond , & rempli d'eau. Toute la troupe se presse pour courir sur le lieu , & tâcher de la retirer. Le maudit enfant , les voyant à la file l'un de l'autre , poussa son voisin , qui tomba sur un

autre, celui ci sur un troisième, de manière que tous furent précipités dans le fossé. Ils furent assez heureux pour regagner les bords, tout couverts de mousse & de vase; & d'un commun accord ils se mirent à la poursuite du traître : mais celui-ci, à l'aide de Tigre qu'il excita contre eux, les contint, & se sauva encore une fois avec impunité. La première chose qu'il rencontra, fut un pauvre âne paissant tranquillement près d'un marais. S'étant bien assuré qu'on ne le voyoit pas, il ne voulut pas perdre l'occasion de tourmenter à son aise un animal patient & doux. Aussitôt il coupe une longue épine qu'il lui attache sous la queue; après quoi, ayant lâché son chien contre lui, il s'amusoit de la douleur & des mouvemens du pauvre âne, qui se débattoit, sans pouvoir se soulager : mais ses convulsions devinrent fatales à Tigre, qui, frappé d'une ruade, demeura étendu mort sur la place. Le méchant, incapable d'affection pour quoi que ce soit, laissa sans regret son

chien mort, & fut s'asseoir sur le bord d'un chemin, pour s'apprêter à manger son dîner. A peine étoit-il assis, qu'un pauvre aveugle s'approcha de lui, appuyé sur deux bâtons. Bon jour, bon homme, lui dit le petit garçon : dites-moi, n'avez-vous pas vu passer par ici une jeune fille avec un juste vert, portant sur sa tête un panier d'œufs couvert de paille ? Hélas ! répondit le mendiant, je suis si aveugle, que je ne vois ni ciel ni terre. Il y a vingt ans que j'ai perdu la vue, & l'on m'appelle le pauvre vieux aveugle Richard. La situation de cet homme, quoique faite pour inspirer la pitié, n'en devint pas moins pour le méchant petit garçon un sujet d'amusement. En conséquence, il résolut de lui faire quelque nouvelle espièglerie. Accoutumé à mentir, il lui parla ainsi : Bon homme Richard, je vous plains de tout mon cœur ; je ne puis vous offrir que mon dîner ; asseyez-vous à côté de moi, nous partagerons. Volontiers, répondit l'aveugle ; que le ciel vous récompense.

Si vous voulez me donner la main, je m'asseierai avec plaisir auprès de vous. Le petit payfan la lui tendit; & sous prétexte de le conduire, le plaça sur un tas de fumier humide & infect qu'on avoit amassé sur le bord du chemin. Vous serez commodément, ajouta-t-il en riant & lui présentant ses doigts, au lieu de lui donner à manger : mais l'aveugle, qui s'étoit aperçu de la supercherie, les retint adroitement, & les lui mordit si fort, qu'il l'obligea à demander pardon, & à promettre qu'à l'avenir il ne feroit plus de pareils tours. Enfin, après une leçon très-douloureuse, l'aveugle lui en fit une très-sensée. Nêtes-vous pas honteux, lui dit-il, de chercher ainsi à nuire à qui ne vous a jamais blessé ni offensé? Et pouvez-vous avoir le cœur assez mauvais pour ajouter aux maux de ceux qui ne sont déjà que trop malheureux? Je veux bien vous laisser aller maintenant; mais si vous ne vous corrigez, soyez certain que tôt ou tard il vous arrivera malheur.

Ce châtiment eût naturellement dû suspendre les dispositions mal-faisantes de ce mauvais caractère; mais malheureusement rien n'est plus difficile que de vaincre des habitudes qu'on a contractées depuis long-temps, & qu'on n'a jamais réprimées. Il ne fit pas beaucoup de chemin, sans s'y livrer de plus belle, sur-tout à l'aspect d'un boiteux qui marchoit à l'aide de deux béquilles, & qui lui demanda l'aumône. Le cruel enfant jeta devant lui une pièce de monnoie, comme s'il eût voulu lui en faire présent; & au moment où le pauvre infirme se baissoit pour la ramasser, il le poussa si rudement, qu'il le jeta la face contre terre. Ramassant ensuite son argent, il s'enfuit, insultant encore, par ses éclats de rire, au malheureux qu'il venoit de blesser inhumainement. Ce fut le dernier trait de sa méchauté; car voyant de loin le boiteux discourir avec deux passans, il craignit d'être poursuivi, & doubla le pas à travers la campagne. Arrivé dans une prairie qui condui-

soit au jardin d'un fermier, il voulut franchir la haie qui le bordoit; un gros chien s'élance sur lui, & le tient en respect, jusqu'à ce que par ses cris il eût fait sortir le maître de la maison. Celui-ci appela son chien; mais saisissant le petit payfan : Voilà donc, dit-il, le voleur de mes fruits : il falloit bien, mon petit drôle, que vous tombassiez à la fin dans mes mains; vous allez être traité comme vous le méritez : aussi tôt, s'armant d'un long fouet, il le corrigea rudement, quoiqu'il protestât de son innocence. Lorsque le bras appesanti du fermier lui eut fait suspendre sa sévère discipline, il interrogea le patient, & lui demanda quel étoit son nom, où il vivoit. Quand celui-ci se fut nommé, la colère du fermier sembla renaître. C'est donc vous, petit malheureux, qui ce matin avez dispersé mon troupeau, & qui êtes cause que j'ai perdu plusieurs de mes moutons? Alors il redoubla de coups; & lorsqu'il fut las de frapper, il mit dehors le fustigé, tout en larmes, avec

une invitation polie de recommencer, sans se gêner, s'il étoit satisfait du traitement. Tout en marchant, le petit payfan commença à réfléchir que mal faire attiroit souvent du mal, & résolut de s'en retourner chez lui, bien décidé à se mieux conduire par la suite : mais il n'étoit pas au bout de ses infortunes ; car en passant par-dessus une barrière il se sentit arrêté par les cheveux, & reconnut, en se retournant, le même boiteux qu'il avoit fait donner du nez en terre. Ce fut en vain qu'il cria, qu'il pria, qu'il demanda pardon ; le boiteux, que la douleur de sa blessure rendoit impitoyable, ne laissa aller son ennemi, qu'après lui avoir administré une bonne volée de coups de bâton. Le petit payfan, trop heureux de pouvoir s'échapper, se crut à l'abri de tout accident : mais il se trompoit ; il falloit traverser un bois, & descendre dans une plaine pour regagner son logis. A la sortie du bois, il tomba précisément au milieu de cette troupe d'enfans avec lesquels il en avoit

si mal usé le matin. Ceux-ci, l'apercevant sans son chien, le poursuivirent, l'atteignirent, & le baffouèrent de toutes les manières : l'un lui tiroit les cheveux, l'autre le pinçoit ; celui-ci, faisant un fouet de son mouchoir, lui en détachoit de grands coups à travers les jambes ; plusieurs ramassoient de la boue & lui en couvroient le visage : en vain il essayoit de fuir ; rassemblés autour de lui, ils lui fermoient le passage & continuoient leurs persécutions. A la fin, prenant sa course, il les évita ; & sur ses pas, rencontrant l'âne qu'il avoit si bien équipé, il sauta sur son dos, croyant, par ce moyen, qu'on ne pourroit le rattraper. L'âne, effrayé du bruit des enfans qui étoient à ses trousses, prit le galop, & mit son cavalier hors de leur portée : mais il n'en fut pas plus heureux ; car, ne pouvant arrêter sa monture, il craignoit, à chaque instant, de se casser la tête. L'âne s'arrêta enfin à la porte d'une chaumière, & là, se mit à ruer d'une telle vigueur, que le petit garçon, effrayé,

tomba, & dans sa chute se cassa une jambe. Ses cris attirèrent toute la famille hors de la maison; & parmi les assistans, se trouva cette même petite fille que le méchant garnement avoit si cruellement attrapée, en lui faisant répandre son lait & briser sa cruche. A l'aspect de son pitoyable état, la jeune enfant oublia son ressentiment, & ne s'occupa plus que de soigner le malade qu'on avoit transporté sur un lit. Là, soit l'effet de la réflexion ou de la douleur, en se rappelant sa mauvaise conduite, qui l'avoit exposé à tant d'accidens en un jour, il forma la résolution de renoncer à son funeste penchant, & de faire à l'avenir autant de bien qu'il avoit fait de mal jusqu'alors.



LAISSONS ici respirer le Lecteur, qu'une marche trop uniforme pourroit laisser, & qui peut-être verroit avec dégoût une alternative constante de préceptes & de faits, de définitions

définitions & d'entretiens, que le mérite d'une grande clarté n'exempteroit pas d'ennui, & transportons nos jeunes gens à cette époque où leurs idées, libres de préjugés, développées, étendues par le raisonnement, vont s'agrandir & se modifier sur la scène du monde où nous allons les voir paroître.

(La suite au Volume prochain.)



QUATRIÈME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

L' É T R E

P E N S A N T.

Paris, 1755 ; deux Parties , 248 pages.



C ONVAINCUS qu'il ne reste pas un seul exemplaire de cet Ouvrage dans les magasins de Librairie ; également persuadés que les idées qu'il renferme lui donnent un caractère d'originalité , & que les originaux doivent être respectés , autant qu'il est possible , lorsqu'on les reproduit par l'impression , nous ne balançons point à laisser parler constamment l'Au-

teur. Ce n'est donc pas ici un Extrait; c'est un simple abrégé. Nous le déclarons formellement, afin que si quelques-uns de nos Lecteurs, n'adoptant pas notre maxime, se croient en droit de nous faire quelque reproche, ce ne soit pas du moins celui de les avoir trompés.

«=====»

J'ENTRE dans mon dixième lustre; je viens de dire adieu à un monde qui commençoit à m'ennuyer, & je vais, dans la retraite, m'amuser & rire à ses dépens, afin qu'il me soit encore bon à quelque chose.

L'amusement le plus grand pour moi, sera de faire un petit journal de ma vie : j'ai des aventures très-plaisantes à me rappeler ; & je rirai en me retrouvant sur cette scène comique où j'ai, pendant si longtemps, joué un rôle.

Si je ne pensois pas comme je fais, j'inviterois les jeunes gens à profiter de mon expérience ; mais je serois fâché de donner des leçons contre un monde qui m'a amusé tel qu'il est.

G ij

& dont chaque défaut me fournit encore un plaisir.

Bien des Lecteurs m'accuseront de méchanceté ; je ne trouverai rien d'étonnant à cela : il faut s'attendre à être mal jugé, même par les gens d'esprit, lorsque l'on montre un caractère. Pour dire ce qui en est, je ne suis point méchant ; mais on peut me croire singulier. Je pense d'après le fond des choses, & non d'après l'opinion des hommes ; j'agis d'après ma pensée : ma sorte de philosophie est un mépris général des préjugés & des usages : un défaut me choque moins qu'un préjugé.

Les grands Seigneurs & les femmes sont les premiers objets que j'ai soumis à ma raison ; non que j'aye jamais fui leur commerce ; je ne pensois pas de façon à pouvoir craindre leur empire ou leurs défauts ; je me suis contenté de les envisager dans le point de vue juste, pour jouir de ce qu'ils ont d'agréable, sans risquer d'avilir mon être par une lâche servitude.

Né simple Gentilhomme, & avec une fortune ordinaire, je n'occupois dans l'univers qu'une place bien étroite ; j'eusse pu l'agrandir aisément : l'esprit, une figure intéressante, la singularité, &, plus que tout cela, une hardiesse noble, un ton qui imposoit, m'en fournissoient de sûrs moyens : j'ai toujours refusé de les employer, non que le poids de la reconnoissance & des devoirs me parût trop pesant ; ma répugnance étoit causée par l'arrogance des protecteurs, que je détestois, & par la bassesse des protégés, avec lesquels je me serois trouvé trop confondu.

Mon premier goût, mon penchant le plus décidé étoit pour les femmes ; mais c'étoit pour moi que je les aimois. Persuadé que rien ne les fixe & n'est un titre auprès d'elles, tous les soins que je leur rendois étoient intéressés, & ne duroient qu'autant qu'ils me plaisoient à moi-même. Jamais incivil ni flatteur, je me taisois quand je n'avois rien d'agréable à leur dire, ce qui arrivoit souvent ;

& jamais les mots de respect , d'hommage , de cour , n'entroient dans mes louanges les plus sincères & les mieux méritées. Point de confiance en leurs sentimens , point de complaisance pour leurs caprices , point de chagrin de leur inconstance : je n'étois jamais un seul moment leur esclave ; je m'expliquois dès que j'aimois , & dès que je n'aimois plus. Quelque élevé que fût l'état de celle qui tenoit mon goût , je n'en étois pas plus timide ; j'étois seulement un peu plus circonspect , persuadé que les femmes sont plus flattées du pouvoir de leurs charmes que du respect de leur rang ; mais persuadé aussi qu'elles ne sont bien touchées de ce qu'elles inspirent , qu'autant que , par un certain air de distinction , on leur offre plus de choses à sacrifier.

Je ne veux pas dissimuler que mon caractère ne fut pas d'abord tel que je le représente : la nature ne l'avoit qu'ébauché. Sur le compte des femmes , par exemple , je n'étois rien moins que décidé. Je savois bien , en géné-

ral, qu'elles étoient fausses, légères, faciles, &c.; & lorsque j'avois à me plaindre d'elles, je mettois toujours de la dignité dans ma vengeance: mais dans les différentes occasions, pour peu que je fusse affecté, il m'en coûtoit toujours un effort pour me comporter avec cette circonspection, malgré mes principes, malgré mon expérience: je regardois toujours intérieurement leur défaite comme une faveur, & leur inconstance comme une injure.

Je n'étois donc pas décidé, mais il s'en falloit peu que je ne le fusse. En effet, une aventure qui m'arriva, eut bientôt perfectionné ce que la nature prudente n'avoit que commencé, afin que les effets en fussent plus solides.

J'allois, depuis quelque temps, dans une maison où rien ne m'attiroit que l'agrément d'y être bien reçu. Lassé des intrigues de l'inconstance, ennuyé d'occuper des folles, & redoutant les entraves de l'amour, il me falloit quelques sociétés où je fusse sûr de ne pas trouver l'ennui;

cette maison m'offroit ce que j'ambitionnois , & je la préférois à d'autres plus bruyantes , plus agréables ; parce qu'en courant les aventures , j'en avois usé le ton & les plaisirs.

Aminte y venoit comme moi ; & quoiqu'elle eût fait les plaisirs du grand monde , si elle avoit voulu , son motif n'étoit pas équivoque pour ceux qui la connoissoient.

Aminte étoit dans cet âge où l'on commence à s'occuper de l'avenir. N'ayant jamais été ni coquette ni galante , elle avoit vécu dans la dissipation , parce que la solitude n'eût convenu ni à son état , ni à son âge ; mais dans la dissipation même elle avoit fait des réflexions : voulant vieillir sans devenir vieille , & quitter le monde pour n'en être pas quittée , elle avoit borné ses plaisirs à de simples amusemens , & ses cercles à de simples sociétés.

Aminte étoit encore très-bien : elle n'avoit plus cette fleur de jeunesse , si passagère dans les femmes du grand monde ; mais , à cela près , elle étoit

encore jeune. Pleine d'esprit, de jugement, d'agrémens, & de vivacité, elle pouvoit encore aisément séduire & attacher.

Je voulois fuir l'amour, & j'avois usé l'inconstance. Je ne voyois donc Aminte qu'avec ce plaisir qu'on goûte à trouver une femme sensée dans une femme aimable, qui, faisant ses plaisirs de ceux que vous trouvez dans son commerce, est intéressée à les augmenter chaque jour, & ne paroît s'en occuper que par rapport à vous. J'étois d'ailleurs si persuadé qu'elle ne vouloit plus aimer, que j'aurois parié de n'en pas croire le rapport de mes yeux, si je l'avois vue se démentir par les preuves les moins équivoques de sensibilité.

En général, l'usage que nous avons des femmes nous donne de la défiance de leurs véritables dispositions, & doit nous en donner. Le moment où elles protestent qu'elles ne veulent plus devenir sensibles, est celui où on les croit le moins sincères. Si Aminte m'avoit fait la même

protestation, il est constant que je ne l'en aurois pas crue sur sa parole : ce qui me rendoit si certain de sa résolution, c'étoit qu'elle ne cherchoit pas même à la faire deviner. Ne parlant jamais d'elle, ne montrant jamais de la raison pour en montrer, trouvant toujours un engagement ce qu'il étoit, respectable ou ridicule, n'attachant point de la vanité à n'avoir plus un amant, ne prétendant à aucune considération, voulant mériter l'estime, & n'exigeant point le respect, n'étant point prude enfin, n'ayant aucun faux air, aucune manie, & quoiqu'avec beaucoup d'esprit paroissant presque bonne femme, il étoit tout simple que ma sécurité me parût aussi établie qu'elle pouvoit l'être.

Depuis quelque temps, Aminte venoit plus souvent dans cette maison, & je ne m'en apercevois pas. Les gens de la société me rapportoient qu'elle avoit demandé de mes nouvelles dans mon absence, qu'elle disoit sur mon compte de ces choses

qui flattent lorsqu'on y fait attention. Elle me regardoit beaucoup, laissoit ses yeux fixés sur les miens, que, par-là, ils arrêtoient machinalement, avoit avec moi de petites conversations particulières, affectoit d'être rarement de mon avis, quoiqu'elle dît à tout le monde qu'elle me trouvoit l'esprit juste; & ce n'étoit qu'avec moi qu'elle étoit ainsi.

Un fat eût aisément interprété toutes ces particularités; moi, je ne les remarquois pas même: il est vrai que je ne songeois point du tout à lui plaire, & qu'il est tout simple de ne pas prêter à une femme plus d'intention qu'on n'en a avec elle.

Un jour que nous faisons ensemble une partie de jeu, je sentis son pied s'appuyer deux ou trois fois de suite sur le mien. Je ne pouvois guère regarder comme chose de hasard ce qui m'arrivoit, parce que ses yeux paroissoient absolument de concert avec ses pieds.

Je fus si étonné, si ému, que je ne songeai pas à répondre: rien

n'avoit jamais fait sur moi une si forte impression; cela alloit jusqu'au saisissement.

Lorsqu'elle sortit, je sentis que le cœur me battoit avec précipitation. Je devins rêveur, & je me plus à remonter à la source de ma rêverie.

Dans ces premiers momens, on ne porte point de jugement fixe; on croit & on doute; on se croit persuadé, & l'on sent qu'on se flatte.

J'étois agité, & j'aurois voulu être tranquille; je regardois ma présomption comme une chimère, & cette chimère, trop redoutable à mes yeux, je la chérissois comme une vérité, & j'aurois voulu l'éloigner comme un malheur.

Que· voulois - je que signifiât le mouvement de son pied? S'il étoit volontaire, il m'annonçoit que j'étois aimé. Moi, aimé d'Aminte! d'une femme qui n'avoit jamais eu de caprice, dont les femmes même respectoient la juste réputation, qui n'auroit pas cédé aux plus tendres soins; moi, qui ne cessois de répéter

que je n'aimerois de ma vie ; moi , qui ne lui avois jamais dit un seul mot qui pût l'induire en erreur , & qui même en général restois toujours au-dessous du degré d'empressement qu'elle méritoit ; moi qui n'avois jamais profité de la liberté de la voir chez elle ; moi enfin , un homme simple , sans prétentions , qui ne mettois presque rien dans la société , & qui ne montrant , sur-tout dans cette maison , aucune sorte d'envie de plaire , n'y aurois pas même paru aimable à la femme la plus facile ?

Telles furent les objections que je me fis. Elles eurent bientôt arrêté le cours de mes idées , & je m'endormis assez tranquillement.

Elle vint de très-bonne heure le lendemain. Dans une partie , j'avois dit quelque chose de plaisant ; ses gestes recommencèrent. Au dernier tour , quelqu'un me demanda si je comptois toujours partir le lendemain pour un voyage de quatre jours ; je répondis qu'oui. Aminte , qui avoit attentivement écouté , me frappa deux

fois un peu au-dessous de la jarretière avec son pied.

Ces indices me parurent certains ; je la crus amoureuse ; & en pareil cas on ne prête guère des sentimens à une femme aimable , sans en prendre soi-même. Mes idées allèrent jusqu'à me persuader que mon départ l'affligeoit vivement. Emporté par un mouvement de pitié aussi rapide que la passion , j'allois répondre & la rassurer : il n'étoit plus temps.

Son départ précipité fit disparaître jusqu'à la plus légère incertitude de son amour. Il étoit tout simple de l'attribuer aux reproches de la vertu.

Avec une autre femme , j'aurois craint la facilité ou la coquetterie , j'aurois fait des réflexions , j'aurois résisté ; mais je voyois Aminte si simple dans ses manières , si vraie dans ses discours , si retirée , si éloignée de toute intrigue ; je la voyois respectée par les femmes. Tout effrayé que j'étois encore intérieurement de l'idée d'aimer , on m'auroit assuré que

j'étois trompé, que je n'aurois pas même balancé à n'en rien croire.

Non, me dis-je, Aminte est sincère, & mon bonheur n'est point une illusion. Quoique vertueuse, elle a pu, sans me faire douter de sa vertu, vouloir s'épargner la douleur d'aimer seule : elle connoît mon respect; il est permis de risquer son secret lorsqu'on est sûre de le voir respecté.

J'allai le lendemain chez elle, déterminé à lui jurer que je l'aimois. Au moment de m'expliquer, je sentis un trouble extrême qui m'empêchoit de parler. Je ne pus jamais prononcer un seul mot; mille idées cruelles s'offrirent à mon esprit.

Aminte pouvoit n'avoir pas pris pour moi les sentimens que je lui supposois, le hasard pouvoit avoir tout fait. Incertain de sa tendresse, lui faire une déclaration, c'étoit risquer de lui déplaire; appuyer ma témérité sur les bontés qu'elle m'avoit témoignées, c'étoit l'offenser, si ces bontés n'étoient pas réelles. Aminte,

qui ne me regarderoit que comme un fat, ne voudroit plus me voir chez elle, & m'éviteroit ailleurs.

Sa présence m'étoit devenue nécessaire ; je sentoís toute l'ivresse d'un amant : c'étoit pour la première fois que j'aimois véritablement, & dans ces premiers momens, on immoleroit jusqu'au bonheur d'être aimé, à la crainte de perdre ce qu'on aime.

Je pris le parti de ne m'expliquer que par des choses que je pusse désavouer, si je m'étois trompé. Mais combien ne m'expliquai-je point ! avec combien d'indiscrétion ne lui fis-je pas le sacrifice de mon voyage !

Son air touché, lorsque je lui appris que je ne partirois pas, s'imprima dans le fond de mon cœur. Etre flattée d'un sacrifice, c'est accorder une faveur. Sa main, que je tenois, reçut le gage de ma reconnoissance ; le baiser que j'y imprimai fut si tendre, que ne la pas retirer, c'étoit la donner.

Il ne me falloit plus qu'un peu de courage ; je voulus le devoir à elle-

même. Je fis tourner la conversation sur l'amour : je me flattois qu'elle verroit mon dessein , & qu'elle m'aideroit à profiter de sa pénétration.

Notre conversation fut interrompue au moment où elle devenoit intéressante. La dernière réponse d'Aminte fut qu'une femme ne faisoit point les avances , & que s'il arrivoit qu'emportée par les circonstances , elle fût contrainte de montrer , la première , de la passion , elle devoit du moins attendre d'avoir à répondre pour s'expliquer.

Le fâcheux qui nous interrompoit venoit lui parler d'affaires : je sortis beaucoup plus amoureux que je n'étois venu , & beaucoup moins timide.

Sa réponse , après ce qui s'étoit passé entre nous , n'étoit plus équivoque , & ne pouvoit le paroître qu'à un sot. Mais qui n'est pas sot quand il aime ? Tant que je ne me retrouvai pas avec elle , je me sentis un courage supérieur ; je voulus même retourner sur mes pas : je la croyois si amoureuse , il me paroissoit qu'elle

s'étoit si parfaitement expliquée , que tous les momens perdus étoient autant de larcins faits à sa passion.

Elle vint l'après-dînée dans la maison en question ; j'allois monter à cheval & souper à la campagne ; je le lui dis. Pour moi , me répondit-elle , je vais à la Comédie ; mais je reviendrai ici de très-bonne heure.

Quelqu'un l'avoit entendue. Vous allez , lui demanda-t-on , à la Comédie ? Oui , répondit-elle en me regardant avec une sorte d'affectation ; mais je reviendrai de très - bonne heure.

Ses regards & ses réponses furent autant d'arrêts pour moi. En ce cas , lui dis-je en baissant les yeux , je n'irai point souper à la campagne , où je suis pourtant attendu , & j'irai aussi à la Comédie.

J'étois trop négligé pour lui donner la main. Elle partit , & je partis un moment après elle.

Je sortis après la première Pièce , ne doutant pas de la voir revenir aussi-tôt que moi. Mes espérances

furent deçues ; elle n'arriva qu'à près de neuf heures. Il est aisé de concevoir avec quel dépit je la regardai. M'avoir laissé une vaine espérance , c'étoit m'avoir trompé.

Y a - t - il long - temps que vous êtes ici ? me demanda - t - elle. Oui , Madame , répondis - je sèchement , j'ai voulu arriver *de très-bonne heure*. J'étois persuadée , me dit elle , que vous verriez la petite Pièce. *** jouoit.

Je m'arrête ici pour demander à tout Lecteur sensé ce qu'à ma place il eût conclu de cette réponse : je suis bien persuadé qu'il n'y a point d'homme au monde qui ne l'eût expliquée comme je fis. Dans la bouche d'une coquette , elle eût pu n'être qu'une coquetterie : une coquette dit tout & ne dit rien ; on ne doit pas la croire : si l'on est trompé , c'est qu'on veut l'être. Mais Aminte n'avoit aucune coquetterie dans l'esprit ; elle connoissoit la valeur des termes & des choses ; & dès qu'elle m'avoit parlé ainsi , dès qu'elle m'avoit vu

piqué, & qu'en me parlant elle m'avoit regardé tendrement, je ne pouvois plus douter de son intention.

Convaincu qu'il n'y avoit plus à balancer, j'écrivis cette lettre.

« Je tremblerois, si je croyois faire une démarche; vous m'avez inspiré un respect qui ne m'en laisseroit risquer aucune : mais oser vous dire que je vous aime, c'est vous rendre ce que je tiens de vous. Un concours de choses que je ne crois pas devoir imputer au hasard, est le principe de mon audace; j'ai attendu d'être persuadé que je ne vous déplaisois pas, pour oser croire que je ne pouvois vous déplaire : sans ma sécurité, vous eussiez toujours ignoré ma passion. Me justifier ainsi, c'est divulguer votre secret; mais mon indiscretion, loin d'être une offense, n'est au contraire qu'une preuve de mon respect; je cherche à vous paroître innocent, & je ne croirois pas l'être assez, si je vous laissois ignorer combien je crois l'être. Un coquette me puniroit de ma sincérité, & je ne serois pas en

droit de m'en plaindre : avec vous , tout ce que j'ai à craindre , c'est que , par vertu , vous refusiez de rendre justice à mes motifs. J'aurai du moins appris , si cela arrive , à vous respecter encore davantage ».

J'allai chez elle dès que ma lettre fut finie , résolu de la lui remettre ; mais voulant m'assurer encore mieux que j'avois bien fait de l'écrire , je lui fis des questions sur l'état de son cœur , sur sa façon d'aimer ; & l'air intéressé que j'affectois en l'interrogeant , valoit seul la déclaration la plus positive.

Quels furent mon étonnement & ma douleur , en trouvant dans ses réponses le désaveu le moins équivoque des sentimens dont je la croyois remplie.

Elle avoit aimé ; mais une si noire trahison , tant de lâches procédés , tant de douleurs , tant de larmes avoient été le prix de sa passion , qu'elle ne pouvoit plus envisager l'amour que comme la source des plus cruels malheurs.

S'il est ainsi, lui dis-je, il y a à parier que vous n'aimerez de votre vie. Oh ! je vous en réponds, s'écria-t-elle en repoussant un métier sur lequel elle travailloit ; je vous en réponds : moi , aimer encore ! ah ! ciel Non, Monsieur, non ; soyez persuadé que le parjure même que je regrette, viendrait à mes pieds me faire les sermens les plus forts, m'offrir sa main & l'empire du monde, qu'il ne pourroit triompher de ma résolution.

Elle entra alors dans un détail suivi de tout ce qu'elle avoit souffert ; rien ne fut oublié , & tout fut dit avec cette vivacité qui décèle si bien la passion mal éteinte.

Je vis clairement qu'elle aimoit encore. Le terme de mon erreur fut le terme de mon espérance ; je ne songai plus qu'à éteindre une passion qui, après m'avoir fait perdre mon repos , m'auroit infailliblement fait perdre son amitié.

Je ne pus cependant , dans cette conversation , retenir des soupirs qui

m'échappoient malgré moi ; il m'arriva même de lui dire de ces choses qui ont l'air de reproches , & qui n'échappent point à une femme , lorsqu'elle ne se croit pas innocente. Il ne me parut pas qu'elle y fît la moindre attention.

Je conservois encore intérieurement une légère espérance. Je voulus pourtant agir , pendant quelque temps , en homme qui n'en auroit conservé aucune. J'affectois de ne la pas regarder ; je ne lui parlois plus que froidement : si je lui faisois une politesse , ce n'étoit que lorsque personne n'étoit à portée de m'en épargner le soin : j'évitois d'aller chez elle ; & lorsque j'étois contraint d'y aller , j'y restois si peu de temps , j'avois l'air si embarrassé , je lui parlois de choses si indifférentes , que tout en moi marquoit visiblement l'affectation.

Malgré des preuves si claires de ma douleur ou de mon dépit , elle ne me fit jamais ni la moindre question , ni la moindre plainte.

J'osai enfin lever le masque. Je re-

cueillis toutes ces différentes circonstances, que je mis en ordre sur le papier; & voulant jouir du moins de la consolation de lui avoir appris que je l'aimois, je ne pus me refuser la satisfaction de les mettre sous ses yeux.

Je les lui envoyai de la campagne où j'étois, & j'y joignis cette lettre pour elle.

« Je connois votre amitié, & j'y compte. Lisez attentivement ce petit Ouvrage; & lorsque vous l'aurez examiné, osez me dire franchement si vous croyez que je puisse le faire lire à Aminte. Malgré le tumulte qui règne dans mon ame, je sens tout l'embarras de ma situation. Tout malheureux que ma passion m'a rendu, je ne veux pas risquer de déplaire à Aminte. Si vous croyez qu'elle puisse s'offenser, je suis prêt à me condamner à un éternel silence. Conseillez-moi comme vous voudriez que l'on conseillât un homme qui seroit avec vous dans le cas où je suis avec elle ».

RÉPONSE.

R É P O N S E.

« J'ai lu avec toute l'attention que vous me demandiez; je crois avoir deviné l'énigme. Aminte ne pourroit paroître indéfinissable qu'aux femmes qui ne sont capables ni de vertu, ni de foiblesse. Elle a eu de l'amour pour vous; mais c'est un amour de premier mouvement, qu'elle a pris sans le connoître, qu'elle a combattu dès qu'elle l'a connu, & dont il ne vous est pas permis de vous faire aucun droit. Vous n'êtes certainement sacrifié qu'à la vertu; mais, à vous parler librement, je crois que vous l'êtes sans retour. A votre place, je paroïtrois n'avoir jamais eu aucun dessein, & ne m'être aperçu de rien. Voilà mon avis; si vous ne le trouvez pas raisonnable, suivez vos idées; mais c'est prendre un parti violent, & je ne vous le conseille pas ».

Je regardai sa réponse comme mon arrêt, & je ne songeai plus qu'à me guérir. Il m'en coûta pour m'y résoudre;

Novembre 1786.

H

en perdant mes espérances , je perdois tout ce qui pouvoit me rendre heureux. Ce n'est pas par les pertes de la passion que je jugeois de l'étendue de mon malheur ; la passion ne dure pas long-temps. Je savois cette vérité cruelle ; & en m'accoutumant à penser que je n'aurois pas toujours été si vivement amoureux , j'aurois pu , par mes réflexions , m'adoucir la douleur de n'être pas aimé ; mais le cœur d'Aminthe offroit plus que des sentimens , plus que des plaisirs : un amant étoit sûr de trouver en elle les avantages de la raison , les douceurs de l'amitié , les agrémens de la société. Une malheureuse expérience m'avoit rendu suspectes les qualités des femmes ; j'avois trouvé un trésor , & il disparoissoit. Ce sont-là de ces malheurs que le temps augmente , & dont la raison ne souffre pas qu'on se console.

J'avois presque fait divorce avec le monde ; je m'en retirai tout à fait. On s'est fait une douce habitude ; on la perd , & l'on croit perdre tout.

Ces changemens de situation n'arrivoient point, sans entraîner le changement d'humeur.

Je devins misanthrope, l'ennui me gagna, les réflexions aigrirent mon esprit; je vis avec humeur tout ce qui existoit.

Jusqu'alors mon expérience n'avoit servi qu'à augmenter le nombre de mes plaisirs. Emporté par le tourbillon, je n'avois pu que jeter quelques regards sur le cœur des femmes: je les avois connues, & ne les avois pas jugées. Je m'attachai alors à les développer; je les vis avec colère, & je m'applaudis d'un mépris qui honoroit ma raison.

A force de chercher à m'animer contre elles, je n'en distinguai plus aucune; Aminte même ne fut pas exceptée. Sans cesser de croire qu'elle avoit des vertus, je commençai à penser qu'elle avoit des caprices. Je l'accusai de s'enflammer trop aisément; je jugeai qu'elle ne méritoit pas qu'on eût d'elle une trop bonne opinion, puisqu'elle en avoit eu une

assez mauvaise de l'amour & des hommes, pour prendre si légèrement & si positivement contre moi un parti injuste & extraordinaire.

Quoique désabusé sur la seule femme que j'eusse jamais distinguée, je ne lui en rendis pas moins justice dans ce qu'elle avoit d'estimable : le dépit & le chagrin n'altérèrent point la probité ; mais ne voyant plus aucune femme à estimer, je me fis contre toutes des systêmes, & un plan de conduite tout propre à me sauver à jamais de l'humiliante douleur d'en être la dupe.

Les hommes eurent leur tour : je les haïssois, je voulus les mépriser. Mille choses que je leur avois vu faire se retracèrent à mon esprit ; celles qui m'avoient seulement frappé m'indignèrent ; d'autres, qui ne m'avoient paru que de mode, me parurent affreuses ; ce que je n'avois attribué qu'à un esprit volage, je l'imputai à un cœur ingrat : en un mot, je vis les hommes tels qu'ils sont, & je sentis leurs défauts & leurs vices

s'imprimer dans mon ame indignée , & lui donner un nouveau sens exercé par la haine.

Une observation générale amena un examen particulier. J'avois eu des liaisons en ma vie ; je les avois formées par pur goût du plaisir ; je n'avois supposé que le même motif dans ceux qui en avoient été les objets ou les artisans : je vis que ces liaisons , si naturelles , si simples en apparence , avoient été préparées par l'ambition de me duper , & qu'en effet j'avois été dupe presque autant de fois que je m'étois laissé décider par la sympathie.

Avant mon aventure avec Aminte , je commençois à vivre retiré , mais purement par ennui du monde , où je ne trouvois plus rien qui m'amusât. Le chagrin de mon humeur s'unissant à mon dégoût , je devins encore plus solitaire ; je vécus , pendant quelque temps , dans le cercle le plus étroit.

Cette antipathie avoit sa source dans des sentimens de premier mouvement ; elle ne pouvoit pas durer :

j'en examinai le fond , j'en condamnai les effets. Il me parut que je me faisois une affaire trop sérieuse d'une chose qui ne méritoit peut-être que de fournir une scène comique, & je me trouvai insensiblement capable de rentrer & de me plaire dans le tourbillon.

Ce fut en effet ma dernière résolution ; mais pour empêcher qu'elle ne fût trop opposée au système qu'elle détruisoit , ce qui en eût infailliblement fait disparaître la sagesse, je me prescrivis une façon de vivre, un ton dans le monde, une philosophie, & des plaisirs qui fussent tout entiers aux dépens des hommes. Ils méritent la haine, me dis-je; bornons-nous au mépris, & faisons-les servir à mon amusement; vivons avec eux, mais ne vivons que pour moi.

Je ne tardai à suivre mon dessein, qu'autant qu'il le falloit pour m'affermir dans mon système. Je reparus sur la scène, je m'annonçai par des choses extraordinaires, & bientôt je me vis l'objet de toutes les conver-

sations & de toutes les préférences.

Trois femmes avec lesquelles je m'étois trouvé dans un même cercle, m'occasionnèrent l'aventure la plus plaisante.

L'une étoit coquette, l'autre ga-lante, l'autre femme à sentimens. La première s'appeloit Sophie, l'autre Chloé, la troisième Lucinde.

Je les avois entendues disserter toutes trois sur des matières analogues à leur caractère, & il ne m'avoit pas été difficile de savoir au juste la façon dont elles pensoient ; j'avois surtout compris que chacune d'elles étoit ce qu'elle étoit, de la meilleure foi du monde.

Après m'être fait un amusement de leur conversation générale, je voulus savoir si elles avoient simplement des idées ou des principes. Je n'ignorois pas que l'on prend souvent le change dans les femmes, & que l'imagination leur tient lieu de caractère & de philosophie.

Je les pris à part, pour ainsi dire, l'une après l'autre. J'affectai d'avoir

mon sentiment à moi , qui étoit tout à fait contraire au leur : je vis bientôt qu'aucune d'elles n'avoit un système formé ; le ton de la machine les avoit décidées pour un genre , plutôt que pour un autre.

L'épreuve faite , & voulant finir un entretien que la répétition d'idées & de phrases alloit rendre ennuyeux , j'affectai d'applaudir à leur esprit , quoiqu'en persistant toujours à condamner leur opinion.

Je me retirai chez moi , ne pensant plus à ces femmes , quoiqu'elles fussent jolies & singulières.

Je fus fort étonné le lendemain de recevoir trois lettres anonymes : il ne me fut pas difficile de deviner. Les mêmes phrases dont on s'étoit servi la veille pour me combattre , y étoient employées pour me séduire. On me complimentoit sur mille qualités que je n'avois pas , & l'on accusoit la nature de caprice d'avoir mis tant d'opposition entre ces qualités & mes sentimens. On finissoit par me laisser entrevoir que l'on seroit

charmée de me faire connoître de plus doux plaisirs , que celui d'être un homme extraordinaire.

Je portois dans mon cœur un fond de mépris qui n'y laissoit guère de place à la fatuité. J'avouerais pourtant que je fus flatté de l'aventure.

Je répondis par le porteur, que je le ferois moi-même de la réponse, si on me le permettoit. J'eus un consentement formel , & je donnai prudemment des heures éloignées , dans la crainte que, trouvant trop de facilité dans la bonne fortune, je ne prêtasse des aîles à l'occasion par l'obstacle de mes sens.

J'allai d'abord chez Chloé. Il est inutile de dire que je la trouvai seule, mise avec art , mais simplement, couchée avantageusement sur une chaise longue , malade à périr , dévorée de vapeurs. Quiconque ne devineroit pas qu'elle étoit dans cet état , auroit déjà trop lu de ces Mémoires.

Je m'attendois qu'on seroit extrêmement embarrassée, qu'on n'oseroit lever les yeux sur moi , qu'on me

feroit effuyer mille propos vagues , usés. J'eus la complaisance de me prêter un moment à la circonstance ; après cela , jugeant qu'elle devoit être plus que rassurée , je la priai de m'écouter , & je lui parlai en ces termes.

Vous êtes embarrassée , Madame , peut-être même étonnée. Reprenez vos esprits , levez les yeux sur moi , & daignez me connoître. Vous m'avez cru un homme extraordinaire , vous m'avez rendu justice ; mais avez-vous senti tout ce que votre opinion a de flatteur pour moi ? J'en suis si touché de reconnoissance , & ce sentiment vous est si bien acquis , que vous devenez la seule femme à qui j'aye jamais dû quelque chose. Quoi , Madame , j'aurai donc enfin le bonheur d'être l'objet d'une préférence sincère , d'un choix réfléchi ? Le caprice , l'habitude , la monotonie des idées & des sensations n'ont point de part à votre procédé ? Vous me préférez par un penchant direct du cœur ; vous m'aimez , parce que vous me choisissiez réellement , parce que je

vous conviens , parce qu'il n'y a plus que moi qui puisse vous convenir , & que vous avez trouvé l'homme que la nature avoit fait pour vous ? Encore une fois , Madame . sentez-vous combien je dois être flatté , & combien je le suis ?

Je sens , me dit elle , que j'ai fait une démarche qui peut me coûter votre estime ; vous m'en voyez rougir : cependant n' imaginez pas qu'emportée par une passion aveugle Madame , repris-je d'un ton railleur , je devine tout ce que vous allez me dire , & je dois vous épargner une décence superflue. Vous n'avez point fait de démarche ; je connois la nature , elle est votre excuse. Ce n'est qu'aux yeux des fots que la sensibilité , même la plus outrée , a besoin d'un masque.

De cette façon , poursuivit - elle en minaudant , je n'en ai pas besoin avec vous ; mais de plus je n'ai rien à vous cacher. Si j'entends bien votre discours singulier , vous êtes persuadé que je vous aime , & que je ne vous

ai écrit que la tête remplie des plus folles idées. . . . Eh bien, lui dis-je en l'interrompant encore, si j'ai pensé que vous m'aimiez, que vous m'aviez trouvé à votre gré, que faut-il en conclure? Que vous vous êtes trompé, répondit-elle. Que je me suis trompé! repris-je un peu piqué, cela n'est pas bien facile à croire. Mais, Madame, pensez vous que vous supposer de la tendresse pour moi, c'est précisément vous faire le compliment le plus flatteur? Je gagerois bien qu'un fat n'auroit eu ni des idées, ni des expressions si modestes. Au surplus, Madame, si je me suis trompé, je vous en demande pardon, je suis tout prêt à me désabuser, quoi qu'il puisse m'en coûter; mais daignez donc m'expliquer le motif inexplicable qui, en vous portant à m'écrire comme vous avez fait, vous laisse encore toute votre indifférence.

Il ne falloit pas un ton si décidé pour interdire Chloé. L'impertinence déconcerte toujours, lorsque l'on n'a que la ressource de l'impudence pour la déconcerter elle-même.

A son air humilié, je vis que je ne risquois rien à lui parler avec un peu plus de douceur : ce moyen me réussit. J'imputai au goût violent que ses charmes m'avoit inspiré, la petite vivacité dont elle avoit à se plaindre; je m'accusai, mais sans l'excuser. Je lui dis que je l'avois adorée dès le moment que je l'avois vue, & que, connoissant les femmes, ayant éprouvé leurs caprices, j'avois craint de voir évanouir mon bonheur, & je devois lui paroître excusable.

La façon dont elle me regardoit me garantissant ses bonnes intentions, je compris que le moment pressoit. J'étais avec emphase tout ce que je pensois des femmes, tout ce que je savois du cœur, tout le pouvoir de la nature, toute ma philosophie.

Je l'étourdis. Elle commença à répondre, à convenir, à soupirer; & bientôt mon bonheur fut l'ouvrage de ses desirs.

Je n'étois rentré dans le monde que comme un voyageur curieux, pressé d'arriver au terme de sa course,

& qui ne veut pourtant rien ravir à sa curiosité.

Fidèle à mes desseins, & ne voulant ni risquer de me laisser toucher par Chloé, ni risquer de m'ennuyer auprès d'elle, je me hâtai de me rendre chez Sophie, qui m'attendoit.

Je fus reçu avec le plus prodigieux éclat de rire. Vous m'avez trouvé bien folle, me dit elle; avouez franchement que vous ne vous doutiez pas qu'on pût écrire une pareille lettre. La question est bien plus singulière que la lettre, répondis-je, & elle forme une étrange opposition avec les sentimens que vous avez daigné me montrer. J'ai cru, Madame, que vous me distinguiez du commun des hommes, & que, me soupçonnant de l'esprit, de l'expérience, un mépris profond pour les préjugés, je vous trouverois toute rassurée sur votre démarche, en arrivant chez vous.

Je ne le suis pas autant que je voudrois l'être, répondit-elle; vous m'avez montré hier une façon de penser

toute contraire à la mienne ; cette différence de principes doit au moins produire en vous de l'étonnement ... Ah ! ce n'est que cela ! repris -je ; me voilà tout à fait tranquille ; soyez-le vous-même , Madame ; un mot va me faire connoître. J'ai voulu hier exercer votre esprit, que je trouvois aimable ; je vous ai contrariée , parce que je voulois faire durer le plaisir de vous entendre. Vous avez conclu que mes principes différoient totalement des vôtres : j'ai presque envie de rire de votre erreur ; car en honneur , loin d'avoir des principes , je n'ai pas même une façon de penser. Où en aurois-je pris une ? Le monde étoit déjà si indéfinissable par les contraires , quand j'y suis entré ; j'y ai trouvé si peu de sentimens véritables , si peu d'objets positifs , si peu de caractères , que , balancé par tout ce que j'ai vu , je n'ai pu ni condamner ni choisir. Cette confusion d'idées a produit en moi une indifférence pour toutes les opinions , un goût pour tous les plai-

sirs, un mépris pour toutes les critiques, qui passent tout ce qu'on en peut imaginer. Je ne m'étonne de rien, je trouve que tout le monde a raison; l'on me prend, l'on me refuse; l'on me garde, l'on me quitte: je n'éprouve jamais, dans aucune de ces occurrences, ni le dépit, ni l'ivresse; un peu de douleur ou un peu de plaisir, voilà tout ce que je suis capable de sentir, & tout ce que me paroissent mériter les objets même les plus aimables, les plus tendres, ou les plus perfides.

C'est parler en homme d'esprit, me dit Sophie en me regardant avec admiration; assurément vous avez une philosophie bien délectable. Elle est du moins très-commode, repris-je; & s'il est vrai que l'ame se peigne dans les yeux, vous devez juger que peu de femmes ont ignoré, en me voyant, que je pouvois leur convenir. Il est vrai, reprit-elle, que les femmes ont un tact merveilleux. J'aime à vous en voir convenir, lui dis-je; c'est un aveu modeste & flatteur des sentimens

que j'ai eu le bonheur de vous inspirer : soyez persuadée que j'en sens tout le prix , & qu'il ne tiendra pas à moi que , dans un moment , votre choix ne soit aussi justifié qu'il peut jamais l'être.

Je tenois déjà sa main , que je baisois à mon aise. Les plus tendres regards m'étoient prodigués : j'allois encore parler , au risque de dire encore plus d'impertinences. Je me souvins que Lucinde attendoit après moi , & je jugeai à propos de la décider par une honnête témérité.

Elle se prêta d'abord assez bien à mon dessein ; mais , devenant trop entreprenant , elle commença à me contrarier.

Vous n'y pensez pas , me dit-elle ; quelle opinion auriez-vous de moi Quoi ! lui dis je , la crainte d'une opinion vous arrête ! Je vous ai cru plus d'esprit. Mais enfin , puisqu'il faut vous rassurer , puisque vous en êtes encore au point d'où partent les femmes même du plus mince génie , sachez , Madame , qu'en faisant

mon bonheur , vous ne perdriez point mon estime : pour la perdre , il faudroit l'avoir eue , & c'est ce qui n'est point arrivé : je suis trop sincère pour parler autrement ; mais dans le fond , pour vous comme pour moi , cela revient au même : je vous trouve fort aimable , je vous aimerai avec la plus vive tendresse ; c'est , je crois , tout l'objet de votre ambition.

Le compliment est tout à fait nouveau , me dit - elle en souriant , & pour un homme qui n'a point de façon de penser décidée , vous me paraissez bien décidé vous - même. Mais il n'importe ; je vous aime mieux trop sincère que dissimulé. De mille caprices que les amans ont tous les jours , votre aveu n'apprend qu'il en est beaucoup que vous ne me ferez jamais éprouver ; car dès que vous n'estimez pas , vous ne me croyez ni trop tendre ni trop fidèle. Je vous avoue que je goûte une secrète satisfaction à vous voir ainsi prévenu. Si mon caractère est conforme à l'opinion que vous en avez , je jouirai

d'une heureuse liberté ; avantage qui sert même à augmenter les charmes de l'amour ; s'il ne l'est pas , si votre prévention est injuste , j'aurai la douceur de voir naître chaque jour vos plus tendres plaisirs d'une secrète confiance qui vous rendra plus amoureux & plus aimable. Vous voyez donc que votre sincérité réussit assez bien ; cependant , quoique vous me plaisiez beaucoup comme vous êtes , permettez-moi de vous dire que vous voulez trop précipiter Je vous arrête , lui dis-je , & c'est pour l'acquies de ma conscience. Vous me soupçonnez de n'avoir que des désirs ? Je ne puis trop tôt détruire une présomption injuste. J'ai des désirs sans doute ; mais pouvez-vous croire qu'ils soient mes premiers motifs ? Ah ! je ne suis point assez ingrat , assez insensible , pour borner à un effet si ordinaire le pouvoir de vos charmes & de votre esprit enchanteur. Non , non ; n'imputez mon impatience qu'à mon amour extrême ; on n'est pas bien amoureux lorsqu'on peut se

réfoudre à attendre tranquillement l'occasion ; elle est toute arrivée si vous m'aimez : pourquoi différer ? pourquoi traiter l'amour comme un objet politique & de combinaison ? Avec l'esprit que vous avez , éclairée sur mes motifs , justifiée par les vôtres , voudriez-vous montrer moins de courage que mille femmes , fort bêtes d'ailleurs , qui n'avoient que l'excuse de la foiblesse ?

Malgré tous ces beaux discours ; je ne pus rien obtenir ; j'employai toute ma rhétorique , & il fallut endurer de la voir inutilement épuisée. En revanche , on me dit les choses les plus flatteuses , on me donna les plus belles espérances , & les plus profonds soupirs me furent prodigués.

J'avois trop d'usage pour ne pas comprendre que je tenterois vainement de nouvelles hostilités. Je me bornai à jouir de ce qu'on ne m'interdisoit pas , sorte de triomphe dans lequel on se fait toujours des titres auprès d'une femme , lorsqu'on n'est point mal-adein.

Je pris son heure pour le lendemain , ou je donnai la mienne (comme on voudra l'entendre) , & je me rendis chez Lucinde , à laquelle je portois , comme l'on peut juger , des dispositions assez heureuses.

Mon étonnement fut sans égal d'apprendre qu'elle étoit sortie depuis le dîner. Je demandai si elle ne devoit pas rentrer bientôt , si elle n'avoit pas donné d'ordre qui me regardât. On répondit non à tout.

Je rentrai chez moi , assez piqué d'un caprice par lequel il étoit tout simple de juger qu'elle avoit voulu m'humilier.

Quelque préparé que je fusse à tout ce que les femmes pouvoient jamais me faire éprouver , j'avoue que le procédé de celle-ci me choqua , & que dans mon dépit il n'y eut point d'extravagances que je n'imaginasse pour m'en venger.

Je n'étois pas encore bien remis de mon premier trouble , lorsqu'on m'apporta une lettre qu'on avoit oublié de me donner en rentrant ; elle étoit

de Lucinde. Je m'attendois à lire beaucoup de mauvaises plaisanteries : je me trompois.

Cette lettre , écrite avec autant de décence que d'esprit , eut bientôt fait disparaître mes idées de vengeance.

Elle s'accusoit d'avoir trop obéi à une sympathie , à un premier mouvement , dont l'effet honteux la livroit à son propre mépris. Sa sincérité ne la rassuroit pas : je m'étois déclaré contre l'amour , & elle se jugeoit par mes sentimens. Elle prenoit le parti d'arrêter un penchant qui l'avoit déjà si étrangement égarée , & me prioit d'oublier une foiblesse qui ne pouvoit donner sur elle , à un honnête homme , que l'avantage de s'applaudir d'être né indifférent.

Je n'appris point sa résolution avec cette indifférence dont elle étoit en droit de me soupçonner. Sans l'aimer , je me sentis intéressé à la désabuser : ce n'est pas que j'eusse en elle une entière confiance , j'avois déjà été la dupe de pareilles femmes , & c'est peut être ce qui me donnoit une sorte de penchant pour celle-ci.

Je me rendis le lendemain chez elle, me flattant qu'elle n'auroit pas défendu sa porte. Je fus très-bien servi par le hasard ; elle n'avoit point donné d'ordre, & je la trouvai seule.

A mon abord, quelle ame je vis se peindre dans ses yeux ! j'y distinguai aisément tout ce que les hommes aiment à inspirer, & tout ce que les femmes ne connoissent plus : son trouble passa dans mon ame ; j'eus de la peine à me remettre.

Moins ému qu'elle, je parlai le premier. Vous êtes mal obéie, Madame, lui dis-je ; avez-vous pu espérer de l'être mieux en écrivant comme vous faites ? Quand vous voudrez faire respecter vos volontés, ne les confiez pas à vos lettres, elles n'inspirent que vos sentimens.

(La suite au prochain Volume.)

T A B L E

Du Volume de Novembre.

HISTOIRE de Sandfort & de Merton, pag. 3
L'Être Pensant, 146

Approbation du Censeur Royal.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *la Bibliothèque Universelle des Romans* pour le mois de *Novembre* de la présente année. Cet Ouvrage périodique m'a paru réunir, aux agrémens d'un style ingénieux & plein de chaleur, l'avantage d'être utile aux Lettres & aux Arts. Je n'y ai observé rien qui puisse en empêcher la publication. Donné, à Paris, le 30 de Novembre 1786. PHILIPPE DE PRÉTOT, des Académies d'Angers & de Rouen,

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés, ou emblématiques.

D É C E M B R E 1 7 8 6.



A P A R I S,

AU BUREAU, place Saint-Michel, au coin de la rue Ste-Hyacinthe, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



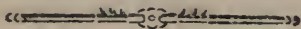


BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ETRANGERS.

S U I T E

*De l'Histoire de SANDFORT &
de MERTON.*



A VANT d'introduire nos deux pupilles sur le théâtre de la société, il est bon de raconter ici un trait à l'honneur de Tomy.

A ij

Il s'étoit levé de grand matin pour faire , avec Harry , une longue course avant l'heure du déjeuner. L'attrait de la promenade les avoit menés si loin , qu'ils se trouvèrent tous deux extrêmement fatigués. Ils s'affirent à l'ombre d'un feuillage pour prendre quelque repos. Sur le même chemin , une femme , assez proprement arrangée , vint à passer. A l'aspect de ces deux jeunes gens , elle s'arrêta pour les considérer ; & après un moment d'attention , s'adressant à eux : Vous me paroissez , mes petits Messieurs , leur dit-elle , ou bien fatigués , ou vous être égarés. Nous ne nous sommes pas égarés , Madame , dit Harry , nous connoissons notre chemin ; mais la lassitude nous a fait arrêter un instant sous ces arbres. Eh bien , ajouta-t-elle , si vous voulez me suivre jusqu'à ma demeure , vous y ferez plus commodément. A cette heure , ma fille doit avoir préparé le lait nouveau , & vous déjeûnerez : ma maison est à deux pas d'ici. Tomy , que la faim pressoit , engagea Harry

à accepter la proposition de cette bonne femme. Ils suivirent leur conductrice, & arrivèrent bientôt à une petite métairie dont l'aspect étoit simple, comme on doit le présumer. Ils entrèrent dans une chambre où tout respiroit la propreté, malgré la grossièreté des meubles. On les fit asseoir auprès d'un bon feu de tourbes. Tomy, qui ne connoissoit pas l'usage de ce combustible, s'informa de ce que c'étoit : étonné de tout, il faisoit cent questions à la fois, & paroissoit écouter avec plaisir le récit des ressources économiques que l'industrie fournit aux malheureux. Ayant ensuite jeté les yeux par hasard dans une chambre voisine qui étoit toute remplie de pommes : Que faites-vous, dit-il, ma bonne dame, de toutes ces pommes que je vois ? je pense qu'elles ne sont pas bonnes à manger. Non, répondit-elle ; mais nous en faisons du cidre. Quoi ! s'écria Tomy, le cidre, qui est si doux, vient de ces vilaines pommes ? = Eh ! mon Dieu, oui. = Ah ! je vous prie, apprenez-

moi comment on fait. == On les prend dans leur maturité , on les écrase dans une machine faite exprès , on ôte la pelure , ensuite on les met dans un pressoir qui en fait sortir le jus , & ce jus est du cidre ; vous en allez goûter ==. En effet , elle prit une tasse , la remplit , & la présenta à Tomy. Tomy en goûta , & ne reconnut point le goût du cidre. Eh bien , dit la fermière , je vais puiser dans une autre cuve. Tomy , après en avoir bu , trouva que cette liqueur étoit réellement d'excellent cidre ; mais il ne concevoit pas que la première liqueur pût devenir aussi douce. Il apprit que c'étoit par la fermentation , qu'après un certain temps elle acquéroit cette douceur. Alors une petite fille entra , portant dans ses mains un grand vase de terre plein de lait , qu'elle plaça devant les deux jeunes hôtes , avec du pain bis. Ils mangèrent avec l'appétit de leur âge , & jamais déjeûner ne leur avoit paru meilleur. L'heure les avertit enfin qu'il étoit temps de partir.

Avant de prendre congé de la bonne femme, Tomy voulut lui faire accepter le prix de ce qu'ils avoient consommé. A Dieu ne plaise, dit-elle, que je prenne la moindre chose : tous pauvres que nous sommes, le travail nous met en état d'offrir, sans nous gêner, quelquefois à des voyageurs du lait & du pain, & c'est toujours de bon cœur. Ils alloient sortir, lorsqu'ils virent entrer plusieurs hommes à figure sinistre, qui, s'adressant à la fermière, lui demandèrent si elle ne s'appeloit pas Toffet. Oui, répondit-elle. En ce cas, dit l'un d'eux en tirant un papier de sa poche, nous avons contre vous une sentence au profit de M. Richard Gruff; & si votre mari n'acquitte pas la dette, les intérêts, & les frais, montant ensemble à la somme de trente-neuf livres sterlings & dix shellings, nous allons vous exécuter & vendre vos meubles à l'enchère jusqu'à entier paiement. Mais, dit la pauvre femme un peu confuse, vous vous méprenez sans doute; je n'ai jamais entendu parler

de M. Richard Gruff, & je ne pense pas que mon mari doive à qui que ce soit au monde, excepté au Seigneur du pays; encore a-t-il travaillé pour lui à peu près la valeur d'une demi-année; ainsi je ne crois pas qu'il voulût inquiéter de pauvres gens comme nous. Non, Madame, il n'y a point de méprise, dit le recors; nous entendons trop bien les affaires pour nous y exposer. Au reste, quand votre mari rentrera, nous nous expliquerons avec lui. Comme ils passoient dans la chambre d'à côté, arriva un homme d'environ quarante ans, l'air jovial & satisfait, demandant gaiement si le déjeuner étoit prêt. Hélas! mon pauvre Guillaume, dit la fermière, vous aurez un triste déjeuner: mais non, je ne puis croire que vous vous soyiez endetté; & cette sentence de M. Richard Gruff est sûrement une méprise. Au nom qu'elle venoit de prononcer, son mari (car c'étoit lui) devint pâle, & parut consterné. Hélas! dit-il, je ne fais pas exactement

ce que je dois ; mais quand votre frère Pierre eut abandonné ses biens à ses créanciers , il alloit être conduit en prison par ce même Richard , si je ne m'étois obligé pour lui : il fut , au moyen de cette caution , en état de s'engager sur mer. Il m'avoit promis , du produit de sa paye , de s'acquitter , pour ne pas me laisser dans l'embarras ; mais vous savez bien que depuis trois ans nous n'en avons pas entendu parler. Malheureux que nous sommes , s'écria la pauvre femme tout en larmes , nous voilà ruinés , nous & nos enfans , par l'ingratitude de mon frère ! Il y a dans la maison des huissiers qui vont saisir tout ce que nous avons. Alors le mari , transporté de colère , saisit une vieille épée suspendue près de la cheminée. Je les en empêcherai bien , dit-il en fureur , ou je mourrai sur la place : je vais leur apprendre ce que c'est que de mettre un homme au désespoir. L'épée étoit nue ; il alloit marcher à leur rencontre , lorsque sa femme , éplorée , se précipita à ses

genoux, le conjurant de se modérer. Pour l'amour de Dieu, lui dit-elle, réfléchis, Guillaume, à ce que tu vas faire : ta violence ne peut que nuire ; tu vas te rendre coupable d'un meurtre, & nous perdre sans ressource. Cette remontrance parut le calmer : ses enfans, qui se rassemblèrent autour de lui, leur douleur intéressante, Harry, qui, tout étranger qu'il étoit à cet homme, le retenoit par la main, & la baignoit de larmes, cet aspect l'émut ; il laissa tomber le fer meurtrier, & s'assit sur une chaise, couvrant son visage de ses deux mains, & implorant la Providence. Tomy, sans dire un seul mot, avoit contemplé cette scène effrayante. Il attira Harry hors de la maison, & reprit le chemin du presbytère : il n'ouvrit pas la bouche tout du long de la route ; mais arrivé chez M. Barlow, il le pria instamment de l'envoyer chez son père. Étonné de cette requête, l'Instituteur lui demanda s'il s'ennuyoit de la vie de la campagne. Point du tout, Monsieur ;

vous avez eu bien des bontés pour moi, & j'en conserverai le souvenir tant que je vivrai; mais j'ai besoin de voir mon père le plutôt possible: quand vous saurez ce qui m'y détermine, vous ne me désapprouverez sûrement pas. M. Barlow n'en voulut pas savoir davantage; il fit seller un cheval, & donna ordre à un paysan d'accompagner Tomy. M. & Madame Merton ne furent pas moins enchantés que surpris de revoir leur enfant: mais Tomy, rempli de son objet, après avoir répondu à leurs premières questions, s'adressa à son père, & lui parla ainsi: = Me permettez-vous, mon père, de vous demander une grace, la plus grande que vous puissiez m'accorder? = Oui, mon fils, parlez=. Eh bien, dit Tomy, je vous ai entendu dire que vous étiez riche, & que vous me rendriez riche aussi, si j'étois sage. Voulez-vous avoir la bonté de me donner de l'argent? = De l'argent? dit M. Merton, volontiers. Combien vous faut-il=? Beaucoup, répondit Tomy.

= Une guinée peut-être ? = Non, mon père, davantage, bien davantage. = Combien encore ? = J'ai besoin au moins de quarante guinées = Dieu du ciel ! s'écria Madame Merton, M. Barlow a tourné la tête à cet enfant.

T O M Y.

Pardonnez-moi, maman, M. Barlow n'a aucune connoissance de ma demande. Mais comment, dit M. Merton, un morveux tel que vous peut-il avoir besoin d'une somme aussi considérable ? Ceci, répondit Tomy, est mon secret ; mais si jamais vous venez à le savoir, je suis certain que vous ne me blâmerez pas de l'emploi que je veux faire de cet argent.

M. M E R T O N.

C'est ce dont je doute fort.

T O M Y.

Si vous voulez m'accorder la somme que je vous demande, je vous la rendrai petit à petit.

M. MERTON.

Et où prendrez-vous de quoi me payer une telle somme?

TOMY.

Vous avez la bonté de me donner souvent des habits neufs & de l'argent pour mes plaisirs. Si vous consentez à ma demande, je me passerai d'habits & d'argent jusqu'au terme où vous vous serez remboursé sur mes privations.

M. MERTON.

Mais, encore une fois, quel besoin un enfant tel que vous peut-il avoir de toute cette somme?

TOMY.

Encore quelques jours, & vous le saurez. Si vous trouvez que j'en aye fait un mauvais usage, je consens à perdre votre confiance pour toujours.

M. Merton fut frappé de la manière instante de son fils, & de sa persévérance dans sa demande ; & comme il n'étoit pas moins libéral que riche , il se décida (curieux d'éprouver la conduite du jeune homme) à lui accorder ce qu'il paroissoit désirer si ardemment , en le prévenant cependant que s'il avoit lieu de lui reprocher l'emploi de cet argent , il ne se fieroit plus à lui.

Tomy parut transporté de la confiance & de la bonté de son père ; & après l'avoir remercié , il le pria vivement de presser son retour auprès de M. Barlow. Son premier soin , en arrivant , fut d'engager Harry à l'accompagner jusques chez la pauvre fermière. Ils arrivèrent haletans de fatigue & de chaleur : ils trouvèrent la malheureuse famille tout aussi désolée que le matin ; mais Tomy , dont les sentimens avoient été renfermés jusqu'alors , le cœur rempli de son projet , heureux de pouvoir l'exécuter , s'avança vers la bonne fermière qui sanglottoit dans un coin ;

& la prenant doucement par la main : Ma bonne dame , lui dit-il , vous m'avez accueilli si obligeamment ce matin ; je viens vous en témoigner ma reconnoissance ce soir. Hélas ! lui répondit la fermière éplorée , foyez le bien venu , mon bel enfant ; mais que pouvez - vous faire pour moi dans mon malheur ? des vœux , & voilà tout. Que savez - vous ? reprit Tomy ; peut-être suis-je en état de faire plus que vous ne croyez. Hélas ! je vous crois , répliqua-t-elle , capable de faire ce que vous pourrez ; mais le peu que j'ai est saisi , & sera vendu , si je ne trouve quarante guinées tout de suite ; ce qui est impossible , car je n'ai pas un ami en état de m'assister , & je vais être obligée d'abandonner ma maison , moi & mes enfans , qui mourront de faim , si Dieu n'en prend pitié. Le cœur du petit Tomy étoit trop ému pour pouvoir tenir plus long-temps cette pauvre femme en suspens : il tira de sa poche la bourse qui contenoit les quarante guinées , les répandit sur le

tablier de la fermière, & lui dit : Ma bonne dame , acceptez ceci , payez vos dettes , & que Dieu vous bénisse vous & vos enfans.

Il est impossible d'exprimer la surprise de cette femme , à la vue de tout cet or : elle promenoit ses regards incertains autour d'elle , les arrêtoit sur son petit bienfaiteur ; enfin joignant les mains , émue tout à la fois d'attendrissement & de reconnoissance , elle se renversa sur sa chaise , & tomba dans une sorte d'état convulsif. Au bruit de sa chute , son mari accourut de la chambre voisine , & la prenant dans ses bras , lui demanda affectueusement ce qu'elle avoit ; mais elle se dégagea bientôt pour aller se précipiter aux pieds du petit Tomy , mêlant à ses sanglots des expressions de reconnoissance prononcées d'une voix entrecoupée , tantôt embrassant ses genoux , tantôt se prosternant à ses pieds. Le mari , qui n'étoit pas instruit , crut que sa femme avoit perdu la raison. Les petits enfans , qui ne s'étoient pas encore montrés , vinrent

se jeter sur leur mère, cachant leur tête dans son sein. Elle parut se recueillir à leur vue, & s'écria en leur montrant Tomy : Mes pauvres enfans ! qui seriez peut-être morts de misère sans le secours de ce petit ange, tombez à ses pieds, & joignez - vous à moi pour lui rendre graces. A ces mots, le fermier, toujours pénétré de sa première idée : Certainement, dit-il, Marie, votre raison est égarée : en quoi ce jeune Monsieur a-t-il pu préserver vos enfans de la misère ? Oh ! répondit-elle, Guillaume, je ne suis pas folle : tenez, voyez ce que la Providence nous envoie par les mains de ce petit ange, & jugez s'il est étonnant que je paroisse hors de moi. En disant cela, elle étaloit les bienfaits de Tomy, que le mari regardoit avec un étonnement extrême. Le jeune bienfaiteur de cette intéressante famille, s'avançant vers le fermier, lui prit familièrement la main, & lui dit : Mon bon ami, ne refusez pas ce secours ; je vous l'apporte avec bien du plaisir. Payez ce que vous

devez , & demeurez avec vos enfans. Cet homme , qui paroissoit auparavant supporter le poids du malheur avec une dignité silencieuse , ne put alors retenir son émotion , & mêla ses pleurs à ceux de sa femme & de ses enfans. Tomy , à qui tant de témoignages de reconnoissance caufoient un embarras de générosité , s'échappa , suivi de Harry ; & déjà il étoit loin d'eux , avant que ces pauvres gens se fussent aperçus de sa retraite.

Arrivés chez M. Barlow , il ne fut nullement question de ce qui s'étoit passé. Peu de temps après , M. Merton envoya une voiture à son fils , pour qu'il vînt passer quelques jours dans le sein de sa famille. L'accueil que Tomy reçut de ses parens répondoit à leur tendresse pour lui. Le lendemain étoit un jour de fête ; M. & Madame Merton allèrent à l'église avec leur fils. A peine ils furent entrés , qu'un chuchottement général attira leur attention , d'autant plus que Tomy paroissoit en être l'objet , & que tous les regards étoient fixés

sur lui. M. & Madame Merton, malgré leur étonnement, attendirent la fin du sacrifice, pour s'informer de ce qui causoit ce mouvement. A la porte de l'église, ils demandèrent à leur fils par quelle raison il avoit excité, en entrant, l'attention de tout le monde. Tomy n'eut pas le temps de répondre à cette question; une femme vint se jeter à ses pieds, l'appelant son ange gardien, son sauveur, & priant le ciel de répandre sur lui toutes les bénédictions qu'il méritoit. Il se passa quelque temps sans que M. & Madame Merton pussent rien comprendre à cette scène extraordinaire; mais lorsqu'ils apprirent que cet hommage étoit rendu à la générosité de leur fils, ils ne furent pas moins affectés que la fermière elle-même (car c'étoit elle); ils comblèrent Tomy des caresses les plus touchantes, en le baignant de leurs larmes, trop émus pour faire attention à la foule qui les entouroit. Revenus de cette première impression, ils prirent congé de la bonne femme, & montèrent

en voiture, le cœur rempli d'un sentiment qu'il est bien doux d'éprouver, qu'il n'est pas bien facile de rendre.

On ne présentera point ici à la curiosité du Lecteur une circonstance où M. Barlow raconte une histoire morale sur la nécessité du travail & de l'exercice, & sur les maux qui naissent d'une vie oisive. Cette espèce d'apologue ressemble trop, pour le fond, à un épisode du Roman de Zadig, où celui-ci prescrit le même régime à l'opulent Ogul, que la mollesse avoit rendu presque impotent. Il suffit de rappeler l'objet de comparaison, pour qu'on n'ait point à regretter cette imitation, trop inférieure à un modèle inimitable.

Tomy faisoit tous les jours de nouveaux progrès, à l'aide des leçons de M. Barlow. Le genre de vie qu'il menoit favorisoit les développemens de sa constitution, tandis que les préceptes de son Instituteur étendoient la sphère de ses idées. Plus accoutumé à voir de près les pau-

vres, dont il étoit entouré, il commençoit à réfléchir sur leurs maux & sur les biens que l'avenir lui promettoit ; il comparoit leurs privations avec les jouissances que lui préparoient sa naissance & sa fortune. Ses promenades avec l'honnête Vicaire fournissoient toujours de nouveaux sujets d'instruction amusante. Un jour qu'il s'étoit égaré avec Harry, surpris par un brouillard épais, exposés à passer la nuit au milieu des bois, ils furent ramenés par un laboureur, père de ce petit garçon à qui Tomy avoit donné des habits. M. Barlow, qui étoit venu au devant d'eux, après une tendre reprimande, leur représenta le danger qu'ils avoient couru. Le ciel alors étoit devenu serain, la nuit étoit un peu avancée, & les étoiles brilloient de toutes parts. Que d'étoiles ! s'écria Tomy ; je ne les avois jamais si bien vues. Ces astres, qui vous paroissent innombrables, dit M. Barlow, des Savans les ont comptés : il y en a même une grande quantité que vous

ne voyez pas, & qui leur sont connus. Comment cela se peut-il? répondit Tomy; je n'y vois ni commencement ni fin; ils sont si confusément épars, qu'il ne paroît pas plus possible de les reconnoître & d'en savoir le nombre, que celui des flocons de neige qui tomboient aujourd'hui lorsque nous étions dans le bois. M. Barlow sourit, en disant que Harry lui prouveroit le contraire, quoiqu'il ne les connût pas tous. Ne pouvez-vous pas, dit-il à Harry, faire connoître à votre camarade quelques-unes des constellations? Je me rappelle, répondit Harry, celles que vous m'avez montrées. Ceux, dit M. Barlow, qui firent les premières observations astronomiques, commencèrent par en remarquer quelques-unes à leur position & à leur éclat plus ou moins brillant; ils leur donnèrent un nom particulier, afin de les reconnoître & de pouvoir les indiquer plus aisément. Réunies suivant leur proximité & la figure qu'elles présentent, on

les appela des constellations. Vous, Harry , qui êtes un habitant de la campagne , indiquez-nous le chariot. Harry regarda le ciel , & montra , en se tournant vers le nord , sept étoiles très-brillantes. Tomy , sur cette observation , apprit à les distinguer à son tour.

M. B A R L O W.

Regardez maintenant , en élevant la vue un peu plus haut , derrière le chariot , une étoile plus brillante encore , presque en droite ligne. Je la vois , dit Tomy.

M. B A R L O W.

On la nomme l'étoile polaire ; elle est immobile ; & en la fixant , vous êtes toujours sûr de trouver le nord.

T O M Y.

Ainsi , en lui tournant le dos , je trouverai le sud.

M. B A R L O W.

Vous avez raison. D'après cela,

vous sera facile de trouver l'orient & l'occident.

T O M Y.

L'orient n'est-il pas l'endroit où se lève le soleil ?

M. B A R L O W.

Oui ; mais maintenant il n'y a point de soleil pour vous diriger. Comment donc faire ?

T O M Y.

En ce cas, la chose est impossible.

M. B A R L O W.

Qu'en pensez-vous, Harry ?

H A R R Y.

Je crois qu'en faisant face au nord, l'orient se trouvera à droite & l'occident à gauche.

M. B A R L O W.

Votre remarque est très-juste.

T O M Y.

T O M Y.

Ainsi donc, au moyen de l'étoile polaire, je trouverai le nord, l'orient, l'occident, & le sud? Mais vous dites que l'étoile polaire est immobile : les autres étoiles changent donc de place?

M. B A R L O W.

C'est une question dont il faut vous-même apprendre à vous rendre compte, en observant l'état actuel du ciel, & en remarquant si, par la suite des temps, les étoiles se déplacent.

T O M Y.

Si, pour me rappeler leur position, je les traçois sur un morceau de papier?

M. B A R L O W.

Pourquoi faire?

T O M Y.

Je placerois sur ce papier les étoiles
Décembre 1786. B.

qui sont autour du chariot; vous auriez la bonté d'y mettre les noms, & je parviendrois à les retenir.

M. B A R L O W.

Ce seroit un bon moyen, si la feuille de papier ne présente pas une surface plate; & vous voyez bien que ce n'est pas là la forme du ciel.

T O M Y.

Non, effectivement: le ciel semble; en le considérant, comme le dôme d'une église.

M. B A R L O W.

Si vous aviez un corps de figure ronde, vous concevez donc qu'il répondroit mieux aux différentes parties du ciel, & que vous pourriez y marquer plus exactement la place des étoiles?

T O M Y.

Cela est vrai. Je voudrois bien avoir quelque chose, comme un globe, par exemple.

M. B A R L O W.

Il n'est pas difficile de vous en procurer un.

T O M Y.

Je vous en aurai bien de l'obligation.... Mais cependant à quoi cela peut-il être utile de connoître les étoiles?

M. B A R L O W.

Je pense que du moins on peut y trouver du plaisir. On fait quelquefois bien des pas pour voir une longue file de voitures , pour passer en revue une assemblée de personnes richement vêtues , pour admirer des appartemens pompeusement décorés : & qu'est-ce que tout cela , comparé au spectacle de ces corps lumineux qui brillent sur la voûte du ciel ?

T O M Y.

Cela est bien vrai. Le beau cabinet.

B ij

de Mylord Wemples, que tout le monde vante, n'est rien en comparaison.

M. B A R L O W.

Il y a mieux ; c'est que souvent on a tiré une grande utilité de la connoissance des étoiles. Harry en a fait l'expérience, lorsqu'il se perdit dans le grand marais : il va nous faire le récit de son aventure.

Harry raconte ici à Tomÿ, qu'une fois ayant perdu son chemin, surpris par la nuit, trompé par ces lueurs mensongères qui brillent quelquefois dans l'obscurité, & qu'on nomme feux follets, il s'égara de plus en plus ; qu'ayant enfin levé la tête vers les cieux, il reconnut le chariot ; & réfléchissant qu'en sortant de la maison de son père, l'étoile polaire s'étoit montrée devant lui, il conclut qu'en lui tournant le dos, la direction opposée devoit le ramener sur sa route : ce qu'il effectua heureusement ; car le bruit des chiens l'avertit

bientôt de la proximité d'un village voisin de la ferme de son père ; & par ce moyen il regagna son chemin , & se rendit chez lui , après avoir été exposé à passer la nuit , sans abri , dans une plaine immense , qu'on appelle le grand marais.

La sagesse & les lumières de M. Barlow lui fournissoient mille moyens ingénieux d'exciter dans l'esprit de Tomy l'ardeur des sciences & l'amour de l'étude. Après avoir fait naître sa curiosité en piquant son amour-propre , il conduisit adroitement son élève au point de lui faire implorer , comme une grace , des leçons d'écriture & d'arithmétique.

Toujours simple , toujours clair , il sut applanir les difficultés , écarter les dégoûts , & hâter les succès.

C'est ainsi que se passaient les longues soirées d'un hiver rigoureux. Harry , plus endurci , bravoit les glaces & la saison. Tomy , plus délicat , s'étonnoit un jour de son insensibilité à la rigueur du temps. Harry lui rappela l'histoire des Spar-

tiates, que le petit Merton le pria de lui raconter plus en détail.

H A R R Y.

Les Spartiates étoient un peuple courageux, infatigable, accoutumé à mépriser le luxe & la mollesse, toujours occupé aux exercices du corps, prêt à courir au danger, à affronter la mort, sans craindre la douleur. Entourés de nations avec lesquelles ils avoient souvent des débats, ils se tenoient toujours en état de défense. Tous les enfans appartenoient à la patrie; on les élevoit dans une égalité absolue, & les enfans de leurs Rois étoient traités sans préférence. Ils furent un jour obligés de marcher contre les Perses. A la rencontre des deux armées, le Général ennemi, voyant le petit nombre des Spartiates, crut leur défaite assurée: Agéfilas, leur Roi, sans s'embarrasser des forces des Perses, osa les charger. Il ordonna à ses soldats de serrer leurs rangs & de se couvrir de leurs boucliers. L'ennemi ne put soutenir

leur choc ; en un instant , l'armée persane fut mise en déroute.

Ici Tomy interrompit l'historien , pour lui demander ce que c'étoit qu'un bouclier. Il faut que vous sachiez , répondit M. Barlow qui étoit présent , qu'avant la funeste découverte de la poudre à canon , les soldats combattoient corps à corps , armés de piques ou d'épées , & qu'ils portoient des armes défensives de diverses formes pour parer les coups. Le bouclier étoit soutenu par le bras gauche ; on le composoit de planches ferrées , renforcées de peau d'animaux , ou de plaques de fer & d'acier : ces dimensions étoient assez grandes pour couvrir tout le corps d'un homme : en bataille , ils se présentoient le bouclier étendu devant eux , pour se mettre à couvert des flèches. Sur leur tête étoit un casque ou bonnet de fer , orné de plumes d'oiseau ou de crin de cheval , qu'agitoient le souffle des vents. Marchant ainsi alignés d'un pas égal , ils char-

geoient l'ennemi, ayant la main droite armée d'une épée. Je vous assure, dit Tomy, que j'aurois eu du plaisir à les voir; j'aime le métier des armes, & je veux servir quand je serai assez grand pour cela. J'ai remarqué, & j'ai même entendu dire que les dames aimoient mieux les militaires. Mais, lui opposa M. Barlow, savez-vous ce que c'est que les devoirs de cet état? Non, dit Tomy: je présume qu'ils courent des dangers dans les combats; mais aussi quand ils défilent au son des instrumens, la tête haute, le fusil sur l'épaule, on a du plaisir à les regarder. Je veux, répondit M. Barlow, vous donner des idées plus justes de la vie d'un soldat. Laissez Harry continuer son histoire.

Pharnabazus (c'étoit le nom du Général persan), voyant que ses troupes ne pouvoient résister à la valeur des Spartiates, envoya demander à Agésilas une entrevue pour traiter de la paix. Agésilas y consentit, & fixa le lieu où ils devoient se rencontrer: il y arriva le premier. Phar-

nabazus ne paroissant point , le Roi de Sparte fit rafraîchir son armée. Les soldats étalèrent à terre leurs provisions : c'étoient des oignons, des racines communes , & du pain grossier. Au milieu d'eux étoit le Roi, sans distinction, soit dans sa nourriture, soit dans son extérieur ; & cependant de tous ses guerriers , aucun ne s'exposoit plus courageusement aux périls de la guerre, aucun ne supportoit mieux toute espèce de fatigue : de sorte que le soldat, plein de respect pour son Roi, auroit eu honte de paroître ou moins brave ou moins patient que lui.

Les esclaves de Pharnabazus arrivèrent enfin : les uns portoient de riches tapis qu'ils étendirent à terre ; d'autres vinrent dresser une tente ornée de draperies brillantes : ils furent suivis de cuisiniers , de chevaux chargés de provisions délicates , & de quoi faire un repas somptueux. Ensuite parut le Général lui-même, tout chamarré d'or, monté sur un cheval superbement arrangé. Lorsqu'entouré de ses principaux Officiers,

il remarqua la grossièreté du repas des Spartiates, il ne put s'empêcher de sourire, en comparant sa magnificence à la simplicité de leurs manières. Ses flatteurs applaudissoient au ridicule qu'il jetoit sur les soldats ennemis. Un seul, parmi ceux qui l'accompagnoient, paroissoit observer une contenance grave : il avoit autrefois servi chez les Grecs, & son honnêteté le faisoit considérer par Pharnabazus lui-même, qui le pria de s'expliquer. O Pharnabazus, dit-il, je vous avoue que ce qui divertit ceux qui vous entourent, est pour moi un sujet de crainte. Je vois de votre côté l'or, le luxe, & l'abondance ; mais je cherche des soldats, & je ne trouve que des cuisiniers, des danseurs, des musiciens, gens inutiles pour faire la guerre. Du côté des Grecs, on ne voit aucune de ces futilités ; du fer compose leur armure : je contemple des hommes endurcis aux combats, disciplinés, accoutumés à obéir à leur chef, gardant scrupuleusement leurs rangs,

habiles à prendre leur avantage sur l'ennemi , & mourant sous le drapeau , plutôt que de fuir. S'il falloit disputer à qui donneroit un meilleur repas , certainement vous auriez l'avantage ; mais , les armes à la main , ne comptez pas sur la victoire ; tout l'or des Perses ne les garantira pas du fer des Spartiates. Ce discours fit réfléchir Pharnabazus : il fit la paix avec Sparte , & apprit à craindre & à estimer de tels ennemis.

Vous voyez , dit M. Barlow , que les beaux habits ne sont pas des choses d'une si grande importance , puisqu'ils ne donnent ni plus de mérite , ni plus de valeur à celui qui les porte , & que , sous une simple apparence , le courage n'en a que plus d'éclat.

Aux leçons de morale succédoient les leçons d'astronomie , & des plaisirs dont l'objet amenoit presque toujours quelque chose d'instructif. Le hasard donna lieu à une dissertation de physique. Un escamoteur ambulante vint à passer dans le voisinage

de M. Barlow : la curiosité de ses élèves l'engagea à les y accompagner (1). Après plusieurs tours de cartes, le prétendu forcier présenta, aux yeux des spectateurs, un large bassin rempli d'eau, avec une figure représentant un cygne flottant sur la surface. Messieurs, dit le conjurateur, j'ai réservé cette expérience pour la dernière, comme étant la plus curieuse de celles que je vous ai fait voir; & que vous verrez peut-être de votre vie. Ce cygne est inanimé; il n'est susceptible d'aucune sensation, d'aucune intelligence: si vous en doutez, prenez-le dans vos mains, & examinez-le. Il fut retourné dans tous les sens par plusieurs personnes de l'assemblée, qui le remirent à sa place. Maintenant, continua l'es-

(1) Le Lecteur reconnoîtra ici le trait raconté dans *Emile*: mais comme celui-ci est suivi d'une explication plus détaillée, on a cru qu'il n'étoit point inutile de le rapporter dans toute son étendue.

camoteur, cette forme d'animal qui vous paroît sans mouvement & sans instinct, va cependant m'obéir comme à son maître, & suivre toutes les directions que je voudrai lui donner. En disant cela, il prit dans sa main un petit morceau de pain, & appelant l'oiseau aquatique, lui ordonna de s'avancer vers lui : immédiatement après, le cygne, au grand étonnement de l'assemblée, se retourna, & vint au bord. L'escamoteur fit le tour du bassin, & les mouvemens commandés furent exécutés, de la part du cygne, comme si c'eût été un animal vivant. Quelques-uns des assistans essayèrent de lui présenter des morceaux de pain; ce fut inutilement. L'oiseau demouroit immobile, & ne reconnoissoit que la voix de son maître. Quand la scène fut finie, M. Barlow se retira avec ses deux élèves, & regagna le presbytère : mais Tomy, profondément préoccupé de ce qu'il avoit vu, ne parla d'autre chose pendant plusieurs jours; il auroit donné tout au monde pour avoir un tel

cygne. Peu de temps après, comme il en causoit avec Harry, celui-ci lui dit en souriant qu'il croyoit en avoir trouvé le secret, & que le lendemain il lui montreroit un cygne semblable à celui de l'escamoteur, & tout aussi docile à son commandement. Effectivement Harry ayant pétri un morceau de cire auquel il donna la même forme, il le plaça sur un bassin d'eau, & lui présenta un morceau de pain: le cygne le poursuivit, & répéta, au grand étonnement de Tomy, l'opération du sorcier. Quand Harry se fut amusé quelque temps de la surprise de son camarade, il lui fit voir la composition de cette petite figure. Une longue aiguille étoit placée au milieu du corps de l'oiseau, & le traversoit dans toute sa longueur; dans le morceau de pain que l'on présentait au cygne, étoit caché un morceau de fer aimanté. Tomy, en voyant tout cela, n'y comprenoit rien encore. M. Barlow, témoin de l'expérience, fit mouvoir des aiguilles, suspendit une clef à la barre; ce qui

augmentoît encore la surprise du jeune Merton. Enfin il n'y tint plus, & pria instamment M. Barlow de lui expliquer ces effets extraordinaires. M. Barlow lui apprit que dans les mines de fer on trouvoit souvent une pierre à laquelle on avoit donné le nom d'aimant; que cette pierre possédoit la faculté d'attirer le fer, en proportion de sa grosseur & de sa distance; que le fer lui-même acquéroit cette faculté quand il étoit frotté avec cette même pierre, & que les barres, ainsi aimantées, s'appeloient des magnets, & pouvoient attirer d'autres barres de fer. Harry, dit-il, a soupçonné que le phénomène du cygne s'opéroit par la vertu magnétique. Lorsqu'il m'en a parlé, j'ai confirmé son opinion; je lui ai fourni l'aiguille & la barre aimantée, pour imiter l'expérience qui causa l'autre jour votre extrême surprise, & que voilà expliquée maintenant. Tomy rappela à M. Barlow que le cygne, abandonné à lui-même, restoit toujours dans une direction particulière, & que cette direction étoit du nord au sud. Il en demanda

la raison, & M. Barlow eut avec lui la conversation suivante.

Les premiers qui découvrirent la singulière propriété de l'aimant, & le pouvoir de la communiquer au fer, s'amuserent, comme nous faisons, à toucher des aiguilles, à les faire flotter sur l'eau, en les dirigeant à volonté. Ils remarquèrent qu'une aiguille, une fois touchée par la pierre, lorsqu'elle demeuroid sur l'eau, prenoit d'elle-même une direction invariable vers le nord. Ils perfectionnèrent leur découverte, & suspendirent l'aiguille par le milieu sur un point, de manière qu'elle fût assez libre pour se mouvoir dans tous les sens. On l'enferma dans une boîte couverte d'un verre, & par ce moyen il fut aisé de reconnoître les quatre parties du ciel.

T O M Y.

Cette découverte fut-elle d'une bien grande utilité?

M. B A R L O W.

Avant ce temps, on n'avoit d'autre

guide sur mer que les étoiles. L'expérience avoit appris que quelques-unes d'entre elles paroissent dans telle ou telle partie du ciel, en tel temps de l'année; c'est par ce moyen qu'ils reconnoissoient l'orient, l'occident, le nord, & le sud; mais il arrivoit fréquemment que l'obscurité des cieux trompant leur navigation, ils s'égaroient long-temps avant de se reconnoître; leurs voyages, d'après cela, étoient fort dispendieux, fort longs; ils osoient à peine quitter le rivage: mais cette découverte, assurant leur marche, favorisa leurs entreprises, & ils se hasardèrent sans crainte sur l'océan qu'ils avoient si long-temps redouté.

T O M Y.

C'est une chose bien étonnante que cette découverte ait procuré aux navigateurs la faculté de se transporter dans des pays si éloignés, & de se guider sûrement dans une étendue de mer si considérable! Cependant je ne conçois pas pourquoi ils ont pris

la peine d'entreprendre de si longs voyages.

M. BARLOW.

Vous ferez moins surpris, en considérant que souvent un pays produit ce qu'un autre n'a pas, & que cet échange des commodités de la vie a procuré aux hommes des biens dont ils étoient privés auparavant.

Un certain intervalle de temps s'étoit passé depuis cette conversation, lorsque Tomy, qui avoit pris goût à l'astronomie, pria M. Barlow de lui donner une nouvelle leçon. Le soir étoit extrêmement clair. L'Instituteur fit descendre ses deux élèves dans le jardin. Un long tube étoit posé sur un affût. M. Barlow plaça Tomy à la hauteur du tube, & lui ordonna de regarder. Le jeune Astronome, déconcerté, se récria sur ce qu'il avoit vu. Qu'est-ce, dit M. Barlow, qui cause votre surprise? Je croirois, dit Tomy, avoir vu la lune, si l'objet qui m'a frappé n'étoit

pas beaucoup plus gros, & si près de moi, que je pouvois presque le toucher. Ce que vous avez vu, répondit l'Instituteur, est la lune elle-même; ce verre a la propriété de rapprocher de vous les objets, & de vous les présenter tels que vous les distingueriez, s'ils étoient à votre portée. Vous pouvez juger par-là de ce que le soleil & les autres corps célestes vous paroîtroient, si vous pouviez les voir de plus près. Tomy étoit ravi de ce spectacle, le plus beau qu'il eût jamais vu. Il me semble, dit-il, que certaines taches dont cet astre est ombragé, forment presque la figure de la terre & de l'eau. Ce que vous dites-là, reprit M. Barlow, n'a rien de contraire à la raison : la lune est un corps étendu, susceptible sans doute d'être habité comme la terre. Des idées si nouvelles pour Tomy augmentoient de plus en plus sa surprise : ses questions rouloient principalement sur cette métamorphose d'un objet considéré à travers un tube, à l'aide d'un verre.

Quand vous serez plus avancé, lui dit M. Barlow, vous pourrez mieux comprendre ce phénomène, que je vous expliquerai. De vos progrès & de votre zèle pour l'étude, dépend la connoissance de ce dont vous voulez être instruit. En attendant, je veux vous faire voir quelque chose qui ne vous causera pas moins de surprise.

Les deux disciples rentrèrent dans la maison sur les pas de leur maître. Le premier objet qui les frappa, étoit une lanterne placée à terre; un large drap blanc déployé étoit étendu sur la muraille. Tomy, en souriant, dit qu'il ne voyoit là rien d'extraordinaire. Attendez; dit M. Barlow, vous allez être plus étonné peut-être que vous ne l'étiez il y a un moment. Il éteignit toutes les lumières, & alluma seulement la mèche de la lanterne. Tomy recula d'étonnement en voyant passer sur le mur la figure gigantesque d'un homme qui conduisoit un ours. A la suite parut un gros singe en redingotte; après lui, vint une vieille

femme roulant une brouette de fruit, & suivie de deux enfans aussi formés & aussi grands que des hommes ordinaires, qui se battoient chemin faisant. Tomy ne trouvoit point d'expressions pour rendre le plaisir qu'il éprouvoit. Il fit à M. Barlow les plus grandes instances pour qu'il lui expliquât tous ces prodiges. L'Instituteur lui démontra simplement qu'un morceau de verre convexe des deux côtés, c'est-à-dire, saillant, opéreroit toutes ces merveilles, soit dans le long tube appelé télescope, soit dans la lanterne, en le plaçant d'une manière particulière. Mais, dit Tomy, j'ai peine à croire que ce morceau de verre puisse produire un tel changement dans l'apparence des choses. L'eau seule, lui dit M. Barlow, peut produire des effets extraordinaires, lorsqu'elle sert d'intermédiaire pour considérer les objets ; & je vais vous le prouver. Versez de l'eau dans cette coupe sur cet écu ; retirez-vous, jusqu'à ce que vous ne puissiez plus le voir. Tomy recula ; & déclara qu'il

L'avoit absolument perdu de vue. Eh bien, dit M. Barlow, sans que vous ayez la peine de vous déranger, vous allez le distinguer de la place où vous êtes, au moyen d'une plus grande quantité d'eau que je vais verser dans le vase. Effectivement l'écu se montra sur la surface. Le petit Merton, amusé par ces expériences, en contracta un désir plus vif d'en connoître les causes, & ne respiroit plus que la passion de l'étude. Les conséquences qu'il tiroit des leçons de son Instituteur, n'étoient pas toujours de la première justesse; témoin son essai sur un gros dogue dont on avoit fait présent à M. Barlow. Tomy, d'après une relation des mœurs des Kamscharkans, où l'on avoit cité leur adresse à dresser des chiens (faute de chevaux) pour traîner de petites voitures; Tomy, dis-je, avoit formé des desseins sur César (le chien en question); il s'amusoit souvent à lui jeter de petits bâtons dans l'eau, qui lui étoient rapportés, de quelque distance que ce fût. Il résolut, un jour de fête,

d'affubler César à la manière des Kamchatkans ; en conséquence il se munit d'une corde & d'une chaise de cuisine qui composoit le char ; il attira le pauvre chien dans un verger derrière la maison , & mettant la chaise à terre , il attacha le nouveau courrier à son char du mieux qu'il put : celui-ci , docile & doux , ne se méfiant de rien , se prêta sans la moindre résistance. Alors Tomy monta triomphant sur son siège , & le fouet à la main , commença son expérience. Une foule d'enfans admiroient l'industrie de Tomy , & redoubloient son ardeur à se distinguer dans cette occasion. Le conducteur débuta par les mots d'usage entre les cochers , & faisoit claquer son fouet avec la confiance d'un maquignon expérimenté. César , que ce manège commençoit à impatienter , témoigna de l'humeur , en essayant de se débarrasser , & cabriolant comme un cheval rétif. Tous ses mouvemens étoient un plaisir de plus pour les spectateurs ; & Tomy , qui croyoit sa gloire inté-

reissée à la perfection de son entreprise, mettoit déjà plus de chaleur dans son expérience. Enfin il détache à César un vigoureux coup de fouet. A cette brutalité, l'animal furieux fuit à toutes jambes : Tomy, triomphant, regardoit fièrement autour de lui, & gardoit son poste avec autant d'adresse que de fermeté. Malheureusement un abreuvoir se trouve sur sa route, & malgré les efforts du conducteur pour retenir le coursier, soit instinct, soit rage, César se précipite, lui, le char, & le cocher dans ce bassin de deux ou trois pieds de profondeur : nouveau divertissement pour les témoins, qui, malgré leur respect pour Tomy, ne purent s'empêcher de pousser des cris de joie, & de rire aux éclats. L'infortuné héros, pour comble de malheur, avoit été renversé dans l'endroit le plus sale. Le dégel n'avoit pas fondu tout à fait les glaçons. Il gagna le rivage, couvert de fange, de lames de glaces, & paroïssoit moins un être de l'espèce humaine, qu'un animal amphibie. Cet aspect excita

excita de nouveau les ris de l'assemblée, & redoubla la rage du malheureux écuyer, qui, oubliant ses douleurs & sa situation incommode, tomba sur les rieurs avec une telle furie, distribua si libéralement ses coups à droite & à gauche, qu'il dispersa la troupe épouvantée. Aux cris des fuyards, M. Barlow accourut: il eut toutes les peines du monde à contenir Tomy; mais sa figure, l'état dans lequel il paroissoit, ne purent, malgré sa gravité naturelle, l'empêcher de rire de bon cœur. Pour prévenir les suites de l'imprudance de son élève, il le fit mettre au lit, & le tint, pendant vingt-quatre heures au régime, afin de rétablir la transpiration. Une petite leçon qu'exigeoit la circonstance, & que les soins empressés de l'Instituteur adoucissoient, firent impression sur le malade, qui rougit de son inconsidération, & promit de mettre à l'avenir plus de circonspection dans sa conduite.

Enfin arriva le fatal moment, si redouté par M. Barlow, le moment où

Décembre 1786. C

Tomy devoit aller passer une partie de la saison chez ses parens. L'honnête Vicaire prévoyoit qu'une nombreuse compagnie, que le langage de la société détruisoient dans son élève, ou du moins affoibliroient les bonnes impressions qu'il avoit cherché à lui donner. Cependant, comme on ne pouvoit éviter ni différer ce voyage, M. Merton ayant d'ailleurs fait une invitation expresse, pour qu'Harry accompagnât son petit camarade, M. Barlow prit congé de ses deux pupilles. Harry, qui, dans la première expérience qu'il avoit faite du grand monde, s'y étoit ennuyé, n'avoit aucun goût pour cette émigration; mais son attachement pour Tomy & la complaisance naturelle de son caractère lui firent surmonter sa répugnance. A leur arrivée chez M. Merton, on les introduisit dans une grande salle remplie de ce qu'il y avoit de plus élégant en hommes & en femmes. Lorsque Tomy parut, c'étoit à qui feroit son éloge; il étoit grandi, il étoit charmant; ses yeux,

ses cheveux , ses dents , ses traits furent admirés par toutes les femmes. Trois fois il fit le tour du cercle pour y recevoir des complimens. Pour Harry , il ne fut regardé par personne , excepté par M. Merton , qui lui fit un accueil plein de bonté. Une dame de l'assemblée , s'adressant tout bas à Madame Merton , de manière cependant à être entendue très distinctement , lui demanda si ce n'étoit pas là ce petit laboureur que M. Barlow vouloit élever comme un homme du monde. C'est lui , répondit Madame Merton. Ah ! je l'aurois reconnu , ajouta la même dame , à son air commun , à sa tournure plébéienne : mais je suis étonnée , Madame , que vous souffriez une telle compagnie pour M. votre fils , qui , sans contredit , est le cavalier le plus accompli , le mieux formé que j'aye vu de mes jours : ne craignez-vous pas que ce petit payfan ne lui fasse contracter des manières ignobles , & ne lui inspire des idées peu dignes de sa naissance ? Je fais fort bien que

l'éducation est un point essentiel, & je n'ai sûrement rien épargné pour en donner une excellente à Matilde ma fille. En effet, répondit Madame Merton, il est aisé de le voir dans tout ce qu'elle fait : elle touche divinement du clavecin, elle parle le françois supérieurement, & elle desfine en maître : car je n'ai rien vu de mieux que ce gladiateur nu qu'elle m'a montré l'autre jour.

Pendant cet entretien, une jeune personne placée à une extrémité du salon, observant qu'on ne s'occupoit point du tout de Harry, s'approcha de lui avec beaucoup d'affabilité, & chercha à lier conversation avec lui : elle s'appeloit Miss Simmons ; son père & sa mère avoient été très-respectés dans les environs, qu'elle habitoit encore ; & devenue orpheline dès l'enfance, elle avoit été confiée aux soins d'un oncle, homme de bon sens, mais un peu humoriste. L'opinion qu'il avoit pris des femmes du grand monde, l'avoit rendu l'ennemi mortel des talens & des

graces à la mode. Comme, selon lui, la santé étoit le premier des biens, il avoit voulu procurer à sa pupille, par l'éducation & l'exercice, une constitution robuste, au lieu de cette tournure délicate & frêle dont on fait tant de cas dans la société d'aujourd'hui. Sa nièce étoit accoutumée à se plonger dans l'eau froide en tout temps ; l'hiver, elle se levoit avant le jour, elle montoit à cheval, & faisoit fort bien ses douze milles, au grand trot, quelquefois même à pied, au risque de gâter ses vêtements. Par ce système d'éducation, joint à son goût naturel, elle n'avoit aucune disposition à vivre dans le grand monde. Son esprit étoit orné de la connoissance des Auteurs anglois & françois, quoique cependant elle ne parlât pas cette dernière Langue. Outre cela, son oncle, homme instruit, lui avoit donné quelques notions d'Histoire Naturelle, de Géométrie, & d'autres sciences qui ne sont pas ordinairement cultivées par les femmes : elle ne rougissoit point d'em-

ploier ses mains aux travaux domestiques ; douce habitude qui prépare aux devoirs d'épouse & de mère. Quant à la musique, Miss Simmons, quoiqu'elle eût la voix jolie, ne s'en étoit point occupée ; son oncle prétendoit que la vie étoit trop courte pour en perdre les momens à apprendre une science qui ne consistoit, à son avis, qu'à faire du bruit. Il ne voulut point lui donner de maître de Langue françoise, quoique lui-même l'entendît assez pour la lire. Les femmes, disoit-il, ne sont pas des oiseaux de passage exposés à changer perpétuellement de demeure ; l'importation des manières étrangères n'a jamais été bonne à rien ; nos vertus doivent nous appartenir ; nous n'avons pas besoin d'en aller chercher parmi les étrangers. Leur Langue peut être fort agréable ; mais ma nièce est Angloise ; & si elle se marie, ce sera à un Anglois. Si cependant elle trouvoit un étranger qui lui convînt, elle vaut bien qu'il se donne la peine d'apprendre la Langue qu'elle parle.

Telle avoit été l'éducation de Miss

Simmons, qui fut la seule à juger Harry digne de son attention. Harry n'avoit ni les graces extérieures, ni recherchées des femmes, ni cette vivacité, ou plutôt cette impertinence qui passe si souvent pour de l'esprit : mais il avoit le sens & le cœur droit ; il écoutoit en observateur, & réfléchissoit déjà mûrement. Par cette raison, Miss Simmons, quoique plus âgée, goûta singulièrement son entretien, & elle trouva Harry infiniment plus judicieux & plus agréable que tout ce qui composoit le cercle élégant rassemblé chez M. Merton.

On vint avertir que le dîner étoit servi. Harry ne put s'empêcher de soupirer en pensant à l'ennui d'un grand dîner. En effet, rien n'étoit plus somptueux. Le petit fermier voyoit avec peine tant d'apprêts, tant de mouvemens, tant d'hommes employés pour une chose si simple. Que les mœurs unies des laboureurs lui paroissent plus commodes ! Le besoin les conduisit au repas, souvent c'est au milieu des champs, sur la terre

qu'ils ont cultivée : ils y apportent du moins l'appétit , & ne connoissent ni ces préparatifs ennuyeux , ni ces mets déguisés , ni ces complimens ridicules que l'usage a consacrés.

Pendant le dîner , Tomy , à chaque mot qu'il disoit , étoit cité par les convives comme un prodige d'esprit & de graces. Harry , incapable d'aucun sentiment de jalousie , cherchoit à comprendre en quoi son ami pouvoit mériter tant d'éloges ; & il remarquoit que tout ce qu'il avoit dit de si vanté , étoit même au-dessous de sa conversation ordinaire. Cependant l'opinion de tant de femmes d'un rang supérieur lui faisoit croire qu'il se trompoit en jugeant autrement qu'elles. Mais s'il n'avoit pas conçu un préjugé avantageux du mérite de son camarade , le camarade au contraire , ébloui de voir qu'il réunissoit tant de suffrages , s'étoit prêté si complaisamment à l'idée qu'on cherchoit à lui donner de ses talens & de ses graces , qu'il ne doutoit pas , lorsqu'on le nommoit un petit prodige , qu'il n'en fût

réellement un. Sa confiance s'accrut tellement par ses succès , qu'il regardoit intérieurement M. Barlow comme un homme injuste de le contrarier si souvent , de lui demander raison de ce qu'il disoit ; tandis que dans le monde , devant des connoisseurs si raffinés , il n'avoit qu'à ouvrir la bouche pour être applaudi : aussi s'étoit-il emparé de la conversation. Mais M. Merton , qui n'étoit pas si aveuglément prévenu sur les faillies de M. son fils , lui imposa silence deux ou trois fois ; ce qui fit un chagrin extrême à Madame Merton , chagrin que partagea tout bas *Mistriss Compton* sa voisine , en faisant entrevoir à la maîtresse de la maison qu'il falloit retirer *Tomy* des mains de M. Barlow , & lui renvoyer *Harry* , dont la société ne convenoit point du tout à son fils. Je vous avouerai , dit Madame Merton , que ce projet me paroîtroit assez raisonnable ; mais M. Barlow est un homme désintéressé , au point de ne vouloir pas même accepter de nous le plus petit présent ;

& ce feroit mal reconnoître ses bonnes intentions, que de congédier le petit Sandfort.

Une dame de la compagnie ayant nommé, dans ce moment, le Lord Squander, dont elle exaltoit le mérite naissant, se trouva contredite par Miss Simmons, qui, sur le rapport d'un camarade de collège du Lord en question, lui contestoit les qualités les plus ordinaires. La dispute s'élevoit, lorsque la dame qui défendoit le Lord Squander, ajouta qu'on ne pouvoit attaquer la réputation d'un jeune homme allié à ce qu'il y avoit de plus important dans le Parlement, dont la fortune seroit un jour considérable, & qui, pour se conformer de bonne heure aux usages, avoit déjà des créanciers, possédoit le plus joli phaëton de Londres, aimant passionnément le jeu, les chevaux, & la chasse. D'après cette énumération brillante, toute l'assemblée se déclara pour le Lord Squander, & l'on quitta la table & la dispute, pour aller prendre le thé. Après le thé, on proposa

de faire de la musique. Miss Simmons, engagée à chanter, fit entendre une romance écossaise, & mit tant de pathétique dans son chant, qu'Harry en avoit presque les larmes aux yeux. Pour les dames de la société, il étoit aisé de voir, à leur contenance moqueuse, combien peu elles goûtoient ce chant suranné. Après Miss Simmons, on entendit Miss Matilde, qui passoit pour une virtuose du premier talent, & qui chantoit sur-tout dans le genre italien. Harry, pour qui cette Langue étoit inintelligible, n'y prit pas beaucoup de part, en dépit des extases de toute la compagnie. Miss Matilde exécuta très-bien sur le piano-forté plusieurs pièces de musique au gré des connoisseurs; & l'assemblée étoit ou prétendoit être enchantée: Tomy lui-même, sans s'y connoître, partageoit l'enthousiasme général. Le pauvre Harry, moins flexible sous le joug des usages, pouvoit à peine cacher son ennui; il bâilloit, il étendoit les bras, il se pinçoit pour détourner le sommeil qui venoit l'assaillir;

mais en vain ; Miss Matilde avoit beau mettre toute la justesse & tout l'art possible dans son exécution , Harry n'en étoit pas moins disposé à fermer sa paupière fatiguée. Enfin , soit l'heure très-avancée au delà du moment ordinaire de son sommeil ; soit l'effet soporifique de la musique ; cette double conjuration des circonstances l'assoupit tellement , qu'il se renversa sur son siège , profondément endormi. Pendant que son imagination étoit bercée par des songes paisibles , toute la compagnie remarqua cet oubli des bienséances , & s'empressa de le tourner au désavantage du dormeur , qui n'ouvrit les yeux qu'au moment où Miss Matilde cessa de faire éclater sa voix.

Ainsi se passa la première journée de l'arrivée chez M. Merton. Le jour suivant , le jour d'après ne furent qu'une répétition de la même scène. Les élégans de la société avoient des manières si opposées à la simplicité de Harry , qu'il étoit regardé avec une sorte de dédain , & qu'on lui

accordoit à peine les politesses ordinaires. Cette ridicule conduite étoit sur-tout inspirée par M. Compton & M. Mateh. Le premier, qui passoit pour un petit-maître, avoit, pour tout mérite, une figure longue & maigre, un grand fond d'impudence, & de très larges boucles qui lui couvroient le pied presque en entier. Sorti depuis peu de l'Académie, il en avoit rapporté beaucoup de penchans vicieux, & pas une qualité utile. M. Mateh, fils d'un Gentilhomme du voisinage, qui avoit dérangé sa fortune par une passion immodérée des chevaux de course, avoit été élevé, pour ainsi dire, dans les haras ou dans les écuries; il attendoit impatiemment que son éducation fût achevée, ne respiroit que chevaux & équitation, & soupiroit après les occasions de se distinguer à Ascot & à Newmarket. Ces deux Messieurs, fortement prévenus contre Harry, se permettoient de le mortifier le plus qu'il leur étoit possible; mais en même temps ils se montroient empressés &

flatteurs envers Tomy : ils lui avoient déjà fait le tableau des plaisirs de la capitale, de la vie des jeunes gens, du commerce des courtisanes. Tomy, transporté dans une nouvelle sphère d'idées, commençoit, par degrés, à perdre le souvenir de M. Barlow & son affection pour Harry, qui voyoit, avec regret, le changement de procédés de la part de son camarade. Lorsque celui-ci voulut essayer quelques représentations, un sourire méprisant l'avertit de l'inutilité de son zèle.

Après quelque temps de séjour, une troupe de Comédiens ambulans vint à passer dans le voisinage, où ils s'arrêtèrent pour donner une représentation. M. Merton fut le premier à engager tous les jeunes gens à se donner le plaisir de la Comédie. Harry se trouva avec eux, & les y accompagna. Tomy, qui ne faisoit plus guère attention à son camarade, se plaça entre ses deux nouveaux amis, qui débutèrent, lorsqu'ils furent assis, par jeter des pelures d'oranges sur le

théâtre ; ce qui divertissoit singulièrement le jeune Merton , qui ne manqua pas de les imiter. Le rideau se lève après quelques minutes , & l'assemblée gardoit un profond silence. Mais M. Match & M. Compton , qui prétendoient se distinguer , faisoient un tel vacarme , qu'il étoit impossible d'entendre la pièce. Dans leurs propos indiscrets , ils ne ménageoient ni les spectateurs , ni les acteurs : l'assemblée étoit cependant composée , en grande partie , de commerçans & d'habitans de la ville voisine ; mais ce n'étoit pas une raison pour en imposer à ces prétendus élégans. Ils trouvoient à critiquer à l'habillement , à la coiffure de ces honnêtes gens ; de sorte qu'Harry ne concevoit pas que des gens du beau monde tinssent des discours tout au plus permis à des perruquiers ou à des tailleurs. Pour les acteurs , ces Messieurs les traitoient sans pitié. M. Match , qui se piquoit de faire les choses dans le grand genre , proposa aux deux autres étourdis de sauter sur le théâtre,

& de mettre en pièces les décorations. Le projet passa tout d'une voix. Harry, qui écoutoit, & qui, jusqu'alors, avoit gardé le silence, ne put s'empêcher de représenter que ce projet étoit une horrible cruauté. Ces pauvres gens, dit-il, font tout ce qu'ils peuvent pour nous amuser; s'ils pouvoient mieux faire, s'ils avoient le talent des acteurs de la Capitale dont on parle tant, ils ne demanderoient pas mieux que de s'attirer nos suffrages. Pourquoi les traiter avec mépris? Quant à démolir la salle, nous n'en avons pas plus le droit, que de violer l'hospitalité chez un hôte qui nous auroit donné l'asile. Puisque nous sommes chez eux, ne leur faisons pas de mal. S'ils ne s'acquittent pas bien de leur profession, regrettons d'être venus les entendre; mais n'allons pas plus loin. Cette sage représentation n'avoit produit aucun effet sur les tapageurs, qui se mettoient en devoir de suivre leur dessein, lorsqu'un assistant, vêtu simplement, mais avec décence, prit la

liberté de les apostropher directement sur l'indignité de leur conduite. M. Mateh, qui regardoit cette insurrection comme une impertinence, y répondit d'une manière si brutale, que l'orateur prit un ton plus haut. La dispute s'échauffoit par degrés : enfin M. Mateh, croyant que c'étoit lui faire un impardonnable affront que d'oser lui parler ainsi, traita son adversaire d'insolent, & accompagna son épithète d'un vigoureux soufflet. Malheureusement pour lui, il avoit affaire à un champion aussi déterminé que robuste, qui, sans préalable, le saisit au collet, l'enleva de terre, & l'étendit sur les bancs; ensuite, lui mettant le pied sur le ventre, il dit à l'insolent, que puisqu'il aimoit à troubler le repos public, il lui conseilloit, pour l'intérêt du sien, de ne jamais l'oser en sa présence; ajoutant que s'il remuoit seulement avant qu'il eût achevé sa leçon, il le mettroit en pièces. Plusieurs personnes de la connoissance de cet honnête bourgeois assuroient qu'il étoit homme à

le faire. Nos petits-mâîtres avoient un peu perdu contenance, après un pareil incident. M. Match oublia sa dignité, au point de demander humblement grace à son adversaire : Harry se joignit à toute la compagnie pour l'implorer. J'y consens, dit le bourgeois : mais je n'aurois jamais cru que des gens du monde, puisque vous vous qualifiez tels, fussent capables de se conduire aussi indécement en public. Je consens à ne pas faire aller plus loin cette scène honteuse pour vous ; mais c'est en considération de ce petit Monsieur qui vous a parlé si sérieusement, & qui sûrement est meilleur Gentilhomme que vous tous, quoiqu'il ne soit pas mis, ainsi que vous, comme un coiffeur ou un bateleur. A ces mots, il laissa relever M. Match, dont le maintien humilié servit de leçon au reste de la compagnie. Il est vrai que M. Match, de retour au château, redevint fanfaron, & protesta que si le champion bourgeois avoit été un homme comme lui, l'affaire auroit eu

des suites , & qu'il lui auroit proposé de brûler une amorce. On garda le plus grand secret sur ce qui s'étoit passé , & le lendemain , lorsque les dames demandèrent des nouvelles de la Comédie , on ne répondit que des choses générales ; & pour suppléer au vide de la conversation , des tables de jeu furent dressées à l'instant. Harry ayant refusé de jouer , Miss Simmons , qui en soupçonnoit le motif , le pressa de consentir à se mettre de moitié avec elle. Harry lui exposa ingénument qu'il n'avoit pas d'argent. Qu'à cela ne tienne , dit Miss Simmons , je vous en prêterai. Non , Miss , je vous rends graces , répondit Harry ; M. Barlow m'a expressément défendu d'accepter ou d'emprunter de l'argent , de peur , dans l'un ou l'autre cas , de courir risque d'être mercenaire ou malhonnête. Tout ce que put obtenir Miss Simmons , ce fut de le faire jouer pour son compte. Harry , toujours observateur , remarquoit l'avidité fardée des femmes rassemblées autour de la table. Il leur comparoit

la contenance égale & tranquille de Miss Simmons. Enfin, après diverses révolutions, la masse de l'argent se trouva appartenir à Harry, qui se leva, laissant le profit à Miss Simmons, pour le compte de qui il avoit joué. Une petite discussion de délicatesse s'éleva entre eux pour le partage de l'argent, que le petit Sandfort refusa constamment, sous prétexte qu'il n'y avoit aucun droit. Miss Simmons le pria du moins de consentir à l'employer pour elle comme il le jugeroit à propos. Volontiers, dit Harry; je l'accepte à cette condition, & j'espère que vous ne désapprouverez pas l'usage que j'en veux faire.

Le lendemain, aussi-tôt après le déjeuner, il disparut; & il n'étoit pas encore de retour à l'heure du dîner. Il arriva dans le désordre de quelqu'un qui vient de faire une course fatigante; son teint étoit éclatant de cette rougeur que produit un exercice violent en pleine santé. En voyant les regards méprisans des femmes fixés

sur lui, Harry parut un peu confus ; mais M. Merton lui ayant fait faire place , & le traitant avec familiarité , il reprit contenance.

On parla, pendant le dîner , d'un des premiers Acteurs de Londres qui étoit arrivé dans le village , & qui devoit s'y arrêter plusieurs jours avant de continuer sa route. M. Compton proposa alors de se conformer à l'usage des grandes maisons , & de faire présent à un homme d'un talent aussi estimé, d'une tabatière d'or aux frais & au nom de la société ; ce qui la mettroit dans une sorte de recommandation. Sa motion passa tout d'une voix , & le moteur commença par sortir une guinée de sa poche : le reste en fit autant , excepté Harry , qui , persifflé sur son refus , après le gain de la veille , dit , pour ses raisons , qu'il ne croyoit pas cet argent employé d'une manière utile , & qu'il y avoit dans le pays vingt familles pauvres auxquelles il seroit bien plus juste de le consacrer. Il persista dans son refus . sans convertir personne :

& la table de jeu vint encore au secours du désœuvrement de la société. Miss Simmons s'étant dispensée de jouer , afin d'avoir une conversation avec Harry, lui demanda , avec beaucoup de douceur , s'il n'eût pas été mieux de contribuer , au moins en partie , à ce qui avoit été proposé , que d'offenser tout le monde par une explication trop franche de son sentiment ? Oui , Madame , répondit Harry , c'eût été le parti le meilleur à prendre ; mais je ne le pouvois plus. = Comment cela se peut-il ? Navez-vous pas gagné près de trente schellings hier au soir ? = Cette somme vous appartenoit , Miss ; j'en ai disposé en votre nom , & j'espère mériter que vous ne m'en reprochiez pas l'usage = . Qu'en avez-vous fait ? répondit Miss Simmons , se doutant qu'elle auroit une raison de plus d'estimer Harry. Madame , lui répondit-il , mon père a eu long-temps une servante honnête & fidèle qui consacroit le produit de ses gages au soutien de son père & de sa mère ;

que leur vieillesse & leurs infirmités empêchoient de travailler. Elle quitta la maison dans une circonstance où ses parens manquoient d'argent, après une longue maladie qui les avoit épuisés; elle voulut les soigner elle-même, & trouvoit avec peine dans son travail de quoi les faire subsister. Je l'ai su, & ce matin j'ai couru leur porter de votre part tout l'argent que vous m'avez donné hier: en êtes-vous mécontente? A Dieu ne plaise, répondit Miss Simmons; je vous dois au contraire beaucoup de reconnoissance de la bonne opinion que vous avez donnée de moi: je suis seulement fâchée que vous n'ayez pas fait cette bonne œuvre en votre nom. Je n'en avois pas le droit, ajouta Harry; c'eût été manquer également à l'honneur & à la vérité.

La conversation de Miss Simmons étoit le seul agrément que trouvoit Harry chez M. Merton; toutes les autres femmes lui paroissoient si inconsequentes, si affectées, que la comparaison tournoit toujours à l'avan-

tage de la jeune Miss, dont la politesse simple & touchante avoit absolument gagné sa confiance. Ce qui lui paroïsoit plus révoltant chez ses frivoles compagnons, c'étoit de voir qu'ils se regardoient comme les seuls êtres importans dans le monde. Le moindre excès du froid ou du chaud, une promenade un peu longue, le moindre obstacle à leurs vœux, un frisson, un mal de tête étoient traités par eux de maux très-graves; ils en étoient tellement émus, ils exagéroient tant leurs douleurs, qu'on les auroit pris pour une espèce d'hommes plus sensibles que les autres par leur nature. Il est vrai que leur sensibilité n'étoit excitée que par leurs propres souffrances, & que les douleurs d'autrui ne les touchoient nullement. Certainement, disoit Harry, il ne peut pas exister tant de différence entre un homme & un autre, &, dans tous les cas, la partie la plus estimable est celle que compose le pauvre laborieux qui pourvoit à nos besoins par son industrie; car je ne vois pas de
quelle

quelle utilité est sur la terre l'espèce des petits-mâîtres , dont toute l'occupation est de parer leur extérieur , de marcher sur la pointe des pieds , de mépriser les autres , & de balbutier quelques mots des Langues étrangères.

Bientôt tous les vœux , toutes les pensées , tous les projets de cette société se réunirent pour les préparatifs d'un bal que Madame Merton avoit résolu de donner en l'honneur du retour de son fils : la maison n'étoit remplie que de tailleurs , de maîtres de danse , de marchandes de modes. Les jeunes dames n'étoient plus occupées qu'à donner des ordres pour leurs habits & à répéter des pas nouveaux. Miss Simmons étoit la seule qui voyoit indifféremment l'approche de ce grand jour ; Harry ne lui avoit pas entendu proférer un seul mot qui fût juger qu'elle y prît le moindre intérêt. Cependant il avoit remarqué que , depuis quelques jours , elle restoit plus long-temps enfermée dans sa chambre. Enfin , le jour même de

Décembre 1786. D

la fête , elle s'approcha de Harry avec le sourire de la bienveillance , & lui parla ainsi : J'ai été si touchée du récit que vous m'avez fait l'autre jour de l'affection de cette jeune fille pour ses parens , que j'ai employé une partie de mon temps à lui préparer un petit présent que je vous prie de lui porter aujourd'hui. Je ne fais , ajouta-t-elle , ni broder , ni peindre des fleurs pour en former des ajustemens recherchés ; mais mon oncle m'a appris à travailler utilement , & je ne puis mieux consacrer mon adresse qu'au soulagement de ceux qui sont dans le besoin. Elle remit alors entre les mains de Harry un petit paquet de hardes convenables à l'usage des pauvres gens. Attendri jusqu'aux larmes , le petit Sandfort reçut le paquet , sans pouvoir exprimer à Miss Simmons son plaisir & sa reconnoissance.

Les danseuses , impatientes de voir finir le jour , & le bal s'ouvrir , redoubloient de soins pour leur parure. Tomy , dont la vanité naturelle avoit

triomphé des principes de modestie qu'il avoit puisés à l'école de M. Barlow , avoit absolument repris son premier caractère : la dissipation & les plaisirs dont ses amis lui présentoient les charmes , étoient devenus ses goûts dominans. Il étoit déjà convaincu qu'un habit élégant étoit une chose de la plus grande importance ; les discours des femmes l'affermissoient encore plus dans cette opinion. Les préceptes , inculqués avec tant de peine dans son esprit par l'honnête Vicaire , avoient totalement disparu , pour céder la place aux préjugés du monde ; il voyoit que les travers les plus condamnables , loin d'être censurés dans la société , y étoient presque regardés comme une sorte de mérite. Harry cependant , dans un moment d'entretien très-rapide , lui demanda ce qu'auroient fait , dans l'armée d'Agésilas ces élégans , devenus ses amis , & quelle auroit été la ressource de toutes ces belles dames , si le hasard les eût jetées dans quelque désert où elles auroient

été obligées de pourvoir à leur subsistance? Mais Tomy crut résoudre la question en lui tournant le dos.

La chute du jour amena le moment important de l'ouverture du bal. Tomy avoit un habit de la plus grande élégance. Pendant deux heures entières, malgré sa vivacité naturelle, il avoit soumis sa tête au talent d'un fameux perruquier; mais ce qui mettoit le comble à sa satisfaction, c'étoit une immense paire de boucles qu'on voyoit briller sur son pied; Madame Merton les avoit commandées exprès pour son fils. Plusieurs menuets furent dansés & applaudis à outrance: Tomy lui-même eut l'honneur de figurer avec Miss Matilde; & quoique sa contenance en commençant ne fût pas très-assurée, il prit courage au bruit des acclamations qu'on lui prodiguoit; & après avoir achevé son menuet & reconduit sa danseuse, il alloit recevoir des complimens de toutes les femmes, comme s'il eût développé le plus grand talent. Harry occupoit un coin de l'appartement, évitant

de se mettre en évidence , convaincu qu'il ne pouvoit être d'aucune utilité, & ne sachant que trop combien l'on étoit prévenu contre lui. M. Compton le remarqua, & forma sur le champ le projet de mortifier Miss Simmons, qu'il n'aimoit pas, fort aise d'ailleurs d'exposer Harry au persifflage de la société. Il communiqua son projet à Mateh, qui faisoit les honneurs du bal, Mateh, dont le persifflant naturel ne pouvoit que favoriser ses vues. En conséquence, celui-ci, avec l'air du respect officieux, engagea Miss Simmons, qui, malgré son peu de goût pour la danse, accepta sans hésiter. En même temps, M. Compton s'avança vers Harry avec la même hypocrisie de politesse, & lui proposa un menuet de la part de Miss Simmons. Harry eut beau protester qu'il ne savoit pas danser, le perfide agent lui représenta comme un devoir indispensable de se tenir prêt au moment; objecta que Miss Simmons seroit grièvement offensée de son refus; que d'ailleurs,

pour remplir ce que la bienfiance exigeoit de lui , il suffisoit qu'il marquât la figure , sans s'embarrasser des pas. Un moment après, Miss Simmons s'étant avancée à la fin d'un menuet, il prit Harry par la main, le plaça auprès d'elle, & sans leur laisser le temps de s'expliquer, donna l'ordre aux musiciens de commencer. Miss Simmons, fort surprise en regardant son danseur, qu'elle croyoit absolument étranger à ce genre d'exercice, pressentit qu'il y avoit dans cet arrangement un dessein direct de la mortifier. Cependant, au son des instrumens, la jeune Miss s'inclina pour la révérence. Harry essaya de l'imiter du mieux qu'il put; mais ce fut d'un air si gauche, que toute l'assemblée partit d'un fort rire. Sans émotion, sans impudence, il continua de suivre les mouvemens de sa danseuse, qui, pour abrégér cette scène embarrassante, lui présenta la main. Le malheur voulut que le pauvre Harry, qui n'avoit pas bien remarqué cette manoeuvre, imaginant que donner

une main ou l'autre , ne faisoit rien à la chose , présenta la gauche au lieu de la droite : cette méprise augmenta encore les éclats des assistans ; ce qui détermina Miss Simmons , en présentant les deux mains ; de mettre fin à cette espèce de supplice. Leur explication , après cet événement , fournit encore matière aux railleries des deux auteurs du complot. Cependant Miss reprit sa gaieté , & repoussa la plaisanterie avec la dignité qui lui convenoit. Je ne conçois pas , disoit Harry , ce que c'est que la politesse de ces gens qui se disent du grand monde ; il me semble qu'être poli , c'est se montrer obligeant envers tous , éviter de dire ou de faire ce qui peut causer du désagrément aux autres ; & je vois tous ces Messieurs se mettre à la torture pour imaginer des mortifications. Par exemple , quel motif M. Match & M. Compton ont-ils eu de vous désobliger , en vous donnant un partenaire tel que moi , vous qui êtes si polie , si bonne envers tout le monde , qu'il est impos-

sible de ne pas vous aimer ? S'occuper de leur conduite , répondit la jeune Miss , ce seroit leur faire un honneur que ces jeunes étourdis ne méritent pas ; la dédaigner , c'est les en punir. Comme ils s'entrenoient ainsi , la danse fut suspendue pour prendre des rafraîchissemens. Tomy Merton & ses nouveaux amis s'empressoient à servir les dames , sans qu'aucun d'eux daignât s'occuper de Miss Simmons. Harry en fit la remarque , & courut lui chercher un plateau chargé de glaces & de liqueurs rafraîchissantes ; mais à l'instant où il se baissoit pour les lui faire prendre , M. Match , tout fier du succès de sa première méchanceté , en conçut une seconde , non moins offensante , & plus brutale en effet : il saisit le moment où Harry avoit rempli un verre ; & feignant alors d'être entraîné par un faux pas , il poussa brusquement l'échanson , qui répandit toute la liqueur sur le sein de la jeune Miss. Miss rougit. Harry , qui n'étoit plus maître de son indignation , qui ne pouvoit douter que

cette action ne fût préméditée , prit un verre de limonade à moitié plein, & le jeta à la figure de l'agresseur. Mateh, irrité de la représaille, riposta par une carafe qui alla se briser sur la tête de Harry : heureusement pour lui qu'elle ne fit que l'effleurer; mais il n'en eut pas moins une large blessure, dont le sang sortit si abondamment, que ses habits en furent tout couverts. A ce trait, Harry ne se possède plus; ni le lieu ni la société ne sont capables de le retenir; il s'élançe furieux sur son adversaire, & sans doute un combat terrible alloit s'ensuivre, si M. Merton ne fût arrivé fort à propos pour séparer les deux champions. Il s'informa du sujet de la querelle, que M. Mateh tâcha d'expliquer en sa faveur : mais Harry insista tellement sur la négative, appuyé d'ailleurs par le témoignage de Miss Simmons, que M. Merton n'eut pas de peine à démêler la vérité. Mateh plaida vainement sa cause, en assurant qu'il avoit cru faire un badinage, sans intention d'offenser Miss

directement ou indirectement. M. Merton ne s'expliqua point d'abord, rétablit la paix, & donna des ordres pour qu'on eût un soin particulier du blessé. Madame Merton, prévenue par le récit imposteur de M. Compton, s'étoit déjà déclarée contre Harry, & tout le monde embrassoit son opinion : mais M. Merton survint, donna son avis sur cette affaire, qui prit, dans son récit, une tournure favorable au défenseur de Miss Simmons. Aussi-tôt toutes les dames, que le mérite de Miss avoit indisposées, furent invinciblement entraînées vers l'opinion contraire. Une d'elles observa que sous des habits plus élégans Harry auroit un air assez noble; une autre remarqua qu'il avoit une physionomie au-dessus de sa condition ; une troisième assura que, quoiqu'il n'eût pas appris à danser, il n'étoit pas sans grace. La danse avoit été suspendue : la nuit étoit avancée ; chacun se retira.

Le lendemain du bal fut un jour de désœuvrement & de repos. L'a-

près-midi cependant les jeunes gens projetèrent une grande promenade. Harry , que les mouvemens d'une amitié trop mal payée ramenoit sans cesse sur les pas de Tomy , suivit une société qu'il auroit fuie sans ce motif délicat. A une certaine distance, on aperçut de loin une foule de peuple rassemblée; une même curiosité porta toute la bande de ce côté. On alloit y donner le spectacle d'un combat de taureau; objet fort tentant pour ces jeunes éventés , qui cependant craignoient le mécontentement de leurs parens, s'ils s'y montreroient , surtout Tomy , à qui l'on avoit expressément recommandé d'éviter ces sortes de divertissemens. M. Lyddal détruisit leur crainte en les assurant qu'il n'y avoit aucun danger; que le taureau étoit si fortement attaché qu'il étoit hors d'état de faire le moindre mal. D'ailleurs , ajouta-t-il, nous n'irons pas nous accuser nous-mêmes , & je ne crois parmi nous personne capable de nous trahir : tous s'écrièrent que non , à

l'exception d'Harry. Mais, dit un de la compagnie, M. Harry ne dit mot ; est-ce qu'il auroit l'intention de nous dénoncer ? Pas la moindre , répondit-il ; mais si l'on me demande où vous avez été , je ne pourrai pas m'empêcher de dire le vrai. Comment , ajouta M. Lyddal , ne pourrez-vous pas répondre que nous n'avons pas quitté la prairie ? Non , dit Harry , je mentirois. D'ailleurs un combat de taureau est un divertissement cruel & dangereux ; nous ne devons pas y aller , sur-tout M. Merton , qui est si cher à ses parens. Ce discours ne fut pas reçu avec approbation de la part de ceux à qui il s'adressoit. Comment , dit l'un d'entre eux , ce petit drôle se donne les airs de nous faire la leçon ! Quoi , reprit M. Compton , le fils d'un paysan prétendra gouverner des gens de condition , parce qu'on a la bonté de l'admettre parmi eux ! Si j'étois M. Merton , ajouta un troisième , je renverrois ce donneur d'avis dans sa chaumière avec ses gredins de parens.

M. Match , le plus grand , le plus fort de tous , s'approchant de Harry avec un air menaçant : Est-ce, dit-il, par reconnoissance des bontés du fils de M. Merton , que vous voulez être l'espion de sa conduite ? petit mendiant ! Harry soupiroit de l'indifférence de Tomy sur les insultes dont on l'accabloit en sa présence : cependant il répondit à cette troupe ameutée, qu'il n'étoit ni espion ni délateur ; que pour mendiant, il étoit tout aussi loin qu'eux de cette triste condition ; & que si jamais il étoit réduit à une telle extrémité, il aimeroit mieux mourir faute de secours, que de leur en être redevable.

Cette apostrophe , & les reflexions qu'elle produisit, échauffèrent tellement l'humeur hautaine de Tomy, que, présentant le point fermé à Harry, il lui demanda s'il avoit l'intention de l'insulter. Courage, Merton , s'écria en chorus toute la bande ; punissez l'impudence de ce polisson. A Dieu ne plaise , M. Tomy , répondit Harry, que je veuille vous insulter ! C'est vous , ce sont vos amis qui m'outra-

gent. Etes-vous donc, reprit Tomy, un homme qu'il faille tant ménager ? Voilà en effet un plaisant Gentilhomme ! Jusqu'à ce moment, ajouta Harry, j'avois cru que vous étiez digne de l'être : Quoi, vous osez en douter ! s'écria Tomy ; & en même temps il lui appliqua un coup de poing de toutes ses forces sur le visage. La sensibilité du pauvre Harry ne put tenir contre ce dernier trait : Hélas ! dit-il d'une voix entrecoupée, M. Tomy, M. Tomy, je n'aurois jamais cru que vous m'eussiez un jour traité si cruellement. Puis il couvrit de ses deux mains ses yeux inondés de larmes.

La troupe acharnée de ses ennemis, enchantée de la mortification qu'il venoit d'essuyer, recommença de nouveau ses persécutions : les épithètes de lâche, de mendiant & de gredin lui furent répétées par acclamations ; quelques - uns même portèrent la cruauté jusqu'à lui tirer les cheveux, tandis que, la tête penchée, il paroissoit abîmé de douleur. Harry, supérieur à leurs invectives, ne se sentoit pas cependant disposé à supporter pa-

tiemment leurs coups ; il se dégagea brusquement de ses bourreaux , dont la plus grande partie paroissoit déterminée à le laisser enfin tranquille , lorsque M. Match , toujours ami des querelles , retint Harry , pour lui dire qu'un faquin comme lui étoit fait pour être traité de la sorte. Vos épithètes insensées , répondit Harry , ne m'inspirent que de la pitié ; mais si j'ai souffert que M. Merton me frappât , c'est de lui seul que je veux bien le souffrir ; & je ferois voir à tout autre qui oseroit l'entreprendre , si je suis un poltron. A cette semonce , M. Match répondit par un soufflet. Harry rendit un coup de poing si vigoureux , que , malgré la force supérieure de son antagoniste , il s'en fallut peu qu'il n'en fût renversé. Cette riposte inattendue de la part de Harry avoit un peu refroidi le courage de M. Match , qui , sans la honte de céder , auroit volontiers terminé le combat. L'amour-propre ranima sa fureur ; il se jeta alors sur Harry , & d'un premier coup bien ajusté il lui fait mesurer la terre.

Celui-ci renversé, mais non pas vaincu, se relève avec plus de courage, attaque de nouveau son adversaire; mais accablé par une force plus exercée, il tombe pour la seconde fois, & se relève encore. Les spectateurs commencent à prendre une toute autre idée de la valeur du petit fermier, & à considérer le combat avec plus d'intérêt. Harry, sur ses pieds, redouble ses coups, & pare ceux qu'on lui porte avec le sang froid d'un champion aguerri. Ici leur assaut devient de plus en plus terrible : Matteh, à plus de vigueur joignoit plus d'habitude; ses coups, dirigés avec adresse, étoient portés avec autant de force, & chaque fois il paroissoit devoir exterminer un adversaire si inférieur par la taille, l'âge, & la pesanteur des coups : mais Harry étoit endurci : plus infatigable, il est aussi plus agile, plus froid, plus indomptable. Quatre fois il avoit été terrassé, & quatre fois il s'étoit relevé, comme s'il eût retrouvé de nouvelles forces dans sa chute : couvert de poussière & de sang, haletant de fatigue,

il n'étoit pas prêt à céder. Enfin la longueur de cette lutte, tant d'efforts redoublés commençoient à épuiser la vigueur de Match : enragé de rencontrer tant d'obstination dans son ennemi, il ne se possède plus ; il frappe au hasard : la respiration devient plus fréquente ; ses efforts plus pénibles, & ses genoux commencent à plier sous lui. Il rassemble enfin tout ce qu'il a de forces pour porter un dernier coup qui décide de la victoire : Harry l'évite ; & profitant de l'épuisement de son adversaire, il ne le laisse plus respirer, l'étourdit par cent coups frappés à la fois, le fait tomber à ses pieds, & l'oblige de s'avouer vaincu. Alors une acclamation involontaire échappe aux spectateurs en l'honneur du triomphe d'Harry ; tant il est vrai que les hommes sont naturellement plus enclins à considérer la supériorité du courage & de la force, que les droits de la justice. Le petit Sandfort, modeste au sein de la victoire, généreux autant que brave, tendit la main à M. Match excédé de fatigue, l'aïda

à se relever, en lui donnant des marques sincères du regret qu'il avoit de ce qui venoit de se passer entre eux. Match, tourmenté par la honte de sa défaite, par la douleur de ses blessures, garda un profond silence. Mais bientôt un nouveau spectacle attira leur attention : on vit s'avancer au milieu de la plaine un taureau superbe, d'une stature énorme, orné de rubans de différentes couleurs. L'animal majestueux se laissoit conduire sans résistance ; il arriva enfin à l'endroit où il devoit être immolé. Là, on l'attache à un gros anneau de fer qu'on avoit profondément enfoncé dans la terre, & que l'on jugeoit capable de tenir contre ses plus grands efforts. Une foule nombreuse d'hommes & de femmes étoit rassemblée autour du lieu de la scène ; la compagnie de Tomy s'y porte avec empressement, oubliant les conseils, les représentations, avide de contempler ces jeux inhumains. Harry les fuit de loin avec répugnance, conduit par sa tendresse pour son ingrat ami. Il savoit que des accidens terri-

bles étoient souvent la suite de ces divertissemens barbares ; il ne vouloit pas perdre de vue son cher Tomy. Déjà plusieurs chiens avoient été lancés contre le taureau ; ses cornes menaçantes avoient été fatales à trois ou quatre , qui gissoient étendus sur l'arène.

Pendant le fort du combat , un pauvre nègre vint demander la charité à Merton & à sa société ; mais ceux-ci , trop occupés du spectacle , repoussèrent inhumainement cet infortuné. Ainsi dédaigné , il marcha vers l'endroit où se tenoit Harry , qui , sur sa première demande , tirant de sa poche le peu qu'il avoit d'argent , le donna au malheureux nègre ; en regrettant de n'en avoir pas davantage à lui offrir. Dans ce moment , trois dogues à la fois ayant attaqué le taureau , l'animal , devenu furieux , faisant tête aux trois assaillans , l'œil en feu , la bouche écumante , dans un effort de rage , rompit le lien par lequel il étoit retenu , & se trouva en liberté au milieu de la foule des spectateurs. Qu'on se re-

présente le désordre , la terreur de la multitude effrayée , fuyant au hasard ! Le taureau dirigeoit précisément sa course sur les pas de Tomy ; mille cris s'élèvent en même temps. C'est alors que des regrets tardifs rappellerent à tous ces petits maîtres le conseil méprisé de Harry. Harry a vu le danger de son ami ; il vole à son secours : il s'arme d'une fourche arrachée des mains d'un fuyard. C'en étoit presque fait de Tomy ; sa perte paroïssoit inévitable : mais le brave Sandfort a blessé l'animal dans le flanc ; c'est vers lui qu'il veut que le taureau dirige sa fureur. En effet , il abandonne son ami , & s'élance sur lui. Il alloit être la victime de sa généreuse témérité , s'il n'eût été secouru à propos. Le pauvre nègre , auquel il venoit de faire l'aumône , avoit suivi ses pas : avec un gros bâton , il attaque le fier animal , & lui présente un nouvel ennemi à combattre : il le saisit par la queue , & lui fait pleuvoir sur le corps une grêle de coups. En vain le taureau , par sa marche , l'entraîne à travers la cam-

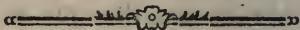
pagne ; le nègre ne lâche pas prise ; & continue toujours sa vigoureuse discipline , jusqu'à ce que l'animal , épuisé par ses propres efforts , rencontrant un tronc d'arbre , chancelle , & tombe. Alors quelques-uns des spectateurs , prenant courage , jetèrent une corde assez heureusement autour de la tête du taureau prêt à se relever , s'en rendirent maîtres , & l'attachèrent à un arbre. Tomy , presque évanoui de frayeur , fut relevé par plusieurs des gens de son père , que le hasard avoit amenés là. Pour Harry , quand il fut certain de n'avoir plus rien à craindre pour son ami , il proposa au nègre de l'accompagner ; & au lieu de retourner au château , il prit le chemin de la maison de son père.

«=====»

Nous sommes forcés de suspendre ici l'intérêt du Lecteur sur la suite de ces aventures : on les imprime actuellement à Londres. Nous nous empresserons de les publier dès qu'elles nous seront parvenues.

HISTOIRE DE KEBAL,

Traduite du Turc. 1777.



UN riche négociant de Bagdad, nommé Kebal, avoit une épouse légitime d'une hauteur & d'une jalousie insupportables, & dont il n'avoit jamais pu avoir d'enfans. Suivant l'usage de son pays & de sa religion, il avoit aussi quelques jolies esclaves, mais avec lesquelles il n'osoit prendre des libertés qu'à l'insçu de sa femme. Une d'entre elles mit au monde un fils : Kebal eut bien de la peine à dérober la mère à la fureur jalouse de son épouse légitime ; & quant à l'enfant, il ne put empêcher que sa marâtre ne s'en emparât. Celle-ci le mit entre les mains d'un esclave noir, qui eut ordre de le faire mourir, ou du moins de l'exposer & de le perdre,

Le nègre conduisit l'enfant dans une forêt ; & l'ayant mis au pied d'un arbre , les cris de l'innocente créature furent entendus d'un berger du voisinage , qui , en ayant eu pitié , le ramassa , le porta dans sa cabane ; & lui ayant donné une chèvre pour nourrice , l'enfant s'éleva chez lui jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. Kebal ayant passé par hasard dans le hameau où demeuroit ce berger , y vit cet enfant , & le trouva charmant. Il demanda si c'étoit son fils. Ayant appris que c'étoit un enfant trouvé , il l'acheta de lui cinquante sequins , l'emmena dans sa maison , où il fut reçu sur le pied d'un petit esclave ; & comme il étoit aimable & caressant , la femme de Kebal le prit d'abord en amitié : mais comme il avoit de l'esprit , & pouvoit déjà s'expliquer , la dame l'ayant fait causer sur les circonstances de son enfance , dont il étoit instruit , elle découvrit que c'étoit le fils de son mari. Aussi-tôt ses dispositions à son égard changèrent ; elle le fit prendre , le fit mettre dans un sac , & jeter dans la mer.

Par bonheur , le sac tomba dans les filets d'un pêcheur , qui , l'ayant ouvert , sauva encore la vie à cet enfant , le mena dans sa cabane , & l'éleva jusqu'à l'âge de quatorze ans. Il se rendit très-habile dans la pêche ; & faisant juger d'ailleurs qu'il auroit un jour les qualités les plus aimables , il se fit estimer & chérir de tous les autres pêcheurs de la côte sur laquelle il habitoit. Le commerce de Kebal l'ayant amené de ce côté , il retrouva encore son fils , qui le reconnut parfaitement , mais qu'il ne reconnut pas d'abord. Il l'acheta du pêcheur , comme il l'avoit , quelques années auparavant , acheté du berger. Il le conduisit avec lui dans un assez long voyage , que son commerce l'engageoit à faire , partie par mer , partie par terre , & qui dura deux ans. Au bout de cette course , pendant laquelle le père avoit reconnu son fils , il se disposa à retourner à Bagdad. Alors Kebal , quoique son malheureux fils lui eût rendu toute sorte de services , se doutant bien que la

marâtre

marâtre le reconnoîtroit & le feroit périr, par une suite de fa foiblesse & de sa soumission aveugle aux volontés de sa femme, voulut encore le lui sacrifier. Il l'envoya donc devant lui à Bagdad, avec une lettre pour sa femme & une pour sa nièce *Mélabié*, que l'épouse de Keбал faisoit élever comme sa fille, & qui devoit être son héritière. Ce sont, lui dit-il, des lettres de recommandation, moyennant lesquelles tu feras parfaitement bien reçu de ma femme & de ma nièce, à qui tu annonceras ma prochaine arrivée. Le jeune homme, voyant le bon homme rêveur, se douta qu'il y avoit quelque chose de sinistre dans ces lettres; & avant que d'arriver à Bagdad, il les ouvrit : il vit en effet que son père écrivoit ainsi à sa marâtre : « Je vous remets entre les mains votre plus grand ennemi, que j'ai retrouvé par le plus grand hasard du monde. Vous auriez peine à le reconnoître, si je ne vous l'annonçois ; mais soyez assurée que c'est lui. Je le livre à vos coups ».

Le fils de Keбал ayant lu ces let-

Décembre 1786.

E

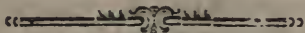
tres , vit le danger qu'il couroit , & chercha à le prévenir : il contrefit la lettre de son père , & la remplaça par une autre , par laquelle Kébal ordonnoit à sa femme de recevoir , avec toute sorte d'amitiés & de distinctions , le jeune homme qui lui apportoit cette lettre ; de le traiter comme un autre lui-même ; & attendu qu'il lui avoit les plus grandes obligations , de lui faire épouser promptement sa nièce *Melabié* , & de mettre ces deux époux en possession de tous ses biens. La fausse lettre produisit tout l'effet désirable ; le jeune homme ne fut point reconnu , fut très-bien reçu , & épousa *Melabié* , qui étoit très-jolie. Il eut le temps de s'en faire aimer avant l'arrivée de Kébal ; & s'étant fait connoître à elle , ils se précautionnèrent contre les mauvais tours qu'on pourroit leur jouer. Quand Kébal fut revenu , il apprit avec autant de dépit que de surprise ce qui en étoit ; il en instruisit sa femme ; mais ils jugèrent à propos de dissimuler. Kébal feignit de se réconcilier de bonne foi avec son fils , &

le traita bien pendant quelques semaines. Enfin un jour il lui dit : « Mon fils , je suis informé que des ennemis en veulent à ma vie , & ils doivent s'introduire dans ma maison. Je les laisserai entrer dans une salle basse , où ils se trouveront vers la quatrième heure de la nuit ; je te charge de descendre alors dans cette salle , & de les y massacrer ». Le fils promit à son père d'exécuter ses ordres ; & le soir il en rendit compte à *Melabié*. Cette jeune femme , qui connoissoit bien ses parens , conseilla à son époux de se garder bien de se rendre au lieu désigné , l'assurant que c'étoit un piège qu'on vouloit lui tendre : il suivit son conseil. En effet , *Kebal* avoit aposté quatre assassins qui devoient tuer son fils lorsqu'il descendroit à la quatrième heure de la nuit ; & ces coquins l'attendirent jusqu'à la sixième heure , sans voir paroître personne. Alors le père , croyant l'affaire faite , & n'entendant aucun bruit , vint pour demander aux assassins s'ils avoient exécuté ses ordres. Ces barbares , ayant aperçu un homme dans l'obscurité ,

crurent que c'étoit lui qu'ils devoient immoler, & le percèrent, sans lui donner le temps de s'expliquer. Il cria cependant en expirant : & les coquins, ayant reconnu sa voix, s'enfuirent aussi-tôt. La femme de Keбал la reconnut aussi, se leva, & courut au secours de son mari. Le fils de Keбал l'entendoit de même ; & se tirant des bras de sa jeune épouse : Ah ! dit-il, nous nous sommes trompés ; mon père étoit de bonne foi ; il avoit raison de craindre des assassins ; car je l'entends qui crie comme un homme à qui l'on vient de porter des coups mortels. Aussi-tôt il saisit son sabre, & descend. Il distingue un corps humain attaché sur celui de son père expirant ; il ne doute pas que ce ne soit l'assassin : il frappe, & tue ; c'étoit sa belle-mère. Ainsi, il fut vengé de cette marâtre & de son barbare père par un enchaînement ménagé par la Providence. Le jeune Keбал & sa femme comprirent que l'Eternel veille sur les coupables & sur les innocens, & n'en aimèrent que mieux la justice.

QUATRIÈME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

S U I T E
DE L'ÊTRE PENSANT.



J'E ne suis pas fâchée que vous ayez lu, avec plaisir, celle que je vous ai écrite, répondit-elle en levant à peine les yeux sur moi, on ne sauroit dire avec trop d'esprit ce que je vous apprenois; vous pouviez m'accuser de caprice, je devois le craindre; j'avois besoin d'excuse, & l'esprit en tient lieu, lorsqu'il plaît.

Après les propos d'usage, que je tâchai d'abrégér, nous entrâmes en matière: je voulus savoir au juste la façon dont-elle étoit capable d'aimer,

ce qu'elle exigeoit dans un amant , ce que je pouvois attendre d'elle , parce que mon intention n'étant pas de m'enflammer , & voulant encore moins la tromper & la livrer à des tourmens , j'étois forcé de régler ma résolution sur son caractère.

Notre sort fut bientôt décidé ; elle mettoit tant d'importance dans l'amour , elle vouloit un retour si tendre , elle étoit si peu capable de complaisance sans la certitude de ce retour , que je me vis contraint de m'expliquer dès cette première conversation.

Je vous estime assez , lui dis-je , pour ne pas douter un moment de votre sincérité , & je ne balance plus à vous faire connoître toute la mienne. Je vois avec douleur que je ne vous conviens pas. Il n'y a plus que deux sentimens auxquels je veuille encore ouvrir mon cœur , le mépris & le plaisir. Incapable de feindre de la passion , je le serois également de voir avec indifférence les maux auxquels je vous aurois exposée ; chaque jour je verrois mon ame attaquée par vos douleurs , sans pouvoir

même la soumettre à vos sentimens : ainsi , Madame , il est nécessaire que je m'éloigne de vous ; je le dois , & notre bonheur en dépend.

Un coup de foudre n'est pas si accablant que le fut pour Lucinde le discours qu'elle venoit d'entendre : son état me fit de la peine. Je m'examinai , je sondai le fond de mon cœur : si je m'étois senti plus touché de ses charmes , je me serois laissé attendrir par sa douleur ; mais ne me trouvant point d'amour , je ne voulus point mettre à sa place les desirs volages & la froide compassion.

Je la quittai , après avoir vainement essayé de lui rendre un calme que mes conseils ne pouvoient qu'éloigner encore davantage , dans ces premiers momens.

Lucinde étoit jeune & jolie , & je ne concevois pas que ses charmes ne m'eussent fait aucune impression ; elle avoit sur-tout une de ces physionomies qui peignent une ame tendre , & qui attirent toujours l'attention. En réfléchissant à ce qui m'arrivoit , j'en trouvai le principe ; il

étoit dans l'air de sensibilité répandu sur ses traits : ce qui étoit très - capable de toucher , de séduire un homme ordinaire , n'étoit propre qu'à faire sur moi l'effet opposé. Je voyois dans les femmes autant d'objets voués à la perfidie ; un visage qui annonçoit la tendresse devoit donc me toucher moins qu'un autre , parce qu'il étoit naturel que je soupçonnasse , sous l'apparence , une fausseté encore plus raffinée que dans les autres femmes : ceci se passe absolument dans l'ame ; c'est un sentiment qu'on ne sauroit expliquer ; mais les gens d'esprit entendront bien ce que je veux dire.

Lucinde étant devenue une exception à la règle par la candeur qu'elle m'avoit montrée , je m'accusai de dureté lorsque je fus revenu à moi , & je lui écrivis la lettre qui suit.

« Vous me faites éprouver des regrets , Madame ; il est juste que vous ne l'ignoriez point. Quoique je ne sois plus auprès de vous , je ne vous perds point de vue ; je vous vois souffrir , & vos douleurs font mes

sentimens : au lieu d'un cœur qui n'est pas digne de vous, je vous offre l'admiration que le vôtre m'inspire ; ce tribut pourra suffire à ma justification, si vous daignez songer que je n'en aurois pas eu besoin, si je vous avois moins respectée. Quoique je vous aye paru singulier, & peut-être déplaisant, croyez, Madame, que je veux mériter votre amitié. & daignez me l'accorder ; il ne se présentera pas autant d'occasions que je le souhaite de vous prouver que je n'en suis point indigne ».

Je donnai ordre qu'on portât cette lettre à Lucinde, & je me rendis chez Sophie.

Il s'en falloit bien que j'éprouvassé autant d'impatience en allant chez elle que j'en avois eu la veille : je pensois à Lucinde ; elle m'occupoit intérieurement, & je me trouvois triste, sans savoir pourquoi.

Je trouvai chez Sophie deux hommes d'un état bien différent. L'un portoit un grand nom, & l'autre une grande perruque. L'ennui me prit

à la porte de l'appartement ; & l'on fait que l'humeur suit l'ennui , indépendamment de ce que j'étois déjà préparé à l'un & à l'autre par les idées qui m'occupoient.

Il est nécessaire que je fasse connoître ces deux hommes.

L'homme de qualité jouoit un rôle à la Cour , quoiqu'il y fût inutile , & devoit encore tout aux femmes , quoiqu'il ne fût plus que galant. Né sans esprit , il n'en aimoit que plus à parler ; mais il étoit plaisant , & son radotage se tournoit quelquefois en style : il avoit le cœur bon , & disoit du mal de tout le monde , n'estimoit aucune femme , aimoit qu'on ne les estimât pas , & étoit toujours leur dupe à la moindre apparence de vertu. Il disoit du mal de tous les Ministres , ne concevoit pas comment un honnête homme pouvoit se résoudre à l'être , & n'avoit publiquement d'autre ambition que de le devenir. Quoique galant & homme de Cour , une pointe de cinisme ne lui déplaisoit pas ; il aimoit qu'on eût un caractère , & ce-

lui - là sur - tout. On pourroit dire enfin que le Comte de ** étoit un homme singulier , si aujourd'hui être singulier n'étoit pas être quelqu'un.

Le Sénateur étoit un jeune fat , à qui deux bonnes fortunes très-équivoques avoient tourné la tête. Je n'ai jamais vu tant d'arrogance & si peu de mérite ; sa fausseté même n'étoit pas un talent ; il affectoit le mépris , & dans la crainte de plaire , ne parloit que par monosyllabes : quelque chose qu'on pût dire , il n'étoit jamais de votre sentiment , & ne disoit pas le sien. Vous lui adressiez la parole , il ne répondoit point ; il vous marchoit sur le pied , vous touchoit avec son coude , s'en apercevoit , & ne vous faisoit pas la moindre politesse. Il parloit aux femmes avec insolence ; s'il étoit interrogé par elles sur le motif de ce mépris profond , il ne leur faisoit pas l'honneur de l'attribuer à ses réflexions , à son expérience ; il se contentoit de sourire dédaigneusement , & vouloit qu'on vît que c'étoit précisément sa façon d'être. Le

Sénateur enfin étoit un de ces hommes pour lesquels on se sent tout d'un coup la plus forte haine.

Dans mes principes, le plus plat original ne devoit me faire aucune sensation particulière; décidé au mépris, je ne devois mettre de différence entre un objet & un autre, que pour m'en amuser davantage, s'il étoit plus ridicule. Il m'arriva tout le contraire; le Sénateur ne m'amusa point, & me déplut beaucoup: il est vrai qu'il y avoit une raison pour que cela fût ainsi. J'avois ce jour-là un habit simple, & mon fat avoit à peine daigné remuer la tête lorsque j'étois arrivé. Je m'apercevois de plus que Sophie s'abaissoit à le distinguer, & que l'air qu'il avoit avec elle pouvoit bien n'être pas tout à fait l'ouvrage de la fatuité.

Le ressentiment du procédé de Sophie s'unissant au mépris de son indigne choix, je me sentis irrité, indigné; & je ne songeai plus qu'à humilier celui qui m'humilioit moi-même, en me faisant sortir de mon assiette.

Je commençai par tirer doucement sur lui, il ne daigna pas paroître y faire attention ; j'insistai, je redoublai, je n'en fus pas plus avancé : je vis que Sophie étoit très-embarrassée, & le Comte très-satisfait ; cela ranima mon courage : enfin l'attaque devint si vive, qu'il fallut bien qu'il perdît l'équilibre. Il ne fut pourtant pas déconcerté ; la morgue lui tint lieu d'esprit, & je puis dire qu'en se rendant il parut encore se défendre.

Sophie voulut tourner la chose en plaisanterie ; je craignois que mon adversaire ne prît la balle au bond & que je n'eusse perdu ma peine : mais à son air bouffi, je vis que le trait avoit porté tout entier.

Il sortit un moment après. Je me disposois à tourner mes armes contre Sophie, dont les sentimens s'étoient trop déclarés ; heureusement pour elle, elle passa dans sa garde-robe ; ce qui donna à mes sens le temps de se calmer.

Resté seul avec le Comte, il me dit en peu de mots les choses les plus obligeantes. Je venois de lui

faire connoître en moi un homme dont le caractère quadroit fort avec le sien ; il étoit charmé de la tournure de mon esprit ; il le feroit encore plus de me voir de plus près , & ajouta mille choses de cette espèce qui furent dites avec le ton qui persuade.

Il fut content de ma réponse ; & pour me le prouver , m'offrit son amitié & ses services.

Sophie rentra , & le Comte sortit. J'avois eu le temps de me remettre , & d'arranger même dans ma tête ce qu'il convenoit que je lui disse dans la situation où je me trouvois : je la priai , sous un prétexte très-plausible , de défendre la porte ; elle ne voulut jamais y consentir ; j'eus beau la presser , tout fut inutile. Mais , lui dis-je , j'ai réellement à vous parler ; songez-vous que je puis vous accuser de manège ? A prendre la chose au pis , quel dessein pouvez-vous me supposer qu'il ne me soit pas permis de former , après l'aveu que vous m'avez fait ?

Je ne suppose rien , répondit elle : mes idées ne vont pas si loin ; mais

je ne puis défendre ma porte : que penseroient mes gens ? Ce seroit donc la première fois que vous l'aurez défendue , demandai-je ? C'est assurément , Madame , ce que je n'aurois pas cru. Enfin donc il faut vous plaire , & souscrire à votre fantaisie ; n'en parlons plus ; faites - moi du moins la grace de m'écouter , & de répondre positivement aux questions que je suis obligé de vous faire. Je viens de vous causer un mortel déplaisir , continuai-je ; j'ai heurté un homme qui a votre protection. Je vais vous fâcher bien davantage ; j'ai résolu d'exiger de vous le sacrifice de ce héros détestable.

Un homme qui m'a dit qu'il ne m'estimoit pas , me dit-elle avec une douceur affectée , ne devrait plus m'étonner par ses propos ; cependant je vous avoue que celui-ci me surprend tout à fait. Quoi ! vous m'avez pu croire de la foiblesse pour un homme qui méprise autant les femmes ? Eh ! parbleu , répondis-je avec vivacité , vous en avez bien pour moi , qui assurément les méprise

plus que personne. Ce n'est pas une preuve contre moi, reprit-elle; vous avez mille choses qu'il n'a pas. Ah ! lui dis-je, s'il n'a rien d'aimable, vous l'aimez sûrement. Je vous jure que vous vous êtes trompé, reprit-elle. Eh bien, Madame, si je me suis trompé, il faut me le prouver tout à l'heure. Vous me poussez à bout, poursuivit-elle; vous exigez un aveu... Et non, Madame, ce n'est pas un aveu que je demande, c'est un sacrifice. Je voudrais pouvoir y consentir, répondit-elle, je le ferois à l'instant même; mais je ne le peux pas : mon goût a été un malheur d'étoile, ma constance est devenue un malheur de situation. Quelle raison vous enchaîne donc à son char ? lui demandai-je. Sa méchanceté, répondit-elle. Sa méchanceté ! repris-je ; je ne savais pas que ce fût là une raison à me donner. Eh ! que pourra-t-il donc dire que vous ayez tant à redouter ? Comment, ce qu'il pourra dire ! Tout ce qui lui passera par la tête. Mais, Madame, poursuivis-je, tout ce qui peut passer par la tête

d'un homme est déjà dans la tête de tous. Il dira que vous êtes coquette, facile, volage : voyez le beau malheur ; qui diable n'en dit pas autant de toutes les femmes ? & , qui plus est , qui diable s'étonné qu'on le dise , & qu'on le croye ?

Nous en étions là de notre conversation , lorsque mon laquais vint m'avertir qu'une personne qu'il ne connoissoit pas , & qui ne vouloit pas dire son nom , m'attendoit chez moi pour affaire tres-pressée.

Après avoir rapidement promené mes idées sur toutes les personnes qui pouvoient avoir affaire à moi , elles se fixèrent , je ne sais pourquoi , sur Lucinde ; & par un sentiment non moins difficile à expliquer , j'eus une sorte d'impatience de l'aller joindre.

Sans faire de question à mon laquais , ce qui ne doit pas paroître naturel , je revins auprès de Sophie , à qui je dis ce qui m'arrivoit ; & après avoir pris jour pour la revoir , je me rendis promptement chez moi.

Je montai tout de suite dans mon

appartement, & je fus fort étonné d'y trouver, au lieu de Lucinde, mon digne Sénateur.

Il étoit déguisé sous un grand manteau; & à son air, je vis aisément qu'il avoit des desseins. Ma visite vous étonne? me dit-il sèchement. Beaucoup, répondis-je: je vois ce qui vous amène, & j'avoue que, vous jugeant sur l'apparence, je ne vous aurois pas cru susceptible d'une certaine délicatesse d'honneur. Je vais vous prouver, reprit-il en mettant l'épée à la main, que vous ne connoissez pas encore les hommes.

Je me mis en défense, & je l'avois déjà blessé; lorsque mes gens, attirés par le bruit, entrèrent pour nous séparer.

Sa blessure étant légère & son carrosse à ma porte, il vouloit absolument se faire transporter chez lui: je m'y opposai; jusqu'à fermer la porte de l'appartement; je voulus qu'on lui mît le premier appareil; après cela je le laissai partir. Adieu, Monsieur, me dit-il en sortant; vous avez eu de

l'avantage sur moi , & je vous ai une obligation. Il ne pouvoit rien m'arriver de plus triste.

Notre aventure parut plaisante , & cependant elle me fit honneur.

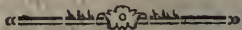
Dans l'univers entier, tout le monde est fat , & tout le monde déteste la fatuité; on la vit avec plaisir humiliée & punie dans un homme en qui d'ailleurs elle étoit un vice, & qui avoit pour ennemis les gens même assez bas pour être ses imitateurs.

Mon caractère commençoit déjà à me donner quelque célébrité; mon aventure acheva ma gloire. Je me vis recherché par toutes les femmes qui pouvoient prétendre à moi , & par beaucoup d'autres qui n'y devoient pas prétendre ; mais une nouvelle aventure m'obligea de renoncer à toutes les liaisons que j'avois commencées , & de ne pas penser à toutes celles que je pouvois former.

Je devins, non pas amonreux, le terme seroit trop fort , mais sensible pour une jeune personne extrêmement aimable , & qui réunissoit toutes les graces & tous les talens.



RIEN d'assez piquant dans cette aventure pour la rapporter. La jeune personne aime de bonne foi. Notre Héros, avec la même bonne foi, rompt avec elle, pour ne pas nuire aux dons de Plutus, qui s'offrent, si elle veut rompre avec lui.



APRÈS ce cruel sacrifice, je sentis que je n'échapperois pas à l'ennui & à la tristesse; & ne voulant pas laisser à mon cœur cet avantage sur ma raison, je me fis la violence de me jeter dans le plus grand monde.

J'eus de la peine à m'assujettir au plan sensé que je me faisois. Il me falloit des consolations; & dans le cas où j'étois, il me les falloit de la nature du mal dont elles devoient être le remède. Lucinde s'offroit à mon imagination avec toute la tendresse de son cœur; je me la représentois dans ce premier moment où j'avois lu tant d'amour dans ses yeux: cette idée me séduisoit; je fus, pen-

dant quelques jours, incapable d'en avoir d'autres : la réflexion vint enfin à mon secours. J'avois écrit à Lucinde ; elle ne m'avoit pas répondu : je pensai qu'elle s'étoit rendue maîtresse de ses sentimens , ou qu'elle en avoit pris du moins la ferme résolution ; & comme elle avoit mérité mon estime, & que, malgré les dispositions de mon cœur, je ne me sentoie ni bien touché de ses charmes . ni capable en général d'une grande constance , je me fis un devoir de respecter ses vertus & le parti qu'elle avoit pris.

L'on voit que mes principes sur les femmes consistoient précisément à rendre justice à toutes ; & en effet, toutes les fois que dans le cours de plus de trente années j'en ai trouvé quelqu'une digne d'être respectée , je me suis fait une loi de n'y pas manquer. Malgré cet aveu qui doit rendre ma sincérité dans ces Mémoires très-excusable , je prévois qu'il y aura encore beaucoup de femmes qui crieront après moi.

J'ai dit que je me jetai dans le plus

grand tourbillon ; & c'est ici , à proprement parler , que commencent les événemens de ma vie : mais ne voulant pas que ces Mémoires aient l'air de Roman , je me bornerai à raconter ce qui m'est arrivé de plus vraisemblable , quoique ce ne soit peut-être pas ce que j'aurois à dire de plus intéressant.

Ma rentrée dans le monde fut marquée par une aventure très-plaisante. Deux femmes avoient entrepris ma conquête. Quelles femmes, bon Dieu ! Je ne sais si je réussirai à les représenter fidèlement. Je n'ai jamais vu tant d'impudence , & une impudence plus vraie ; elles pensoient toutes deux qu'un désir est une monnoie courante dans la société ; & en conséquence , étant d'un rang distingué & se piquant de faste , elles affichoient de ce côté-là une très-grande dépense. Nées avec une tête très-échauffée , tous les hommes étoient à leur bienséance , toute rencontre étoit une occasion , & toute affaire étoit une bonne fortune. Préférant le nombre au choix , il leur eût été difficile de dire quelle

intrigue leur avoit fait plus de plaisir. Elles avoient toutes deux autant d'esprit qu'on en peut avoir : il s'en falloit bien qu'elles fussent aussi heureusement partagées du côté de la beauté : leur visage , au dessous de l'ordinaire , étoit encore gâté par une enluminure naturelle que tout l'art ne pouvoit couvrir. Malgré cela, elles avoient eu qui elles avoient voulu : elles ne plaisoient pas , mais elles séduisoient ; leur esprit fin , vif , pénétrant & hardi , leur étoit d'une ressource extraordinaire. Si quelqu'un , étonné de ce prodigieux empire , leur en avoit demandé le principe , elles auroient pu répondre comme la feue Maréchale d'Ancre , interrogée par le Conseiller Courtin : *Nous nous servons du pouvoir que les ames fortes ont sur les esprits foibles.*

Ces deux femmes étoient toujours ensemble , & se détestoient absolument : l'une & l'autre me révoltoient , non par leur caractère , mais par leur figure ; & l'on juge bien que je n'étois rien moins que disposé à me prêter à leur envie.

Elles m'attaquoient en forme; je les trouvois par-tout; elles s'étoient fait présenter dans toutes les maisons où j'allois; elles ne faisoient plus de partie, ni de jeu, ni de plaisir, qu'il ne fallût que j'en fusse: j'étois contraint de les fuir & de manquer à tout le monde.

Condamné à ne plus sortir de chez moi, ou à prendre patience, je formai le dessein de m'amuser à leurs dépens, & de rendre publiques leurs dispositions & les miennes.

Elles me suivoient de si près, que j'étois quelquefois obligé de leur répondre, & même de leur parler: mon antipathie alloit jusqu'à en fuir très-soigneusement l'occasion; & lorsque je ne pouvois l'éviter, je rougissois intérieurement; je m'imaginois que tout le monde avoit les yeux levés sur moi, quoique d'ailleurs je bravasse le Public.

Je me trouvai un jour dans une circonstance où une d'elles eut un procédé obligeant avec moi: il n'y avoit pas moyen de tourner la chose en plaisanterie; il falloit montrer de la

la reconnoissance , ou me résoudre à manquer de probité. Je pris le parti de l'honneur; j'allai chez elle, & lui donnai toutes les marques extérieures de gratitude.

Je n'ai jamais vu une femme si aise; si pénétrée; je crois que je ne serois sorti que subjugué, s'il n'y avoit pas eu du monde chez elle. Dans son transport, elle fit tant de folies, que je craignais qu'elle ne jetât sa compagnie dans l'erreur, & qu'on ne me crût amoureux ou séduit. Pour éviter la honte des soupçons, je parlai tout haut de son procédé: c'étoit une indiscretion, & qui pouvoit me devenir funeste; mais j'étois si humilié, que je ne vis plus rien d'aussi cruel que d'en laisser durer la cause.

Je tombois dans l'ingratitude, & cela étoit bien visible; une coquette qui, par de pareils transports, n'auroit voulu que se donner un air de bonne fortune, s'en fût aisément aperçue, & m'eût fait des reproches: mais cette femme n'avoit point de vanité; c'étoit de bonne foi qu'elle agis-

Décembre 1786.

F.

soit ; elle ne vit point d'impertinence dans mon indiscretion , & peut-être crut-elle devoir l'envifager comme une marque de reconnoissance.

Je jugeai à son air de ce qu'elle en pensoit ; sa simplicité me toucha : & comme un moment fait nos sentimens , je ne fus plus fâché qu'elle eût pris le change , & je tâchai même par mes discours de la consoler d'avance de ce qu'elle en pourroit penser , si elle venoit à faire d'autres réflexions.

L'autre femme fut que j'avois été chez sa rivale ; & bientôt jalousies , projets , espérances , de trotter dans sa tête : lorsqu'elle me revit , elle me regarda avec tant de passion & d'audace , m'adressa la parole avec tant d'opiniâtreté , me donna tout haut des louanges si outrées , que je fus , pendant une heure , un vrai martyr. L'antipathie nous fait un supplice de tout , & nous donne une humeur invincible contre l'objet qui la fait naître ; dans cet état , on ne cherche qu'à le choquer , & c'est une douce consolation.

Elle m'avoit dit quelque chose que j'avois feint de mal entendre, & à quoi j'avois répondu une sorte d'impertinence : elle vint témérairement s'asseoir auprès de moi, sous prétexte de me faire expliquer. Je frissonnai en la voyant approcher. Vous êtes un joli homme, me dit-elle sans préambule ; vous allez chez Madame de ** ; vous lui donnez la préférence, tandis que vous savez que je la mérite mieux qu'elle. Madame, lui répondis-je, vous venez m'attaquer ; je vous avertis que naturellement je ne suis pas politique. Dites tout ce que vous voudrez, reprit-elle, je vous le pardonnerai de bon cœur, pourvu que vous justifiez cette préférence dont je dois me choquer, ou que vous en détruissiez le soupçon.

Je ne vois pas sur quoi vous vous croyez en droit de me faire expliquer là-dessus, lui dis-je ; je puis faire à Madame de ** une politesse, une déclaration même, sans que vous soyez autorisée à le trouver mauvais. Me suis-je, en aucune façon, engagé avec vous ? m'avez-vous mis

dans le cas de n'avoir des yeux que pour vous ? Si vous avez fait quelque démarche pour cela, je ne l'ai pas vue, & n'ai pas dû la voir ; je ne fais point m'en faire accroire, & prêter à une femme des idées que mon indifférence rendroit humiliantes pour elle.

Ah ! Monsieur, reprit-elle, ne parlons point de mes démarches, je n'en ai que trop fait ; le soin que vous avez pris de les rendre inutiles, m'a appris que vous ne les ignoriez point. Je vous croyois insensible, & je ne me plaignois pas : contente de chercher à vous plaire, mes sentimens étoient mes reproches ; je trouvois de la consolation à retrancher de ma passion tout ce qui pouvoit vous la rendre importune ; mais aujourd'hui, que je me vois cruellement désabusée, aujourd'hui, que je vois que vous avez pris des sentimens, & qu'ils ne sont pas pour moi, je crois avoir quelque droit de me plaindre. Ce langage, auquel je n'étois point préparé, me surprit & me fit quelque

impression; ce n'étoit pas de l'amour qu'il exprimait : mais n'y a-t-il que l'amour qui puisse nous toucher? Le croire, ce seroit peu connoître notre ame, & lui faire plus d'honneur qu'elle ne mérite. Le désir sincère, exprimé avec tendresse, peut nous emporter plus loin que l'amour le plus tendre. Une pareille situation est toujours nouvelle, parce que nous ne sommes pas accoutumés à inspirer de vrais désirs aux femmes; il se passe alors en nous des choses dont la cause n'est point inexplicable, & dont l'effet est très-rapide : nous sommes, en un moment, étonnés, flattés, séduits, animés; & notre résistance ne peut durer que suivant la lenteur ou la promptitude de nos organes.

Sans me défier absolument de la trahison de mes sens, je sentis qu'il pouvoit y avoir pour moi du danger à écouter davantage la Marquise de*** (c'étoit son nom); & ne sachant trop comment faire finir cette conversation (preuve certaine qu'elle

commençoit à me toucher), je lui dis que ce n'étoit pas ma faute, si elle n'avoit rien de moins triste à m'apprendre. Ah ! me répondit-elle, ne cherchez point à vous justifier, vous ne le pouvez plus : vous avez vu Madame de ** ; cette préférence est sans excuse. Vous n'ignoriez point mes sentimens ; & puisque vous saviez qu'elle n'en peut jamais avoir de plus tendres que moi, vous nous deviez le même retour, ou la même indifférence.

Mais, repris-je, vous êtes tout à fait dans l'erreur : où prenez-vous des idées si affligeantes ? Je vous proteste que Madame de ** m'est tout à fait indifférente. S'il vous faut des consolations, & que vous en exigiez, je vous offre de ne la revoir jamais ; mais à ce prix j'exige à mon tour que ce soit ici la dernière conversation que nous aurons ensemble.

Notre foiblesse indiscrete fait la moitié du pouvoir que les femmes ont sur nous. La Marquise, dont les réflexions étoient aussi rapides que

les sensations, comprit très bien que je voulois prendre des précautions contre elle ; & me prenant la main, au mépris de ce qu'on en pourroit penser : Non , me dit-elle , à ce prix je ne veux pas que vous cessiez de la voir ; allez chez elle , aimez-la si vous voulez ; mais qu'un amour qui fera mon supplice ne soit point pour vous une raison de me fuir & de me donner la mort.

Je n'avois jamais senti ce que j'éprouvai dans ce moment ; honte , foiblesse , embarras , mots trop foibles pour peindre la situation de mon ame. On avoit les yeux sur nous ; je m'en aperçus malgré mon trouble ; & dans le dépit que j'eus de me voir ainsi surpris , je passai sur un balcon qui étoit ouvert.

La Marquise m'y suivit. Quel est donc ce caprice ? me dit-elle. Il n'y a point de caprice à cela , répondis-je ; je vous prie de ne pas me suivre : vous venez de me donner en spectacle ; n'êtes vous pas satisfaite ? Poursuivez , Monsieur ,

continua-t-elle , comblez la mesure , achevez de m'avilir. Le triomphe de Madame de ** n'étoit point encore assez complet. Eh ! Madame , repris-je , je vous ai dit que je ne songe ni à Madame de ** ni à vous : cet aveu suffira-t-il , & me forcerez-vous toujours à vous dire des choses désagréables ? Elles ne m'offensent point , répondit-elle tendrement , non , elles ne m'offensent point ; je vois votre motif , & même en m'affligeant cruellement , il est votre excuse. Vous ne m'aimez point , vous plaignez mon tourment , & vous cherchez à le faire finir par un remède violent , parce que vous voyez qu'il n'y en a pas d'autre qui puisse réussir : mais désabusez-vous ; vouloir me guérir , c'est vouloir ajouter la tyrannie à l'indifférence. J'aime à sentir ma passion telle qu'elle est. Vous ne savez pas combien vous êtes aimable ; un de vos regards est un bonheur pour moi : quand je vous vois , je ne compte que ce que je sens ; quand je ne vous vois pas , je me console

par penser à vous. Je n'outre rien ni par artifice, ni par aveuglement; je me peins telle que je suis. Pour me croire, vous n'avez qu'à vous voir tel que vous êtes.

Je sentoís mourir ma répugnance; les plus tendres regards accompagnoient ses discours; il n'y avoit plus de témoins. Je commençai à la re-regarder avec moins de peine : je vis ses yeux mouillés de larmes; un doux attendrissement passa dans mon cœur.

Vous me fâchez beaucoup, lui dis-je, de me parler comme vous faites; je ne vois pas indifféremment votre triste situation. Que voulez-vous que je réponde à vos discours, à vos larmes? Ils me touchent, & c'est le seul sentiment que je veuille me permettre. Vous m'allez réduire à vous fuir tout à fait, si vous continuez.

Je trouve ce que vous me dites là naturel, répondit-elle; vous ne voulez pas m'aimer, & vous craignez que la pitié ne devienne un sentiment inévitable. Je ne vous demande qu'une

seule grace ; si vous n'êtes pas inhumain , vous ne devez pas me la refuser. Ne donnez point ce nom à tout ce que je puis faire pour vous , lui dis-je ; trop de modestie me feroit trop sentir votre tourment. La modestie me convient , reprit elle ; vous l'envisagez comme une honte , elle n'est qu'un plaisir. Permettez-moi de vous faire deux questions. Vous le pouvez , lui dis-je ; j'y répondrai avec toute la sincérité dont je suis capable. Aimez-vous Madame de ** , ou avez-vous quelque passion dans le cœur ? me demanda-t elle. Je vous proteste que je n'en ai aucune , répondis-je . & que Madame de ** est la personne du monde que je voudrois le moins aimer. Eh bien , reprit - elle , c'est bien peu de chose pour moi que ce que vous m'apprenez : croyez pourtant que j'y trouve une douceur inexprimable ; je n'ai jamais rien senti qui m'ait tant pénétrée que cet aveu. Je suis charmé de l'effet qu'il produit , lui dis-je ; tout ce qui peut adoucir vos dou-

leurs me devient précieux comme à vous. Ah ! poursuivit-elle , si je le croyois , je vous demanderois bien encore quelque chose ; mais je suis sûre que vous me refuseriez. Vous vous alarmez trop aisément , répondis-je ; risquez de demander. J'aurois mille choses à vous dire , poursuivit-elle ; mais il y faudroit plus de temps que vous ne voudriez m'en donner ici : si vous vouliez , je me rendrois chez moi , & vous m'y joindriez. Cela n'est pas bien difficile , lui dis-je ; si vous voulez partir , je vais vous suivre.

J'étois déjà si séduit , que je n'aurois pas senti la conséquence de ce que je venois de promettre , sans l'air extasié de la Marquise. Je compris , en la regardant , que je ne ferois pas en sûreté chez elle ; & telle est notre foiblesse lorsqu'elle cesse un moment d'être combattue , qu'en prévoyant tout ce à quoi elle m'exposoit , je ne m'en sentis que plus disposé à me laisser entraîner.

La Marquise me répondit peu de

chose ; plus fine que moi , elle craignoit de se laisser deviner. Nous sortîmes l'un après l'autre , & je me rendis chez elle , comme je le lui avois promis.

Je la trouvai dans un arrière-cabinet , plus étendue qu'assise sur une duchesse. Je m'aperçus qu'elle avoit fait quelques changemens à sa toilette , & je ne lui en sus pas mauvais gré. Elle n'étoit pas devenue jolie , cela ne pouvoit arriver ; mais elle avoit voulu le paroître , & je me sentoïis porté à oublier qu'elle ne l'étoit pas. Ce cabinet , dans lequel elle me recevoit , étoit le séjour même de la volupté ; l'élégance , les peintures , les odeurs offroient l'idée du plaisir ; ceux qu'elle y avoit goûtés sembloient se reproduire par-tout , & ce qui auroit dû augmenter ma répugnance , me fit une impression contraire.

Elle fut si flattée , si enchantée de me revoir , que toute sa personne sembla recevoir l'impression de son bonheur : je n'ai jamais vu une joie si tendre & si vive.

Vous voyez combien je suis sensible à ce que vous faites , me dit-elle ; je ne cherche pas à vous le cacher. Vous auriez tort d'y penser , répondis-je ; si vous êtes flattée de ma visite , je le suis de votre plaisir : ne me cachez donc rien , & dites-moi naturellement tout ce que vous avez à me dire.

Vous m'encouragez beaucoup , me dit-elle ; c'est un bienfait ; car peut-être , dans la crainte de vous déplaire , n'aurois-je pas osé m'expliquer librement , & il est important , pour mon bonheur , que cette conversation soit dégagée de toute contrainte d'esprit.

Vous ne m'aimez pas , poursuivit-elle ; c'est une vérité dont je ne puis douter. Apprenez-moi du moins les causes de votre indifférence , si vous les avez distinguées : quelque cruel que puisse être l'aveu que vous allez me faire , j'exige que vous y mettiez toute la sincérité dont vous êtes capable ; c'est un procédé que je demande , & vous le devez à tout ce que je souffre.

Je voulus , pendant quelques momens , éluder & lui adoucir les humiliantes vérités qu'elle vouloit savoir : mais il n'y eut pas moyen de lui faire grâce ; elle me pressa tant , qu'il fallut lui avouer que les causes de mon indifférence étoient sa facilité & son défaut d'agrémens.

Vous ne me surprenez point , reprit-elle , & ce n'étoit pas la peine de vous faire tant prier pour vous expliquer ; j'avois deviné ce que vous m'apprenez. Mais daignez m'écouter ; vous trouverez peut être , lorsque vous m'aurez entendue , que je suis plus malheureuse que vous n'êtes raisonnable.

(Mon dessein n'est pas de répéter son ingénieuse harangue. Dans un ouvrage d'agrément , je crois qu'en général on ne sauroit trop retrancher tout ce qui est discours ou conversation , & qu'il suffit d'en donner simplement une idée ; c'est ce que je vais faire.)

Elle convint qu'elle n'étoit pas jolie , & en même temps elle voulut

me prouver que sa figure n'auroit pas dû être un obstacle aux sentimens que je lui refusois. Les jolies femmes, dit-elle, sont toutes fières ou volages; coquettes jusques dans l'amour, elles ignorent le plaisir lorsqu'elles se sont rendues, & exercent toujours la tyrannie avant de se rendre : celles que la nature n'a pas également partagées, sont tendres, caressantes, & fidèles : flattées d'être aimées, elles offrent à un amant aimé le délicieux plaisir de régner; se chargeant elles-mêmes de remplir les intervalles du plaisir, elles ont toujours quelque chose à donner. C'est de si bonne foi qu'elles aiment & qu'elles se donnent, que toute leur occupation, tous leurs vœux, & tout leur bonheur sont de faire la destinée d'un objet adoré. La beauté, poursuivait-elle, est séduisante; si elle avoit autant de quoi faire durer une impression, qu'elle a de quoi la faire naître, rien ne seroit plus simple que de préférer une jolie personne : mais c'est ce qui n'est point; on s'y accoutume

aisément, d'autant plus qu'en général une femme est bête à proportion qu'elle est belle ; & cela est si vrai, que de toutes les passions dont la célébrité a perpétué la mémoire, les plus constantes n'ont pas été l'ouvrage de la beauté.

Elle passa ensuite à l'article de la galanterie, & elle avoua qu'étant née extrêmement sensible, elle avoit peu résisté. Il n'y a point de femmes qui conviennent de leurs aventures, me dit-elle, & peu qui ne puissent, avec de l'esprit, en nier les trois quarts ; moi, je confesse toutes les miennes, & je ne cherche point à les faire excuser : voici comme je raisonne. Il seroit heureux pour nous de naître parfaites, nous donnerions peut-être des mœurs aux hommes, & l'amour seroit un commerce vraiment délicieux ; mais la nature a arrangé cela autrement : nous naissons insensibles, coquettes, ou galantes ; je dis le mot propre, parce que je ne veux pas me faire la plus petite grace. Il faut qu'un homme qui veut aimer choi-

fisse entre ces trois défauts ; car s'il avoit la chimérique délicatesse de ne vouloir se donner qu'à un objet qui n'eût aucun des trois , il courroit risque de n'aimer de sa vie , vu le petit nombre de ces objets merveilleux. Or définissons ces défauts , & voyons lequel est le plus supportable. L'insensibilité vient de l'orgueil ou de la froideur du sang : quelle peine pour toucher une insensible , & quel martyre lorsqu'on y a réussi ! Il faut toujours mériter avec elle , & mériter par état ; jamais assez touchée pour avoir des desirs , elle en regarde le sacrifice comme une preuve d'amour ; le plaisir lui est étranger , la tendresse même lui est importune : tout lui fait peur ; elle vit dans les remords , & vous fait vivre dans les tourmens.

La coquette est encore pire ; voulant tout subjuguier , elle n'est jamais subjuguée par personne ; sa défaite , long-temps difficile , paroît toujours incertaine ; même après qu'elle a été consommée , elle tient encore à autant d'hommes qu'il y en a dans l'univers

entier : jusques dans vos bras elle fait des projets de conquête ; une éternelle défiance vous suit jusques dans les siens ; vous possédez la personne , mais vous doutez toujours du cœur ; vous sentez que vous ne faites pas son bonheur ; & craignant de l'accuser , vous accusant vous-même , vous concluez intérieurement que vous n'êtes point aimable , puisqu'elle n'est pas heureuse.

Quelle différence de ces deux femmes à celle qu'il me reste à définir ! poursuivit-elle. Je vous prie de m'écouter sans prévention. Les deux premières sont difficiles à persuader , plus difficiles à séduire : un amant est un esclave , son travail est très-pénible & sa récompense très-incertaine ; il est souvent jugé par l'humeur , & choisi par le caprice ; il verra que ce ne sera pas son mérite qui l'aura fait réussir , & il ne sera jamais sûr de la durée de son règne. La femme vulgairement appeiée galante , est , au contraire , facile à s'enflammer : ce n'est ni ce qu'on lui dit , ni ce que

l'on fait pour elle qui la détermine; c'est ce qu'elle trouve en vous; ainsi l'on a bientôt vu ce qu'on en doit attendre, & elle a bientôt donné ce qu'on en a attendu. Sans fierté comme sans détour, elle ne croit point accorder; elle ne s'enorgueillit point de ses faveurs; elle croit faire un troc; c'est un désir pour un désir; la seule sympathie fait le prix de ce qu'elle donne & de ce qu'elle reçoit: si vous ne lui plaisez pas, elle ne songeroit point à vous; vous lui plaisez, vous êtes tout pour elle. Après qu'elle s'est rendue, elle ne croit point que vous ayez contracté des devoirs, elle ne connoît que le lien des plaisirs; & pensant avec raison qu'eux seuls font la constance, elle met tous les soins de sa tendresse à vous en donner, & ne vous croit fidèle, qu'autant qu'elle épuise tout pour vous rendre heureux.

Le discours de la Marquise ne fut guère plus long; mais il fut beaucoup plus ingénieux. Dénudé sur le papier de l'accompagnement des regards,

des dispositions de mes sens , de mille choses qui alors lui prêtoient du crédit, il ne paroîtra peut-être pas aujourd'hui une excuse suffisante de ma séduction ; mais alors sans doute il dut suffire pour me séduire ; & beaucoup de gens, s'ils sont de bonne foi , conviendront , en lisant cette partie de mes Mémoires, qu'en pareille circonstance ils se sont rendus, ou ont vu des gens se rendre à moins.

Quoi qu'il en soit , je ne fus plus le maître de mon imagination échauffée ; le feu couloit dans mes veines , la dangereuse compassion vint encore à l'appui de l'ardeur dont je me sentoîs consumé ; il falloit me résoudre à l'inhumanité, ou écouter le désir ; je n'étois plus dans un état à pouvoir opter , & je cessai de violenter la nature qui me tourmentoît elle-même.

Quelle image du bonheur je trouvai dans les transports de la Marquise ! Un pareil charme , s'il pouvoit toujours durer , seroit cent fois au-dessus des plaisirs du plus tendre amour. Il

n'appartient peut-être qu'à de pareilles femmes de faire connoître aux hommes combien ils sont capables de sentir.

Le bonheur de la Marquise dura autant qu'elle voulut. On croiroit peut-être qu'après les premiers momens je dus faire des réflexions, & conséquemment sentir le dégoût à proportion qu'elle se livroit au plaisir ; qu'on se détrompe, on ne connoît point la nature. Dans une pareille circonstance, ce n'est que dans les bras d'une femme qui manque d'art ou d'esprit que le dégoût suit de près l'ivresse ; l'art & le plaisir sont les souverains de notre ame ; elle devient inépuisable comme eux, lorsqu'une fois ils ont fait sa séduction.

Sa bonne fortune fut encore relevée par une de ces circonstances que les femmes mettent quelquefois au dessus des plus délicieuses sensations. On annonça Madame de **, sa rivale. Un sentiment bien différent nous occupa dans ce moment ;

je restai anéanti sans pouvoir proférer une parole, & je vis au contraire la plus vive joie briller dans ses yeux. Madame de ** entra. Ce n'est pas aux femmes de son espèce que la pénétration manque. Elle vit aisément ce qu'elle avoit à me reprocher ; mon trouble & ma honte eussent suffi pour le lui apprendre. Cette honte étoit d'autant plus naturelle, que le procédé qu'elle avoit eu avec moi étoit devenu une sorte de bienfait par l'avantage que j'en avois retiré.

Après un quart d'heure de la plus cruelle de toutes les situations, il arriva du monde. Madame de ** s'étoit placée à côté de moi ; je prévis ce que j'allois souffrir, & je voulus me sauver : elle m'en empêcha. Ne fuyez pas, me dit-elle, je fais tout ; c'est à moi à me retirer ; le rôle que je joue ici est trop humiliant... Vous ne pouvez rien savoir, lui dis-je, & vous ne devez rien supposer. Regardez-vous donc dans un miroir, reprit-elle, vous verrez s'il m'a fallu beaucoup de pénétration pour devi-

ner. Ce que vous regardez comme une preuve de mon crime, n'est peut-être qu'une preuve de mon innocence, répondis-je. Ah ! voilà qui est bon , poursuivit-elle en faisant un éclat de rire ; vous vous êtes défendu.

Je ne répéterai point tout ce qu'elle me dit : on devine aisément tout ce qu'une femme peut dire en pareil cas , lorsqu'elle a de l'esprit. Je cessai de dissimuler lorsque je me vis convaincu , & cela ne fut pas bien long. Madame de ** avoit un titre , elle fut le faire valoir. Dans une seconde conversation qu'elle exigea , elle me parla du service qu'elle m'avoit rendu : c'étoit, me dit-elle , le seul moyen dont elle vouloit se servir pour me reprocher la préférence que j'avois accordée à la Marquise ; je sentis qu'en me jugeant suivant ses idées , je tombois dans une noire ingratitude ; & pensant trop noblement pour vouloir en mériter le reproche , trouvant qu'elle avoit raison de se plaindre , & la plaignant moi-même , je

la laissai me prescrire la reconnoissance qui lui plaisoit le plus.

Ceci n'étant précisément qu'une affaire de probité, qu'une simple dette acquittée, l'on juge que je souffris prodigieusement : aussi eus je grand soin d'empêcher que le sacrifice ne fût trop long.

Ces deux aventures durèrent moins que le temps de les écrire. Comme il n'y avoit point d'engagement, il n'y eut point de rupture ; nous ne nous vîmes plus que lorsque nous nous rencontrâmes : je ne fis point d'excuses, on ne me fit point de mauvaise querelle, & je restai leur ami, autant qu'on peut l'être sans estime.

Je fus obligé dans ce temps-là d'aller à la Cour : mon voyage avoit pour motif une injustice qu'on venoit de me faire, à laquelle il n'y avoit aucune sorte de tournure à donner. La chose dépendoit d'un homme d'Etat de qui je n'étois point connu ; un mot de sa part pouvoit tout réparer.

Je

Je n'imaginois pas qu'il pût y avoir la moindre difficulté à me faire rendre justice : malgré cette confiance, connoissant la Cour de réputation, je ne voulus pas me présenter chez lui avec mon seul droit. J'allai chez le Comte de **, celui même que j'avois trouvé chez Sophie, & qui m'avoit offert ses bons offices. Il étoit ami de M. de *** ; je lui exposai ma cause ; il m'offrit de me présenter à son ami, & il m'y mena dans l'instant même.

J'en fus reçu médiocrement bien ; à peine daigna-t-il me laisser dire quelques mots : pour toute réponse il me demanda un mémoire.

Nous sortîmes fort mécontents, le Comte & moi, de l'accueil qu'il m'avoit fait. Malgré ma répugnance à ramper, je mis sur le papier mes raisons & mes titres, aussi brièvement & aussi respectueusement qu'il convenoit, & je retournai seul le lendemain lui présenter mon mémoire.

M. de *** étoit dans son cabinet avec plusieurs personnes de con-

Décembre 1786.

G

sidération, entre autres la Duchesse de ***.

Pendant qu'il lisoit, je parcourois des yeux l'appartement : la Duchesse les avoit attachés sur moi de manière que j'y fis attention. On a quelquefois des pressentimens ; je sentis que j'étois destiné à augmenter le nombre de ses amans : cela étoit d'autant plus facile à deviner, qu'elle n'avoit jamais refusé personne. Je la regardai plusieurs fois de suite, & je la trouvai constamment dans la même attitude.

Nous sommes toujours la dupe du sot amour propre. Je connoissois la Duchesse de réputation, & sa réputation suffisoit pour faire envisager toute bonne fortune avec elle comme une mauvaise aventure. Malgré cette réflexion qui s'offrit d'abord à mon esprit, je fus flatté de l'attention qu'elle faisoit à moi ; je souhaitai intérieurement qu'elle eût des idées sérieuses, & je sentis la douleur de ne savoir comment faire pour lui apprendre mes desirs.

Ce sentiment fut bientôt suspendu par un autre. M. de *** avoit lu mon mémoire : ma cause devenoit toute simple pour lui , & je ne devois pas douter un moment que la solution ne me fût très-favorable.

Quel fut mon étonnement en l'entendant parler de mon affaire tout haut , & me dire avec humeur qu'il se feroit rendre compte , qu'il étoit accablé de pareils mémoires , & qu'il ne me promettoit rien !

J'étois humilié , & je l'étois devant un objet dont les regards flatteurs rendoient mon amour-propre très-susceptible. Tout en moi étoit blessé par le procédé de l'homme d'Etat ; je ne pus me contenir , & le regardant avec fierté : Je ne suis pas venu pour vous prier d'apprendre mes affaires à tout le monde , lui dis-je à haute voix , & je ne vous ai rien demandé que de juste ; j'ai cru parler à un confident respectable ; un vrai juge l'est toujours : en m'éclairant sur mon erreur , vous n'avilissez que vous.

J'étois à la porte du cabinet ; il baissa les yeux en pâlisant , & je tournai les miens , en sortant , vers la Duchesse , qui me parut saisie & attendrie.

Je sacrifiois mes intérêts , & je restois sans ressources ; mais j'étois très-consolé par la noblesse de mon action , & par l'effet qu'elle avoit produit visiblement sur la Duchesse.

Il y avoit à peine une heure que j'étois rentré dans l'appartement que j'avois pris , qu'on m'annonça une femme inconnue qui demandoit à me parler.

Cette femme étoit une de ces intrigantes qui vivent des sottises d'autrui. Elle m'apprit qu'elle avoit su chez M. de *** la réponse que je venois de lui faire , & le motif de mon voyage à la Cour , parce que mon aventure faisoit du bruit ; & qu'elle venoit m'offrir ses services.

Quels services pouvez-vous me rendre ? lui dis-je , étonné de son discours. Vous ne savez pas combien nous avons de part aux affaires,

répondit-elle ; nous sommes comme de petits ressorts qui font mouvoir de grandes machines ; croyez ce que je vous dis , & acceptez ce que je vous offre. M. de *** est amoureux de la Duchesse de *** ; il ne lui refuse rien : d'un autre côté, la Duchesse est bonne ; elle ne craint pas de demander à un homme qu'elle n'aime guère , & qu'elle ne considère que par sa place , qui est pour elle une occasion constante de faire du bien.

J'avois écouté cette femme avec ce mépris que l'on a pour ceux que l'on regarde comme des foux : au nom de la Duchesse , je sentis naître dans mon âme la confiance , la reconnaissance , l'espérance. Je l'écoutai avec une extrême attention ; je lui fis vingt questions à la fois ; & lui promis une récompense au de là de ses desirs , si , comme elle me l'offroit , j'obtenois par son crédit la protection de la Duchesse. Elle m'assura que cela ne seroit pas difficile , parce qu'elle lui avoit vendu cent

bijoux dont elle n'étoit pas payée, & qu'elle avoit toutes ses femmes dans ses intérêts : en effet, elle revint une heure après me dire que la Duchesse m'attendoit chez elle.

Je volai à mon bonheur. Quel accueil je reçus ! que de charmes enchantèrent mes regards ! que de choses flatteuses me furent dites ! Mes expressions furent extrêmes comme mon faisissement ; je n'avois jamais été si flatté, si pénétré.

Mon aventure alors me parut un vrai coup d'étoile : l'illusion ne dura pas long temps. La Duchesse étoit trop facile pour n'être pas sincère ; j'entrevis que ce que je regardois comme un miracle, n'étoit que l'ouvrage de la fantaisie ; & bientôt, éclairé par un triomphe trop facile, je vis ma présomption confirmée. Elle avoit envoyé chez moi cette femme, confidente habile, devant qui elle ne rougissoit plus, & tout avoir été arrangé par elle.

Quoique je perdisse une erreur flatteuse, je ne cessai pas d'être flatté de

ma conquête. Indépendamment du grand nom & des charmes de la personne, j'étois sûr de n'avoir été choisi que par un sentiment vrai : j'étois jeune, & connu; elle me sacrifioit un supérieur détesté; tout cela me tournoit la tête, & devoit me la tourner.

Rempli de mon bonheur, je ne songeois plus à mon affaire. Elle m'en parla la première, & ce fut pour m'assurer que j'en verrois bientôt l'issue. Il n'y a que vous dans le monde qui puissiez jamais me rendre un si grand service dans la circonstance présente, lui dis-je en lui baisant la main, & il n'y a personne que vous à qui je voulusse à présent le devoir : cependant, quoique la chose soit pour moi d'une grande conséquence, souffrez que je vous dise que j'aurois beaucoup mieux aimé ne vous le devoir jamais. Pourquoi cela ? me demande-t-elle ? Ah ! pourquoi ? répondis-je ; vous ne devinez que trop ce que je veux vous dire : vous n'auriez pas tant d'ascendant sur un homme que j'ai choqué, si lui-même n'a-

voit....? Quelle petiteesse d'esprit! rep-
prit-elle : devez-vous être jaloux?
Vous ne savez pas combien ces sortes
d'amans font peu de tort aux amans
véritables? Ils sentent le rôle humi-
liant que notre indifférence leur fait
jouer; c'est à eux à être jaloux; aussi
le sont-ils tous. Celui dont vous vous
plaignez; par exemple, l'est de vous
depuis le moment qu'il a su que vous
m'aviez vue; il est désespéré, il ne
dort plus; & étouffant son ressenti-
ment, ce qui est la plus grande preuve
de son désespoir, il vous accorde-
roit tout ce que vous lui demande-
riez, dans l'espoir de vous voir re-
tourner à Paris.

Je fus fâché de ce que j'apprenois.
La Duchesse envisageoit cette jalou-
sie du côté favorable; je l'envisageois
autrement : la haine est un sentiment
trop tumultueux pour laisser agir la
politique; elle conseille toujours les
sentimens naturels; & puisque M***
pouvoit me faire du mal, il ne man-
queroit pas de m'en faire.

Je m'occupois de cette réflexion,

lorsqu'un homme vint de sa part me dire de lui aller parler. En rassemblant ce qui s'étoit passé entre nous, & l'idée que je me faisois de lui, je conclus que c'étoit un orage qui se formoit. J'étois né fier, parce que j'étois né avec des sentimens nobles; je ne voyois d'autre grandeur dans les hommes que celle qui naît des vertus; & ceux qui manquoient de celles de leur état, plus ils étoient élevés, plus ils me paroissoient petits.

Tel étoit mon caractère : l'on juge qu'offensé, jaloux, chagrin du mépris qu'il avoit fait de mon droit dans une affaire importante, je n'étois pas disposé à lui montrer beaucoup de douceur.

J'arrivai chez lui avec ces sentimens, mais me modérant pourtant assez pour ne montrer qu'une fierté noble.

Il me fit entrer dans son cabinet; & après avoir ordonné qu'on ne vînt point l'interrompre : La première fois que vous êtes venu chez moi, me dit-il, c'étoit pour me demander une

grâce, c'est moi aujourd'hui qui vous en demande une. Ce discours peut vous paroître étonnant ; il ne le sera plus lorsque vous m'aurez entendu. Oublions ce qui s'est passé entre nous ; j'ai eu tort, je le confesse : si vous vous en souveniez trop, vous seriez hors d'état de me rendre le service que j'attends de vous : le ressentiment fait les sentimens dans un homme d'honneur. Si cet aveu, peut-être humiliant, ne suffit pas pour vous disposer à ce que j'ai à vous demander, j'ai d'autres armes à opposer à votre inflexibilité ; elles sont dans la justification du procédé dont elle est la suite. Dans le poste que j'occupe on a naturellement de l'humeur, poursuivait-il, & il est impossible que quelquefois elle ne perce pas. Comme presque tout nous agite & nous chagrine, par un sentiment qui n'est que trop dans les hommes, nous trouvons de la douceur à chagriner les autres ; de ce sentiment invincible naissent la brusquerie, la raillerie, la morgue, & souvent l'injustice mani-

feſte ; malgré nos torts & nos défauts , nous ſommes plus à plaindre qu'à condamner ; & le ſage qui connoît la Cour , qui ſonde le cœur humain , nous les pardonne comme des malheurs. Faites comme lui , Monſieur ; voyez ce qui s'eſt paſſé avec des yeux de philoſophe : les yeux de la philoſophie ſont les yeux de l'humanité. Vous le pouvez aiſément ; car j'ai ſu du Comte de * * que vous étiez un homme ſage , plein de nobleſſe & de raiſon ; c'eſt ſur ce qu'il m'a dit de vous , que je me ſuis déterminé à vous voir , à vous parler avec une franchise peu commune , & flatteuſe , & à concevoir l'eſpérance d'obtenir un ſervice qui mettra le comble au regret que j'ai de vous avoir choqué.

Je fus touché de la façon dont il me parloit ; & rentrant dans le reſpect qui lui étoit dû , je le prai de croire que j'oubliois tout , & d'ordonner ce qu'il ſouhaitoit de moi.

Vous ſavez comme moi que je vis avec la Duchefſe de * * * , pourſui-

vit-il ; mais vous ne savez pas à quel point j'en suis amoureux. L'intérêt qu'elle prend à vous m'a fait devenir aisément son infidélité : je ne saurois vous dire combien ces soupçons me déchirent ; en vain ai-je voulu les combattre. Je connois la Duchesse, votre triomphe fait mon tourment ; je suis comme un fou, comme un furieux depuis que je sais qu'elle vous aime ; je ne lui en ai point parlé, je ne me suis pas plaint, parce que, tout infidèle qu'elle est, je veux encore lui plaire, & que je lui déplairois infiniment, si je la contrarierois dans ses goûts : j'essuierois la brusquerie, la hauteur, les propos offensans ; elle vous aimeroit un peu davantage, & elle m'aimeroit un peu moins. Je n'ai donc de ressource que dans votre sensibilité ; je fais qu'il est étrange de demander un pareil effort : pour vous le rendre plus facile, je ne crains pas de vous dire que quitter la Duchesse n'est précisément que la prévenir ; jamais femme ne fut ni plus facile ni plus volage ; ce seroit faire ;

une bonne œuvre, sans qu'il vous en coûtât beaucoup. Je ne vous offre aucun prix de votre complaisance ; ceci est une affaire de sentiment , & vous seriez en droit de vous offenser , si je parlois de récompense.

Je ne saurois dire dans quel étonnement me jeta ce discours singulier : dans ce premier moment il me fut impossible de promettre ou de refuser ; je répondis que ce qu'il exigeoit demandoit des réflexions , & qu'il falloit vingt-quatre heures pour me déterminer.

Il fut content de ma réponse ; & prenant le ton le plus affectueux , il me jura que c'étoit assez pour lui de m'avoir vu balancer , pour se croire obligé à la plus grande reconnoissance.

Rendu à moi-même , j'examinai attentivement toutes les faces de mon embarrassante position. Je ne connoissois pas parfaitement la Cour , & ce qui m'arrivoit me paroissoit incroyable. Quel parti devois-je prendre ? De mille sentimens qui m'obsédoient , lequel devois-je écouter ? L'aveugle

ambition, que je n'avois jamais connue, venoit d'entrer dans mon cœur ; la voix impérieuse me parloit fortement ; une élévation facile me tentoit ; le service que j'allois rendre au Ministre sembloit me l'assurer : mais devois-je sacrifier une femme de qualité qui m'aimoit, à une séduction coupable que je déplorerois peut-être un jour ? Quels ne seroient pas ses reproches ! quels ne seroient pas mes remords !

Le tourment des idées est le plus grand de tous : je souffris pendant deux heures le plus cruel martyre. Je sentis naître enfin un peu de calme ; je me peignis la Duchesse quittée, dans ce premier moment de mon ingratitude, & je ne la vis point aussi désespérée que je pouvois craindre qu'elle ne le fût : je me familiarisai insensiblement avec cette idée ; je commençai à croire que qui s'engageoit aisément pardonnoit l'inconstance ; & je conclus, puisque je perdois mes scrupules, que je n'aurois pas de remords.

Rassuré par cette conclusion, je

pus réfléchir tranquillement à la façon dont je m'y prendrois avec la Duchesse : je n'avois plus guère que cet embarras qui vient de la probité. Mon goût, presque éteint par l'opinion que j'avois de sa légèreté, ne m'opposoit qu'un foible obstacle.

Je crus que le moyen le plus honnête seroit le plus sensé ; & n'en voulant point employer d'autre, je résolus de lui faire une confidence sincère, de lui exposer mes sentimens, mes idées, & de lui demander ce qu'elle vouloit que je fisse.

J'allai chez elle, ne doutant pas de la déterminer. Sa porte me fut refusée : on me dit qu'elle étoit sortie, & je vis dans la loge du Suisse les gens d'un jeune Seigneur étourdi qui faisoit son plaisir de la tympaniser, & dont elle étoit folle, malgré la rigueur & le mépris qu'il affectoit.

Je devinai aisément ; & dans mon dépit j'écrivis à M. de *** qu'il pouvoit être tranquille sur le sujet de son inquiétude, & que je mettois toute mon ambition à le satisfaire. Le ton

de ma lettre justifioit l'opinion qu'il avoit de moi : j'affectois de céder au sentiment ; & dans l'envie de m'assurer son estime, je n'avois consulté que le désir de la mériter. On verra quelle fût sa reconnoissance, après un procédé qui me mettoit en droit d'attendre tout de lui.

J'écrivis aussi à la Duchesse. J'étois autorisé à montrer du dépit ; je profitai de ce prétexte pour lui apprendre que je rompois sans retour : elle ne me fit pas l'honneur de s'offenser de ma résolution ; son silence m'apprit que je la quittois à propos.

Je partis le même jour pour Paris. J'étois persuadé que M. de *** commencerait par me rendre la justice qui m'étoit due dans l'affaire dont j'ai parlé : plusieurs jours s'écoulèrent, sans que j'entendisse parler de lui. Mes ennemis profitoient de leur avantage, & cette affaire devenoit très-sérieuse.

J'écrivis à M. de *** ; démarche inutile. J'allai le trouver. Sa réponse fut qu'après l'éclat que j'avois fait, son honneur ne lui permettoit plus

de changer l'arrêt qu'on avoit prononcé contre moi ; qu'il sembleroit que je lui avois imposé par mes bravades , & que son jugement seroit regardé comme l'effet d'une terreur déshonorante ; mais que si je voulois abandonner mes prétentions , il me donneroit , à la première occasion , les preuves les plus convaincantes de sa bonne volonté.

Malgré je ne fais quel pressentiment qui parloit à mon cœur , je me laissai gagner par ses raisons spécieuses ; & voulant autant me convaincre de sa sincérité que me dédommager de mes pertes , je ne m'occupai plus que du soin d'en faire naître l'occasion ; elle fut bientôt trouvée : la chose dépendoit entièrement de lui ; il n'avoit qu'un mot à dire , & tous mes vœux étoient remplis : mais il s'en falloit bien qu'il y fut disposé.

Il m'avoit tout promis lorsque je lui en avois parlé ; j'avois fait mille démarches dans lesquelles il m'avoit conduit lui-même ; la chose étoit publique , & mon honneur ne me

permettoit plus de souffrir un refus. Un ami sensé m'avertit que j'étois trompé. J'allai aux informations, & ce que je découvris fut très-conforme à ce que mon ami m'avoit appris. Je pris sur le champ mon parti : j'allai chez M. de ***, & le détestant, ne voulant plus le croire, & voulant encore moins le ménager, je lui mis devant les yeux les preuves que j'avois recueillies de sa fausseté : je parlai si fortement, & avec tant de fierté, de courage, & de noblesse, que je m'asservis absolument son ame ; & deux jours après j'obtins ce que je demandois.

Je ne ferai point de réflexions sur cette aventure, il faut se taire sur les Grands ; disons seulement, en passant, qu'il est difficile de les connoître, mais facile de les dompter, après les avoir connus.

Il n'y a rien de perdu dans le monde ni de caché ; tout se fait ou se devine. Je jouissois déjà d'une assez grande célébrité ; cette aventure mit le comble à ma gloire : il

devint du bon air de me connoître ; & comme, pour les femmes, vouloir connoître un homme, & souhaiter de l'avoir est la même chose, je ne vis plus que des cœurs animés, c'est-à-dire, des têtes tournées.

Je me livrai à tout ce qui s'offroit, non que la fatuité eût des charmes pour moi, & que, semblable à ces foux brillans qu'elle enivre, je voulusse faire une liste & m'en honorer. J'avois entrepris le voyage du cœur humain ; & ne voulant en laisser échapper un seul repli à ma curiosité, il étoit nécessaire que je me prêtasse à toutes les fantaisies que j'inspirois.

Il me seroit difficile de me rappeler aujourd'hui tous les commerces que j'ai eus : le Lecteur y gagneroit d'ailleurs peu de chose, je ne ferois que me répéter. En peignant une femme galante & une coquette, j'ai peint toutes les femmes de la même espèce ; ce sont les mêmes caprices & les mêmes moyens. Lorsque je réfléchis au pouvoir que chaque femme a sur les hommes, malgré

tant d'uniformité & tant de conformité les unes avec les autres, je rougis pour mon sexe, & je m'étonne qu'il ne soit pas encore cent fois plus dupe qu'il n'est.

-Il y a une classe à part que je me ferai toujours un devoir de respecter, & à laquelle je vais rendre un hommage public par le récit d'une aventure qui a fait le bonheur de ma vie, & qui conséquemment ne ressemble guère à celles que j'ai racontées.

=====

Nous supprimerons encore cette aventure, qui est la dernière du Roman. Le Héros y devient amant & mari. Il n'y a donc plus d'originalité, par conséquent plus de cet intérêt qui a été notre excuse en copiant l'Auteur.



LE PAUVRE.

Amsterdam, 1777.

UN trait d'infamie que j'ose appeler involontaire, souilla une des époques décisives de ma vie. Il a donné cours au torrent d'infortunes qui m'ont accablé pendant dix-huit ans, & il est la source des larmes amères qui détrempent le pain que je dois, depuis quelques mois, aux âmes sensibles qu'attendrit ma misère profonde.

Je suis sorti d'une famille noble & indigente de Basse-Bretagne. Mon père, le plus pauvre Gentilhomme de sa province (& c'est beaucoup dire), esclave, aussi bien que ses voisins, de l'usage insensé qui interdit dans ce pays toute industrie à la

pauvre noblesse, cultivoit orgueilleusement le champ stérile & borné de ses aïeux. Il nourrit dans l'ame de ses fils, dont j'étois le dixième, la fierté oisive & déplacée d'une extraction antique, qui ne pouvoit qu'être à charge à des indigens comme nous. Dans la chaumière délabrée que nous habitions avec lui, notre ignorance & notre jeunesse oublioient souvent tous les maux de la plus extrême pénurie, au récit de la figure qu'il avoit faite sur sa jument poulinière à l'arrière ban, ou bien à la relation du seul voyage qu'il avoit fait aux Etats de la province, aux dépens de la moitié de son patrimoine. Tour à tour nous avions la prérogative de paroître le dimanche au prône, ceint de son baudrier antique, & armé de sa vieille épée. Cette distinction étoit le prix de nos progrès sous un magister tel qu'il peut s'en trouver dans un hameau des environs de Quimper. A quatorze ans, j'entraî dans la milice; à seize, je marchai avec le bataillon de ***; à dix-huit, pour mon mal-

heur, je fus appelé à Paris par un oncle qui étoit Capitaine au régiment de ***. Son dessein étoit de m'obtenir une lieutenance. Je me *libertinai* horriblement. Pour mes hauts-faits, on me fit faire une longue retraite à Saint-Lazare. Au bout de deux années, j'en sortis. Ayant alors pris parti dans un corps de troupes légères, après six ans je m'y trouvai Lieutenant des Chasseurs. Dans ce poste, je reçus une blessure considérable : je me crus dans le cas de demander des grâces. Je voyois tous mes camarades profiter de leurs congés pour en aller solliciter à la Cour, & je me hasardai à suivre leur exemple.

Après bien des remises & du temps perdu, pour la vingtième fois au moins je me trouvai dans l'antichambre du Ministre. L'audience étoit nombreuse & brillante. En attendant que celui-ci daignât paroître, les assistans, dans un silence respectueux, étoient occupés à s'y toiser de la tête aux pieds. L'économie de ma parure me donnoit un air si modeste,

que personne ne songeoit à moi. Assis dans un coin sur un fauteuil, où ma confusion me faisoit tenir de côté, je cherchai à me dérober derrière un groupe de quatre ou cinq Marquis, & j'y attendois, sans souffler, que Monseigneur se montrât.

Un gros homme, d'une taille avantageuse, bien vêtu, quoiqu'avec moins de faste que les petits Seigneurs dont l'appartement étoit plein, portant un ruban rouge à la boutonnière, pénétra jusqu'à moi. M'accostant avec une politesse mêlée de bienveillance, il me dit : Monsieur, vous venez souvent ici; vous espérez sans doute quelque grace de M. L. D. Hélas ! Monsieur, répondis-je, je ne sollicite qu'une très mince justice. J'ai été blessé & dépouillé : qu'on daigne m'indemniser, & je pars demain. Je m'aperçois à merveille que le métier de solliciteur est bien triste & bien ingrat pour un pauvre Officier comme moi. Mon extérieur délabré n'étonne ni ne touche personne. Vous me voyez épuisé de patience & d'argent, par
un

un séjour long & infructueux. = Cela est dur. Vous n'avez donc pas d'amis? = Eh ! les pauvres gens en ont-ils, Monsieur? = Vous êtes de province? = Je suis de Bretagne. = Gentil-homme? = Oui, & aussi pauvre qu'il y en ait dans mon canton. = En honneur, cela fait saigner le cœur : quand on l'a bien placé, on ne peut voir sans douleur la brave & ancienne noblesse du royaume réduite à d'aussi tristes extrémités. Je prends, Monsieur, le plus vif intérêt à votre sort ; la candeur de votre récit est bien faite pour le redoubler. Je me nomme de . . . , & j'entrevois avec plaisir que je puis finir vos malheurs. = Monsieur, d'où vous peut venir cette bonté inconcevable? = J'entends remuer dans le cabinet du Ministre : l'audience va commencer ; le lieu, le moment ne sont pas propres à cette explication. Si vous retournez à Paris, venez demain à l'hôtel de . . . ; demandez-moi au Suisse ; nommez-vous ; & j'espère vous dédommager de l'attente inutile &

Décembre 1786.

H

coûteuse dont vous vous plaignez avec raison ==.

Je ne savois si ce que je venois d'entendre étoit un songe ou une réalité. Bref, après avoir attendu quatre mortelles heures, & essuyé encore un *nous verrons*, je me ferai remettre cela sous les yeux, de la bouche du plus laconique & du plus froid des mortels, je ne m'occupai plus que d'aller au rendez-vous inattendu du lendemain; & je remerciai intérieurement le ciel d'une rencontre dont les suites, quelque confuses qu'elles fussent encore pour moi, relevoient un peu mes espérances abattues.

Je fus ponctuel; il n'est pas difficile de le prévoir. A peine fus-je introduit, que M. de me fit asseoir. Eh bien, me dit-il, le Ministre vous a-t-il donné quelque satisfaction? Je lui rendis compte, avec assez d'humeur, de l'issue de ma dernière audience. Tandis que le Ministre vous oublie, me dit-il d'un ton consolant, je m'occupe efficacement de vous. J'ai pris sur votre compte des

informations sûres : votre naissance, & votre mérite personnel m'ont déterminé à vous rendre des services beaucoup plus essentiels que vous ne pouvez même l'imaginer. Voici d'abord une gratification, pour vous dédommager des frais d'une longue attente. Vous en êtes redevable au crédit du Comte de que j'ai fait agir. En proférant ces dernières paroles, il me remit un parchemin, moyennant lequel je pouvois toucher cent louis à volonté. Ce premier bienfait excita de mon côté autant de reconnoissance que de surprise. Je ne me suis point borné là, ajouta M. de, coupant court à la profusion de mes très-humbles actions de grâces. Vous êtes, ajouta-t-il, un des derniers rejetons d'une maison autrefois illustre & florissante, autant qu'elle est aujourd'hui déchue. Sur mes représentations, ce Seigneur va la relever : soyez simplement docile à mes avis, & acceptez une proposition que j'ai à vous faire. Dès aujourd'hui vous avez l'assurance d'un

revenu fixe de douze mille livres, dont vous pourrez disposer à votre fantaisie. Chaque mot étoit une énigme pour moi : il ne me restoit point assez de présence d'esprit pour faire une réponse suivie à des choses en même temps aussi flatteuses & aussi inattendues. Il s'agit, poursuivit M. de...., d'épouser au plutôt une femme que l'on vous destine. Une femme ! Eh ! Monsieur, j'en épouserois dix, à ce prix-là. Cette réponse fit sourire celui à qui je parlois. J'avois un pressentiment, me dit-il, que vous étiez l'homme qu'il me falloit.

Je ne cherchai point à démêler le sens de cette dernière phrase ; mon ivresse m'empêcha d'y faire attention, & de remarquer le ton ironique dont elle fut prononcée. Excusez, Monsieur, lui dis-je, l'étonnement que vous me causez. Tout ceci est-il bien sérieux ? Très-sérieux, me répondit-il avec dignité. La personne qu'on vous destine est au couvent. Vous êtes, je crois, maître de vous ? Si vous y consentez, elle sortira de

main. Toutes les formalités seront abrégées par le crédit de M. le Comte. Après le contrat, que vous pouvez signer dès aujourd'hui, les quatre mille écus de rente sont à vous.

En falloit-il autant pour éblouir un pauvre hère comme moi, dont le revenu liquide ne montoit pas à vingt cinq louis ? Je serois un grand sot de délibérer, lui dis-je. En ce cas, venez avec moi. Il sonna. Nous montâmes bientôt en voiture, & nous allâmes, à peu de distance du logis, chez un notaire, où je signai un contrat dont véritablement la teneur m'assuroit douze mille livres de rente, sur les biens spécifiés de la future : il portoit d'ailleurs entre nous une séparation de biens préliminaire, dont je ne me mis guère en peine.

Le lendemain, je conduisis en effet à l'autel une personne jeune & charmante, que les graces elles-mêmes avoient pris soin de former. En promenant sur elle des regards étonnés & ravis, je m'applaudissois stupidement de ma bonne fortune ; & j'a-

dressai l'hommage de ma gratitude à M. de . . . que , dans la chaleur de mes mouvemens , j'apelois mon Dieu tutélaire. Au sortir de la cérémonie , on fit monter ma jeune épouse dans un carrosse : je repris avec mon guide celui qui nous avoit amenés au Temple , où le ciel venoit d'entendre les plus absurdes & les plus faux sermens. Nous roulâmes pendant quelques instans. Je fus bien étonné de voir qu'on s'arrêtoit à la porte de l'hôtel garni où j'étois logé. Après que nous fûmes descendus : Voici me dit M. de . . . en mettant cent vingt-cinq louis sur la table , un quartier d'avance de vos revenus ; les autres vous seront tout aussi exactement payés. Actuellement , mon cher , vous pouvez repartir pour la province , quand cela vous fera plaisir , je crois même que vous ferez bien de ne pas différer. = Comment donc ? & ma femme ? = Il n'y faut plus penser. = Qu'est-ce que cela veut dire ? = Eh ! oui , aussi-tôt marié , aussi-tôt débarrassé de votre moitié. Allez , mon cher Monsieur , vous ferez

l'époux le plus fortuné de cette capitale. Combien y en a-t-il qui envieraient votre sort ! Alors je pris un ton sérieux. J'entrevois quelque chose à tout ceci , lui dis-je : faites-moi la grace de me dire ce que signifie la pièce absurde que vous avez eu la hardiesse de me jouer. Il me regarda froidement , & me dit avec gravité : Je n'ai point ordre de satisfaire à vos questions : adieu , Monsieur. A ces dernières paroles , il me tourna le dos , & disparut comme un éclair. Je restai hébété , sans mouvement , sans pouvoir prononcer un mot ; mais écumant intérieurement d'une rage bien naturelle.

Un peu revenu à moi , je me mis enfin sur sa trace. Inutilement je me présentai à sa porte ; on ne l'y connoissoit plus. Je m'épuisai aussi en conjectures superflues , pour découvrir la demeure ou le couvent de celle à qui je venois d'être uni d'une manière si solennelle. J'ignorois jusqu'au nom du notaire qui avoit reçu ma signature au bas du contrat. Qui attaquer ? qui accuser ? sur quels fonde-

niens s'adresser aux Tribunaux ?
J'en étois à ces affreuses perplexités ,
& aux inquiétudes les plus cruelle-
ment visibles sur le tour qu'on m'a-
voit joué , & je me préparois à aller
le lendemain faire l'exposé de tout ce
que je savois de ma propre histoire
à un Jurisconsulte célèbre ; lorsqu'on
me signifia un ordre supérieur de
sortir en vingt-quatre heures de la ca-
pitale , & de n'en point approcher de
cinquante lieues , sans un contre-ordre
exprès. Un bannissement aussi imprévu
me fit réfléchir. Je conclus que je se-
rois fort bien de garder le plus pro-
fond silence sur mon inexplicable aven-
ture. Je me préparai à exécuter l'ordre
qui m'avoit été notifié. Dès le lende-
main je m'éloignai de Paris : quoique
je n'eusse confié à personne le nom
du lieu de ma retraite , à mon grand
étonnement , mes quartiers me furent
exactement payés pendant près d'un
an que je restai dans une petite ville
maritime de la basse Normandie.

Le désœuvrement & l'ennui me chas-
sèrent enfin de cette capitale. Pour mon

malheur, je jetai les yeux sur Valogne ; pour en faire mon séjour. Tout le monde fait que cette ville est le rendez-vous & la résidence de la Noblesse basse-Normande. On y a des nouvelles de la capitale toutes les semaines ; on se pique d'en posséder la politesse & les goûts. Ceux qui y ont fait quelques voyages ou quelque séjour, ont soin d'y prôner les sociétés distinguées où ils ont été reçus. Quand on peut même s'y donner un air de liaison avec les personnes en place, on y acquiert une importance, & l'on devient un personnage. Telle est là, comme par-tout ailleurs, la marotte des provinciaux. Un jour que je me trouvois dans un cercle des plus nombreux & des mieux composés de l'endroit. « Monsieur, me dit un important en uniforme, vous vous appelez de.... ? Seriez-vous le parent de Madame la Marquise de.... ? Diable, c'est une dame qui jouit d'un crédit immense ; elle joue un rôle bien important ; si cela est, au moins, je vous prie de m'accorder votre pro-

rection. Je tressaillis à ce propos. Dissimulant néanmoins mon trouble avec assez d'adresse : Je puis, sans le savoir, répondis-je, avoir l'honneur de tenir à cette dame : son crédit & son élévation sont cependant des nouvelles pour moi. J'ignore la nature & le degré d'affinité qu'il pourroit y avoir entre elle & ma famille, qui est de la Bretagne. Précisément, reprit il, avec feu, son mari est aussi de cette province. C'est un original, dit-on, un homme inconcevable. Après avoir fait une démarche comme celle de donner son nom à la maîtresse d'un grand Seigneur, il faut au moins en tirer parti : les sottises de cette espèce ne se réparent que par les fruits qu'on en recueille. On dit que le pauvre homme végète tristement dans sa retraite, avec un revenu bien modique, en comparaison des contributions répétées qu'il pourroit retirer de sa chère moitié. Sans doute en ce moment je dus pâlir & rougir de la colère qui me suffoquoit : heureusement on n'y prit pas garde. Mon-

sieur, repris-je avec modération; vous vous exprimez avec beaucoup de légèreté. Savez-vous à quel point je puis avoir part aux choses que vous dites? J'en parle sans nulle intention de vous fâcher, répondit-il; ces choses-là sont ordinaires de nos jours; & je ne suis que l'écho de tout Paris. Brisons là-dessus; lui dis-je sèchement; on divulgue dans ce pays-là bien des sottises. J'en conviens, répartit-il, encore ne débite-t-on pas toutes celles qu'on y fait ».

Après m'être efforcé de concentrer en moi-même la honte & la douleur qui me déchiroient, je me retirai de la compagnie où le hasard venoit d'éclaircir mon incroyable aventure. J'étois étonné que mes conjectures ne m'eussent pas encore fait saisir la vérité. Incapable, par mes principes, de résister à la rage dont m'enflamma l'infamie d'un personnage aussi flétrissant que celui que j'avois à jouer désormais, je me décidai à braver tous les dangers, & à aller à Paris faire cesser mon op-

probre par ma présence , moyennant des démarches que je croyois praticables , par la seule raison qu'elles étoient honorables & légitimes. Qu'on juge combien l'usage que j'avois de cette immense ville étoit foible & peu sûr ! J'en vais fournir une triste preuve.

De retour à Paris , la vivacité de mon ressentiment me mit , sans délai , sur la trace de l'objet qui traînoit mon nom dans l'horreur d'un défordre public. Le sien y faisoit tant de bruit , elle vivoit avec un éclat si scandaleux , que je fus bientôt instruit. Le suprême effort de ma prévoyance s'étoit borné à donner un autre nom que le mien dans l'hôtel garni où j'étois descendu. La Police , tant qu'aucun événement n'excita sur moi son attention , prit sans doute le change , que mon intention avoit été de lui donner ; sans quoi l'influence toute-puissante que l'auteur de mon infamie avoit , l'auroit décidé à prévenir , par les précautions que sa vigilance fait mettre en usage , le

coup décisif que mon honneur offensé se préparoit, en silence, à frapper.

Après dix jours de délibération, je me rendis, un matin, au magnifique hôtel qui portoit mon nom. Je frémis, mes cheveux se dressèrent de honte & d'effroi, en le voyant tracé en lettres d'or sur le marbre qui étoit appliqué au couronnement du portique. Voilà, me disois-je douloureusement, l'enseigne humiliante de mon infamie exposée à tous les regards, à tous les traits sanglans du mépris & de la dérision publique. Fortifié dans mes résolutions par cette révoltante pensée, je m'adressai très-poliment à un gros homme à moustaches, que son baudrier me fit reconnoître pour le suisse de la maison. Je lui demandai avec instance à être présenté à Madame la Marquise : car en me volant mon nom elle y avoit ajouté un titre. Cela n'est pas cher ici. Je prétextai une affaire importante & pressée, dont j'avois à l'entretenir. Cet homme, d'un ton peu civil,

m'indiqua l'antichambre : j'y montai avec empressement. Là , je renouvelai ma requête à un squelette galonné : il y répondit avec importance & avec dédain. Je me souvins assez à propos d'avoir entendu dire que dans le lieu où j'étois on se faisoit une loi de ne rien faire pour rien. Un louis d'or que je glissai dans la main de mon homme , le rendit révérencieux comme un valet de cour. Je n'attendis qu'une bonne demi-heure. La crainte d'être reconnu alongea bien sa durée : enfin on m'ouvrit les portes.

Je m'amusai peu à considérer le faste & la volupté qui régnoient dans l'intérieur de ce superbe appartement : j'attendis avec impatience que la maîtresse daignât se montrer. Elle sortit d'une pièce attenante. Elle s'apprêtoit à paroître avec cet air de protection & de dignité qu'une femme vaine fait si aisément adopter , lorsqu'elle voit tous les jours à ses pieds des hommes qui en voyent eux-mêmes ramper tant d'autres ; mais

elle se remit presque aussi-tôt les traits atterrans de celui qu'elle avoit indignement trahi à la face des autels. *Quelle surprise ! qui vous auroit jamais attendu ici , Monsieur ?* me dit-elle avec trouble. L'honnêteté m'y conduit , Madamé , répondis - je d'un ton assuré & calme. Mais je me trompe fort , ou elle n'habita jamais sous ces lambris. On y a abusé de ma simplicité , on y a trafiqué de mon honneur , & l'on y prostitue mon nom. Interdite d'un pareil début , elle hésitoit , & cherchoit une réplique. Pensez-vous , femme exécration , ajoutai-je avec indignation , que je consente à tant d'opprobre ? Non , non , il faut me rendre ce nom qu'on m'a lâchement extorqué pour le flétrir , ou vous résoudre , si ma puissance sur vous est confirmée , à cacher cette ignominie dans un cloître. Il y a des lois ; il faut qu'elles m'accordent l'un ou l'autre : je braverai la colère & le pouvoir des lâches satrapes aux plaisirs infames desquels vous servez ; & s'ils ont le crédit

d'échapper à ces lois que je vais réclamer, il est d'autres vengeances... Vous devez m'entendre, & j'en ai dit assez.

Le méprisable objet d'un courroux aussi légitime avoit eu le temps, pendant un si long discours, de reprendre le front d'airain des malheureuses qui, comme elle, se sont dépouillées de tous sentimens, en abjurant la pudeur. *Que me veut donc cet extravagant ?* dit-elle en haussant la voix. *Mon ami, je suis étonnée de votre hardiesse ; je ne vous connois pas.* A ces mots, elle fit un pas vers la fenêtre. Je ne me contins plus ; & lui appuyant sur le sein le bout du fer dont l'usage m'avoit armé : *Si tu braves, infame, lui dis-je avec un cri étouffé, tu meurs.* L'épouvante que mon action lui causa, la fit évanouir. J'eus saisi cet instant pour sortir & m'échapper. L'honneur, sensible jusqu'à la fureur à une si cruelle injure, avoit conduit mes pas dans l'affreuse demeure où la corruption toute-puissante l'immoloit ; mais ce

même principe glorieux m'arrêta sur la ligne qu'il fait tirer entre un ressentiment noble & fier , & le forfait d'une vengeance esirénée.

Après une démarche aussi inutile & aussi désespérée , la prudence auroit dû m'inspirer la pensée de m'éloigner sans retard , si , comme je l'ai déjà dit , j'avois connu la diligence & l'activité des Argus sans nombre que les oppresseurs ont quelquefois le crédit de tourner contre ceux qui leur nuisent. Je ne me serois occupé que du soin de m'y dérober en toute diligence. Aveugle & insensé que j'étois ! J'osois croire que la vertu avoit des droits inviolables & sacrés , & que quand elle pouvoit se réfugier sous les auspices des lois , il lui étoit facile de braver , de là , les intrigues du crédit , & de s'affranchir de l'oppression du pouvoir ! Mais les protecteurs du repos public sont eux-mêmes trompés. Je courus chez les gens de loi le plus en réputation ; j'implorai ces voix éloquentes , consacrées à faire triompher

l'innocence & la vérité : je leur exposai mes injures & mes récriminations. Quelque frappante qu'en fût la justice, au seul aveu d'un ordre violé pour venir les soutenir, ces défenseurs timides des infortunés baïsoient la vue & pâlissoient. J'en sollicitai dix avant que d'en trouver un qui eût la vertu ou le courage de me prêter son organe.

Affuré de cet appui, je me retirai chez moi pour y prendre un peu de repos. Sur la foi du nom emprunté sous lequel je me croyois à couvert, je m'endormis dans une funeste sécurité. A minuit, on frappe rudement à ma porte, & me tirant du sommeil profond où l'épuisement du corps & de l'esprit me tenoit enchaîné après une si tumultueuse journée, on me déclara qu'il falloit me rendre & me mettre à la discrétion d'une escouade de fatellites qui venoient m'enlever. L'ordre étoit précis. La résistance auroit été superflue. On me mit dans une voiture fermée, avec trois de mes gardes. D'abord ils me

conduisirent dans je ne sais quel lieu, destiné sans doute aux plus noirs forfaits, à en juger par l'horreur qui y régnoit. Après trois jours de détention dans le plus infect & le plus sombre des cachots, je fus transféré, une seconde fois de nuit, dans un séjour où je m'aperçus qu'on ne m'avoit conduit que pour me confondre à jamais avec les êtres que l'égarement & la perte de leur raison font séquestrer du commerce des humains. Nu comme eux, chargé de chaînes, afin, entendois-je dire, de prévenir les mouvemens d'une frénésie meurtrière, on y faisoit passer les plaintes que je faisois d'un aussi cruel traitement, & mes justes imprécations contre les coupables & barbares auteurs de mes souffrances, pour les éclats d'un délire trop manifesté. Plus je dévoilois les odieuses trames dont j'avois été le jouet, plus j'étois resserré, & plus on traitoit de désespéré le genre de folie qui remplissoit mon cerveau de ses absurdes chimères. O terre !

m'écriois-je quelquefois, n'ouvrirez-vous pas votre sein indigné? plus pitoyable que les monstres qui m'environnent, ne m'engloutirez-vous pas? Foudres du ciel, écrasez-moi, délivrez mes yeux de leur exécration aspect! Les tigres me présentoient, sans s'émouvoir, leur horrible visage, & rioient avec férocité des accès impuissans auxquels leur cruauté stupide me supposoit en proie.

Mes persécuteurs s'étoient sans doute flattés que ma raison ne seroit pas à l'épreuve de tant d'horreurs, & que son aliénation réelle justifieroit bientôt leur criminel stratagème. Leur inhumanité a été déçue: vingt années passées dans les horribles angoisses d'une aussi affreuse situation, ne m'en ont pu ravir l'usage; mes maux & mes douleurs m'ayant laissé trop peu de force pour que le ressentiment trouvât prise sur mon âme, depuis six ans tous les symptômes & l'expression de ma rage épuisée s'étoient convertis en un abattement continuel & profond. Mes féroces gardiens se

déterminèrent par degrés à me soulager de mes chaînes; pour surcroît de bonheur, ils changèrent : ceux qui prirent leur place étoient peut-être moins bien informés qu'eux de l'importance de me surveiller. A la longue, la pitié des personnes qu'une curiosité inexplicable menoit dans ce lieu d'effroi, me fournit de quoi couvrir ma nudité. L'heureux instant de la liberté brilla. Accoutumés à me voir gagner, de moi-même, paisiblement la bouge où je passois les nuits, mes gardiens oublièrent de m'y renfermer : je pris la fuite. J'eus tout le temps que regnèrent les ténèbres pour m'éloigner, & je le mis à profit.

Imaginez-vous un spectre sorti des tombeaux, qui revient effrayer les timides mortels : tel je reparus parmi eux. Etranger & inconnu, je les voyois frissonner & fuir à mon hideux aspect. Pendant six mois, je n'osois aborder que ceux que leur propre misère a familiarisés davantage avec l'image du besoin & de l'extrême indigence. C'est par la com-

passion de ceux même qui obtiennent leur humble subsistance de celle d'autrui, que je suis parvenu à me mettre en état d'aborder les passans d'un certain ordre; car il est, jusques dans la manière d'émouvoir la commisération, des nuances qu'il faut suivre, pour s'accommoder aux délicatesses & aux préventions des hommes: ils sont devenus si inconséquens & si frivoles, par l'habitude des institutions factices dont ils ont insensiblement surchargé la société.....!

Mes oreilles ne tardèrent pas à entendre retentir sous les portiques des palais, dans les vestibules des lieux d'amusemens publics, le bruit des prospérités soutenues de l'infame créature à qui la passion effrénée d'un homme aussi méprisable que tout-puissant, faisoit, sans pudeur & sans frein, tous les sacrifices. J'appris que sur la supposition de mon trépas, un mortel aussi vil que j'étois infortuné, avoit offert & s'étoit empressé de donner son nom aux fruits des débauches de cette femme insolente

& cruelle. Par-tout elle affichoit, avec audace, le déshonneur de ce misérable esclave. Je n'avois garde d'y mettre obstacle; je ne voulois point me reproduire du sein des morts où ses impostures me plaçoient, pour mettre fin à une horreur qui secondoit si bien mes désirs. Un sentiment plus noble que la crainte, la satisfaction de voir un autre se couvrir volontairement de la honte attachée à une pareille bassesse, ferma ma bouche. Laisant au ciel indigné le soin de punir à la fois tous les forfaits dont elle combloit successivement la mesure, je ne me mis en peine que de me dérober à la nuée des délateurs innombrables qui pouvoient me reconnoître. Je prévoyois les maux que me feroient subir encore une fois des ames trop avilies par la corruption, pour pouvoir connoître les remords.

F I N.

T A B L E

Du Volume de Décembre.

SUITE de l'Histoire de Sandfort & de Mer-	
ton ,	pag. 3
Histoire de Kebal ,	74
Suite de l'Ette Pensant ,	101
Le Pauvre ,	165

Approbation du Censeur Royal.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , la *Bibliothèque Universelle des Romans* pour le mois de *Décembre* de la présente année. Cet Ouvrage périodique m'a paru réunir , aux agrémens d'un style ingénieux & plein de chaleur , l'avantage d'être utile aux Lettres & aux Arts. Je n'y ai observé rien qui puisse en empêcher la publication. Donné , à Paris , le 29 de Décembre 1786. PHILIPPE DE PRÉTOT , des *Académies d'Angers & de Rouen.*



209758

LF.C.

Author

B582u

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 183-184.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

